GEORGES BUGNET

SIRAF

GEORGES BUGNET

SIRAF

Étranges Révélations

Ce qu'on pense de nous par-delà la lune.

LES ÉDITIONS DU TOTEM
MONTRÉAL

[redacted]

Georges Bugnet fut le premier rédacteur en chef du journal Cath. fr. de l'Alberta à Edmonton — ce journal (le 1er) s'appelait "L'Union".

Georges Bugnet demeurait au Lac La Nonne en Alberta.

Le gérant imprimeur se nommait M. Pigeonne (un Belge)

S I R A F

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Lys de Sang.

Nipsya.

La Forêt.

CONTES ET NOUVELLES

Le Pin du Maskeg.

Le Sacrifice de Mahigan.

Le Conte du Bouleau, du Mélèze et du Pic rouge.

THÉÂTRE

La Défaite.

OEUVRES POÉTIQUES. *(En préparation).*

Hymne à la Nuit, etc. — Plusieurs ayant déjà paru dans les *Annales politiques et littéraires,* la *Revue des Poètes,* et ailleurs.

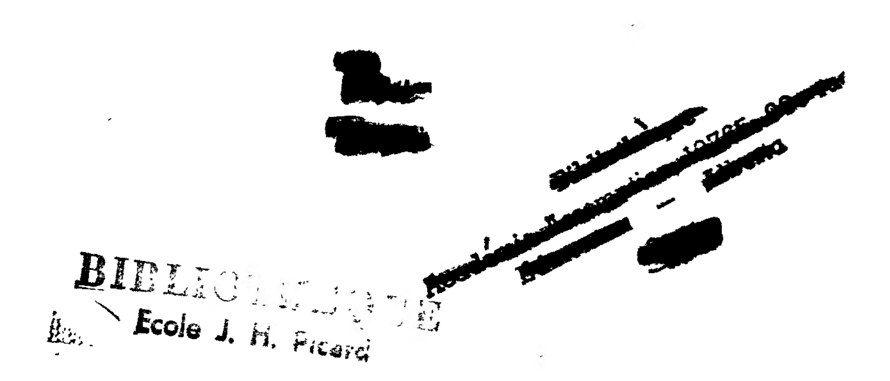
GEORGES BUGNET

SIRAF

Étranges Révélations

Ce qu'on pense de nous par-delà la lune.

[redacted]



LES ÉDITIONS DU TOTEM
MONTRÉAL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET
OUVRAGE CENT EXEMPLAIRES
SUR PAPIER COQUILLE TEINTÉ
NUMÉROTÉS DE UN À CENT,
ET NEUF CENTS EXEMPLAIRES
SUR PAPIER NOVEL BOOK.

CHAPITRE PREMIER

Comme à Sir Conan Doyle et à nombre d'autres hommes aujourd'hui célèbres, il m'est arrivé fort souvent de « communiquer avec un esprit ». Mais, à la différence du commun des spirites, je n'ai jamais eu besoin de préparer scientifiquement les séances, nul besoin non plus d'être assisté d'aucun « médium ».

Je me rends bien compte que ceci est extraordinaire. Pour autant, je ne veux même pas tenter d'en offrir la moindre explication. J'estime que la meilleure manière de convaincre le lecteur consiste à lui présenter simplement les faits. Chacun peut ainsi, sans prévention, les interpréter.

Fort longtemps, ces relations avec le monde spirituel ne me semblèrent pas dignes d'être fixées par l'écrit.

Ces années dernières, il m'a paru bon de les préserver de l'oubli.

C'est depuis que Siraf m'est devenu familier.

*
* *

Au début de janvier mil neuf cent vingt, je passai plusieurs jours, à l'occasion des « fêtes », chez des amis dont l'hospitalière demeure est située sur la rive sud du Lac des Aigles, à peu près au centre de l'Alberta. Nombreuse y était la compagnie. Un soir, pendant le repas, puis durant la veillée, la conversation roula, tantôt en français, tantôt en anglais, sur les inventions nouvelles, notamment la radio.

Mes idées s'en trouvaient échauffées. Au lieu de me coucher en même temps que les autres, j'allai me promener le long de la grève déserte du lac. La nuit était sans lune, claire pourtant, et constellée de clignotantes étincelles. Il y avait peu de neige encore sur le vaste manteau de glace dont se couvre le sommeil hivernal des eaux. L'air était tiède comme en un soir d'été, car le Chinouk, qui tombe des Rocheuses, soufflait doucement du sud-ouest. Sauf de légers bruissements aux cîmes nues des trembles qui peuplent ces rives, tout était silencieux. Quelques rares points lumineux, au

nord et à l'eſt du lac, étaient les seules marques d'humanité.

Ayant allumé ma pipe, j'allai m'asseoir sur un bloc de pierre, l'un de mes endroits favoris, d'où, en été, j'admire souvent les jeux du ressac des vagues.

Ce soir-là, lorsque parfois cessait le murmure du vent, je percevais une sorte de sourde vibration. D'abord, je l'attribuai aux contractions de la nappe de glace qui, d'ordinaire, gronde lorsque change la température. Après quelque temps je remarquai que cette vibration extérieure me causait une trépidation interne. Je compris alors que Siraf allait me parler.

Il en eſt toujours ainsi. Où que je sois, ce sont toujours les mêmes signes précurseurs: des idées s'emparent de moi, autour de moi des êtres invisibles commencent à s'agiter, en moi se répercutent ces agitations. Eſt-ce une sorte de radioactivité? Je ne sais.

Il me faut encore ajouter que, à cette époque, j'ignorais le nom de l'Esprit: Siraf. Il ne me fut enseigné que plus tard, par un autre Esprit. De plus, encore peu accoutumé à ses humeurs, qui sont très variables, je ne savais comment me le rendre propice. A certaines heures il s'exprime avec toute l'élégance d'un ſtyle académique. A d'autres, son verbe eſt dru, inculte même, comme celui d'un homme sans éducation. Il me sembla, ce soir-là, que le meilleur moyen pour

le soumettre à mes désirs était de le convaincre de la puissance de l'homme moderne.

D'un ton bas et pénétrant, je commençai ainsi l'incantation:

— O Esprit, écoute-moi. Tu le sais, j'appartiens à cette grande et noble race humaine à qui la terre entière est soumise. A ne considérer que notre corps, le plus parfait chef-d'oeuvre de la matière, nous sommes ici-bas supérieurs à tout ce qui existe. Notre intelligence nous met plus haut encore: au rang des êtres spirituels, celui-là même qui est le tien. O Esprit, écoute-moi. Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus l'espèce de brute sauvage que peut-être tu as connue voici des milliers d'années. Ils ne sont plus ceux dont l'histoire nous apprend les premières et barbares civilisations. Que valent, au regard de l'humanité contemporaine, les moins imparfaites sociétés du passé: l'égyptienne, la grecque, ou la romaine? Que valent ceux-là mêmes qui vivaient il y a trois ou quatre siècles? Aujourd'hui, les grandes découvertes modernes, la vapeur, l'électricité, toutes les belles inventions de la chimie, de la physique, font de ce monde une prodigieuse merveille. Par la science, l'homme a tellement augmenté sa puissance que la Terre lui devient trop petite pour domaine. Son domaine, il l'étend déjà à des millions de lieues, jusqu'aux

astres lointains qu'il sonde et qu'il pèse comme il ferait d'un grain de sable...

A ce moment, je fus interrompu par un petit souffle où, à ma grande surprise, il me sembla percevoir ces mots:

— Tu es réjouissant...

Je devais avoir mal entendu. Pourtant, ce fut d'un ton moins assuré que je poursuivis:

—O Esprit, réponds-moi. Ne trouves-tu pas que l'homme est grand qui aujourd'hui sillonne la terre et les mers avec des machines puissantes, lourdes, rapides comme le vent; qui fend les airs avec plus de vitesse que l'oiseau; qui plonge sous les eaux comme le Léviathan? Dis-moi: dans le monde même des Esprits, avez-vous jamais obtenu de si admirables succès?

Ici, assez distinctement, j'entendis une sorte de gloussement qui me parut ressembler à un éclat de rire qu'on étouffe par bienséance. Un peu désarçonné, j'insistai néanmoins d'une voix profonde et pleine d'autorité.

—O Esprit, parle-moi. Dis-moi quelle est, parmi vous, l'opinion qu'on a des hommes?

— Es-tu donc si curieux de la connaître?

Cette fois, la réponse était fort nettement perceptible. Concentrant toute mon énergie communicatrice, je commandai:

— Parle-moi, parle-moi, ô Esprit. Je t'en prie et te l'ordonne. Révèle-moi les secrets de l'invisible. A la fois ton maître et ton disciple, tu le sais: je ne cherche que la vérité. La possèdes-tu?

— Vraiment, oui, vraiment, il y a du plaisir à t'écouter. Tu as tout l'air de te croire quelque chose. Tu n'es pas absolument rien puisque tu vis quelques instants, infime poussière sur cette infime poussière que tu appelles la Terre. Mais si tu savais quelle misère nous avons eue d'abord à vous dénicher, votre terre et vous! Autrefois, nous avons commencé par étudier ce qui était le plus important et le plus évident: la création en gros.

— Qu'entends-tu par là, ô Esprit?

— Tu n'y comprendrais rien. Ce que vous appelez l'Univers, vous autres, et vous n'en savez même pas les bornes, ce n'est qu'un atome dans la création. Il y a des univers et des univers et encore des univers, pour employer votre absurde langage humain.

—Qu'y a-t-il, Esprit, d'absurde là-dedans? demandai-je sèchement.

— Il y a que vous appelez le petit bout d'espace qui vous entoure « univers », y mettant le sens de chose « une ». Il n'y a pas de chose qui soit une. Il n'y a qu'un être qui soit un. C'est celui qui est parfait.

— Cependant...

— Oui, cependant... Mais nous discuterons cela une autre fois. Pour le moment, j'ai patiemment écouté ton panégyrique de l'humanité d'aujourd'hui. C'est singulier comme elle change peu, votre humanité. Vous avez, vous, les hommes, à peu près tous tant que vous êtes, une curieuse caractéristique, qui est de vous délecter à vous croire de beaucoup supérieurs à ceux qui vous ont précédés et à peindre vos pères comme des ignorants, des barbares, ou même des demi-brutes. Il me semble qu'avec le temps cette caractéristique devient de plus en plus marquante. Autrefois, vous aviez encore quelque respect des vieillards. Le patriarche était vénéré. Les anciens étaient écoutés.

Il se tut une seconde, puis me demanda:

— Combien y en a-t-il aujourd'hui qui se donnent la peine, je ne dirais pas d'écouter, mais seulement de comprendre Aristote?

— Oh! Aristote! Un scolastique!

— Evidemment... évidemment... la caractéristique. Curieux... très curieux. Tiens, laisse-moi te conter une de mes aventures d'autrefois. Cela se passait sur un petit coin de votre Terre, en Egypte. Lorsqu'on y eut achevé ce que vous appelez la grande pyramide, voici de cela, à la façon dont vous comptez ici, plus de quatre mille ans, j'allai par curiosité assister à une cérémonie qu'aujourd'hui vous nommeriez, je crois, inauguration.

Une petite molécule d'humanité lut à une autre petite molécule d'humanité, perchée un peu plus haut que les autres et qu'on traitait, s'il m'en souvient bien, d'immortel pharaon, un discours qui ressemblait beaucoup au tien de tout à l'heure. Les paroles sonnaient autrement, mais l'air était tout à fait pareil. La petite molécule disait: « Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus ceux des premières et barbares origines de la race humaine. Par les sages ordonnances de nos ancêtres égyptiens notre pays a pu se développer harmonieusement et nous sommes à présent parvenus à un degré de civilisation inconnu du passé. Les grandes découvertes modernes nous ont permis d'accomplir de prodigieuses merveilles dont le colossal monument qui est devant nos yeux est le couronnement. Grâce aux récents progrès de la science moderne nous pouvons entrevoir l'aurore prochaine où l'humanité régénérée, avec notre patrie pour guide, verra s'épanouir la plus haute et la plus parfaite civilisation. » Ce refrain-là, je l'avais souvent entendu auparavant. Je l'entendis plus tard. Dans un endroit que vous nommez Palestine, il y avait un petit peuple qui comptait qu'un jour toute votre terre lui serait soumise. Et il y en avait aussi en Grèce et à Rome qui m'ont fredonné cet air-là. Tu viens encore de me le chanter. Non, non, décidément, il n'est pas nouveau. C'est une vieille, une très vieille rengaîne...

Sa phrase s'acheva dans un bredouillage indistinct où je crus saisir quelques mots: «... avant les siècles des siècles... Lucifer et ses sornettes... » Mais je ne me laissai pas donner le change par son ton d'ironique et dédaigneuse supériorité.

— Il me semble, Esprit, dis-je, que tu brodes un peu sur tes souvenirs. Je ne sache pas que les Egyptiens, et nous n'ignorons pas leur histoire...

— Ah, tu ne me crois pas?... Soit. Nous verrons. Si, comme moi, tu peux, dans huit ou dix mille ans, revenir écouter les hommes, nul doute qu'ils chanteront toujours ce même air. Seulement, alors, ton humanité moderne d'aujourd'hui ne sera plus moderne. A votre tour vous serez les anciens, les barbares, les primitifs, les ignorants. Comme vous le faites pour vos pères, vos fils vous chargeront d'obscurantisme, de sombres superstitions...

— Oh! oh! Tu vas, Esprit, beaucoup trop loin. Ce que tu viens de me dire est de la pure perversité. Rien ne me prouve que tu puisses lire dans l'avenir. Pour moi, je suis absolument certain que...

— Ah! Tu t'imagines posséder une certitude absolue? Alors, tu t'égales à l'Etre parfait, le seul qui soit capable de la connaître. Dans ce cas, infime poussière, nous ne saurions plus nous entendre. Bonsoir.

Malgré mes appels, mes plus vigoureuses conjurations, l'esprit ne revint pas. Je restai persuadé que, craignant mes objections, une discussion vraiment sérieuse et scientifique, il avait jugé prudent de s'y dérober par la fuite.

Je n'avais plus d'autre compagnie que l'immense silence endormi sur la vaste plaine enneigée du lac. Ma pipe s'était éteinte. Mes pensers devenaient moroses. Je décidai de m'aller coucher.

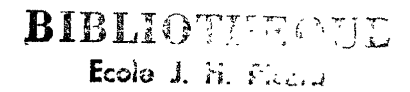
....

CHAPITRE DEUXIÈME

15 avril 1920. — Belle et chaude journée de printemps. Dans deux ou trois jours ou pourra mettre la charrue dans les champs. Il n'y a que quelques baissières qui soient encore un peu trop humides. Ce matin, appointi des piquets de clôture. Cet après-midi, hersé le jardin (labouré l'automne passé). Puis nous y avons semé: laitue, radis, pois, oignons, persil, cresson. Eté à la poste. Pas de lettres. Il n'y avait que le journal.

*
* *

Ayant ainsi, dans mon cahier de notes quotidiennes, résumé ma journée, j'ouvris le journal rapporté du bu-



reau de poste. Un article surtout m'intéressa. Bien composé, d'allure savante, il expliquait, d'un ton de grande impartialité, l'état actuel du peuple chinois.

Lorsque j'eus terminé la lecture de cet article, il était tard déjà. Le crépuscule achevait de s'éteindre. Ce fut avec peine que, debout au seuil de ma maison, je pus déchiffrer les dernières lignes. Je revins m'asseoir à ma table de travail. J'y déposai le journal.

Du dehors, par la porte restée ouverte, me venait l'incessant gazouillis des étourneaux offrant leurs adieux à la lumière, et l'étourdissant coassement de mille grenouilles revenues à la vie, dans l'étang voisin, après six mois de sommeil hivernal.

Ces Chinois, me disais-je, sont bien extraordinaires. Ils ont dû pourtant autrefois connaître une certaine civilisation. Les ruines de leur Grande Muraille en sont témoin. On ne fait pas d'aussi imposantes constructions sans une politique, une organisation, fortes et stables. Par quelles vicissitudes sont-ils tombés dant l'état lamentable où nous les trouvons aujourd'hui? Race abrutie d'opium, trafic des femmes et des enfants, nouveaux-nés donnés en pâture aux pourceaux, pirateries, choléra, famine... Quel triste pays! C'est pitoyable, bien pitoyable...

Ma méditation augmenta inconsciemment d'intensité et devint fiévreuse.

— Es-tu là, Esprit?

Je posai brusquement cette question, car, à demi attendu, un léger frôlement m'avait semblé résonner dans le coin le plus reculé, le plus sombre de ma chambre. Une voix dit:

— Je suis ici, et j'en sors.

— Que veux-tu dire?

— Je sors de la Chine. Je... sors... de... la... Chine. As-tu compris?

— Ah bon! Demeure, ô Esprit, près de moi un instant. Dis-moi pourquoi ce pauvre peuple...

—Pauvre peuple... pauvre peuple... Voudrais-tu d'un petit renseignement?

— Si tu es véridique, Esprit, je suis tout prêt à...

— Encore ta méfiance! N'importe. Voici ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, aujourd'hui même—du moins c'était aujourd'hui pour toi; quant à moi, vos jours de vingt-quatre heures, je n'en ai que faire. D'ailleurs, pourquoi vingt-quatre? Pourquoi pas dix-huit? Mais revenons à nos moutons, comme le juge de Patelin. Donc, aujourd'hui, je me trouvai dans la maison habitée par une nombreuse et brave famille de Chinois pour qui j'ai de l'amitié. Du grand-père aux petits enfants, ils ne déparent pas trop votre Terre. L'un des jeunes fils revenait de Shanghaï, où il est au service d'un consul. Il avait rapporté quelques journaux écrits en anglais. Il

en traduisait le contenu pour l'édification de tous les siens. Ces journaux avaient été imprimés à New-York, Chicago, Montréal. Je m'en assurai en vérifiant moi-même leurs titres. Je regrette d'avoir à te dire que le jeune Chinois parut trouver plus d'intérêt à en traduire les nouvelles qui ne vous rehaussent guère, vous, les blancs. A sa décharge, il me faut convenir que c'était là aussi ce que ces journaux avaient, probablement par mégarde, placé le plus en vedette. Meurtres et assassinats, suicides, vols et viols, infanticides et parricides, alcoolisme, massacres par « accidents » — c'est, n'est-ce pas, le mot dont vous décorez, vous autres, les prouesses de vos brillantes inventions? — hommes, femmes, enfants, empoisonnés par vos conserves scientifiquement préparées, écharpés par vos automobiles, écrasés par vos locomotives, décapités par vos aéroplanes, rôtis dans vos dirigeables, étouffés par vos gazs, charcutés par vos chirurgiens, émiettés par vos explosifs... Je n'en finirais pas. Tu ne saurais croire les exclamations d'horreur, d'incrédulité, de ces bons Chinois. Leur opinion fut traduite par les paroles finales du vénérable grand-père: « Que le sage Bouddha protège notre antique pays de la sauvagerie féroce des races mauvaises qui n'ont nul respect de la vie humaine. » — Que penses-tu de mon histoire?

—Ce que j'en pense, Esprit? Mais je viens de lire

dans un article que les Chinois eux-mêmes, au lieu de protéger les vies humaines...

— Je le sais. Mais enfin, puisqu'ils sont quelque quatre cent millions, il faut croire que leurs vices et leurs misères ne causent pas chez eux de si affreux ravages. C'est même heureux pour vous qu'ils ne se multiplient pas plus vite encore.

— C'est possible, mais, tout de même, ces Chinois...

— Naturellement... Toujours la poutre et la paille... Il est vrai que vous êtes si éphémères, si myopes... Pour que vous perceviez quelque chose, surtout chez vos autres congénères, il vous le faut bien saillant, anormal. Plus c'est monstrueux, plus c'est évident. L'ayant alors aperçu, vous vous hâtez de clamer: « Voici les faits dont je fus témoin. J'en affirme l'authenticité. » Vous n'avez vu que les taches d'encre sur le poème.

Sans me laisser le temps d'émettre une protestation, il continua d'un ton d'insolente commisération:

— Pourquoi toujours chez vous cette attention au difforme, ce goût du malsain? Pourquoi vous acharnez-vous à ne chercher dans les autres que les imperfections, les rides sur le visage? Depuis que vous avez découvert l'écriture, ceux qui se piquent d'être historiens n'ont guère su comprendre leur métier. Au lieu de faire le portrait véritable, ressemblant, des hommes

et des peuples, au lieu de leur donner leur physionomie naturelle, celle de tous les jours, ils ne songent qu'à en faire ressortir les poses « sensationnelles », comme vous dites aujourd'hui.

— Mais, Esprit...

— De la vie ordinaire, pleine, plaisante, paisible, des utiles et bons actes quotidiens, de ce qui a toujours composé la plus grande part de l'existence pour l'immense majorité des êtres humains, vous vous gardez bien de mettre en relief la vivante, la constante, la puissante musculature. Et c'est pourtant la plus apparente.

— Oui, mais alors, si l'on y parle surtout de ce qui est ordinaire, qui voudra lire un livre où...

— Ce qui vous a toujours plus occupés, ce sont les tares, les verrues, les abcès, la colique, les écorchures. Si vous découvrez une plaie saignante, une large blessure, ou, mieux encore, des cadavres, ah, c'est là qu'il faut y mettre du dessin, des couleurs excitantes. Avec ce système-là vous vous êtes complètement faussé les yeux et le jugement. A lire vos manuels d'histoire, c'est comme lorsqu'on parcourt vos journaux. Ils laissent l'impression que l'existence humaine chez vos ancêtres fut un tissu de tueries et de calamités. Pour vos journaux, vous les contrôlez instinctivement par la comparaison avec la véritable vie totale qui est en vous et

autour de vous. Vous vous rendez compte que ce qu'ils vous présentent est l'exceptionnel, tels les remous, les vagues, les débris, les souillures, à la surface d'un fleuve profond. Mais, pour l'histoire, vous n'avez plus le naturel fond du tableau. Seuls, nettement détachés sur un décor vague, terne, sombre, vous apparaissent, dans une succession rapide, des faits factices, incomplets, des figures défigurées, exagérées.

— Tu me sembles, Esprit, exagérer et divaguer un peu toi-même. Nous avons aujourd'hui des historiens de très haute valeur qui travaillent, et réussissent, à restituer au passé son authentique...

— Je sais, mon ami. Ils ont une superbe imagination.

Et Siraf, piqué sans doute dans son orgueil, s'évanouit dans l'espace.

CHAPITRE TROISIÈME

Cinquante degrés au-dessous de zéro. Il est tard, il est nuit. Dehors, dans le silence, sous l'intensité du froid, par moments, des trembles éclatent. Leurs troncs, fendus de haut en bas, tonnent avec des retentissements pareils aux soudains coups de feu d'invisibles chasseurs nocturnes.

Au dedans, le poêle ronfle. Une vivifiante chaleur emplit la maison. A la douce clarté de ma lampe, je viens de lire une forte étude sur la révolution de Russie. Ma pensée en est toute émue. Je médite.

Voici enfin réalisé l'espoir d'un grand peuple, l'espoir de toutes les classes pauvres de tous les autres peuples. La tyrannie d'un autocrate, celle des grands, des riches du pays, la voilà jetée à terre, pour jamais. Plus de

faveurs, plus de privilèges; chacun récompensé en proportion de son travail, de son utilité, de sa coopération au bien commun. Plus d'égoïsme possible. Là-bas, l'homme qui ne veut travailler que pour son profit devient un paria. Il lui faut, sous peine de se voir tout refuser, sous peine de mourir de faim, s'associer à l'activité de la grande ruche où l'on ne tolérera plus d'inutiles frelons. Ce communisme tant rêvé, tant désiré du genre humain, il est né, il est vivant, il a grandi, le voici fort et triomphant.

—O Esprit, nieras-tu, en face d'un tel succès, que l'homme soit capable de progrès?

Une heure durant, j'eus beau conjurer Siraf, il resta sourd à mes plus pressantes évocations. Je finis par conclure que le sujet que je tenais à discuter avec lui ne lui plaisait pas. J'en vins à croire qu'il redoutait la défaite, qu'il sentait, cette fois, l'homme s'approcher du domaine des pures intelligences.

Alors que je n'attendais plus sa venue, ma lampe, soudain, se prit à briller d'un éclat aveuglant. J'y soupçonnai aussitôt une malice de Siraf. Je ne le crois pas méchant, mais assurément il est taquin.

— C'est toi, Esprit?

— C'est moi.

Et ma lampe reprit, sans transition, sa douce clarté accoutumée. Ceci m'intrigua.

— Comment fais-tu, Esprit, toi qui es immatériel, pour agir sur cette flamme matérielle et en accroître l'intensité? Souvent déjà je me suis demandé comment tu t'y prends pour faire vibrer l'air, avoir une voix et produire des sons; ou ne serait-ce chez moi qu'une illusion de mes nerfs auditifs?

— Comment s'y prend ta propre pensée lorsqu'elle fait remuer ta langue?

— Oui, c'est vrai, c'est sans doute même chose. Notre science n'a pu encore y donner de réponse bien satisfaisante. Si tu me l'expliquais?

— A quoi bon? Vous perdriez là un de vos plus intéressants problèmes, à quoi vous devriez vous consacrer de préférence à bien d'autres. Que feriez-vous de votre cerveau, en ce bas monde, si vous n'aviez plus rien à découvrir?... Et ta révolution russe?

— Ah! Tu m'écoutais penser?

— Tu appelles cela penser? Je croyais que vous réserviez ce terme à l'exercice logique de l'intellect. Après tout, on ne peut guère vous en vouloir de vos méprises. Le monde est chose si admirablement complexe, même pour nous. Qu'est-ce donc pour les presque imperceptibles microbes que vous êtes? Mais pourquoi ces élans perpétuels, dans vos microscopiques colonies, vers l'a-

mélioration générale des peuples par un mode plus parfait de gouvernement, alors que si peu d'entre vous se soucient d'appliquer d'abord à leur vie personnelle un règlement de perfection?

Siraf, évidemment, cherchait à embrouiller la question. Je ne m'y laissai pas prendre. Je lui répondis:

— Nous y parviendrons, Esprit, nous y parviendrons avec le temps. Pour moi, cette révolution des Russes est un grand pas de l'humanité en marche dans la voie du progrès. Voici enfin cette égalité, si longtemps souhaitée, des classes pauvres aux classes riches. Seule, maintenant, la libre participation aux travaux utiles à tous sera la source des égales rémunérations.

— Oui. Liberté, égalité, fraternité.

— N'est-ce pas? La terre enfin va connaître ce que c'est qu'un peuple heureux. Tu en conviens?

— Moi? Pas du tout.

Cette réponse me surprit. Je ne sus qu'ajouter une brève interrogation:

— Comment cela?

— Depuis quelques milliers d'années, mon cher ami, j'ai vu quantités de vos révolutions. Ce que je n'ai pas encore vu, c'est qu'elles vous aient rendus meilleurs. Toi, par exemple, en quoi vaux-tu mieux qu'un brave homme des premiers âges?

—Tu cherches encore, Esprit, à m'entraîner dans des

considérations générales à travers des siècles et des siècles. Tenons-nous-en au sujet présent. Ce qui se passe actuellement en Russie...

— Ce qui s'y passe, je le vois, mon ami. Je le vois très bien depuis ici. Je dis « ici » pour toi, car pour moi, n'étant point contenu dans les limites d'un corps...

— Bien, Esprit. Je te comprends et veux bien te croire. Mais, dis-moi, que vois-tu qui s'y passe?

— Je vois et j'entends, là-bas, la plupart des gens insatisfaits. En voici, et ce sont des hommes de toutes conditions, qui se disputent avec leurs femmes. Tiens! Là, c'est fait. Il vient de l'assommer à moitié... Voici des femmes qui, dégoutées de leurs maris, cherchent le plaisir auprès d'autres. Quantités d'intérieurs sont habités par de venimeuses discordes; pères, mères, enfants, s'y rendent mutuellement fort malheureux. Il est fâcheux que, comme moi, tu ne puisses écouter toutes ces belles-mères qui injurient leurs brus ou leurs gendres, tous ces voisins qui se détestent, se calomnient, se querellent, s'entre-déchirent à qui mieux mieux.

— Soit, mais tu ne me soutiendras pas que tous, sans exception...

— Attends, attends. Je vois encore des malades, des mourants, envieux de ceux qui possèdent la santé. Il y en a un, là, sur un lit d'hôpital, un très bel hôpital, qui râle et crie: « Ah, Lénine, Lénine, à quoi me sert

ta révolution puisqu'elle ne peut me guérir de cet incurable mal qui me dévore vif. » Et que de blessés et de mourants dans toutes ces villes. Je vois de belles habitations, meublées avec tout votre confort moderne, à côté de piètres demeures où les pauvres diables jalousent les heureux qui possèdent les meilleures places.

— Ah, quant à cela, Esprit, tu me permettras d'estimer que tu te trompes. Je sais que le communisme russe a mis en vigueur l'égalité politique et économique. Tous sont également rétribués. Je suis sûr que l'immense majorité se trouve satisfaite du nouveau mode de gouvernement.

— Mon ami, je ne t'oblige pas de me croire. Néanmoins, pour peu que tu réfléchisses, tu comprendras que, même en Russie, un homme habile et travailleur soit mieux rétribué qu'un incapable ou un lambin.

— Oui, après tout, il n'est pas impossible que tu aies raison.

— Puisque tu veux bien le concéder, à mon tour je concéderai que je vois des satisfaits; mais pas plus que dans les autres pays. Vous, les hommes, vous chérissez la douce illusion qu'en changeant le mode de gouvernement vous allez changer la nature humaine.

— Non, Esprit. Tu te trompes ou tu te moques. Nous ne donnons point si loin dans l'utopie. Mais nous croyons qu'un nouveau mode de gouvernement

peut apporter plus d'accord entre les citoyens, et la Russie me paraît avoir découvert le véritable idéal de la démocratie.

— Bon. Mais n'aperçois-tu pas que, surtout dans ce que vous appelez une démocratie, presque personne n'est d'accord, même avec ses voisins, même avec ses proches, sur la façon de diriger les affaires du pays? Et puis, mon cher, au vrai, la démocratie, parmi les hommes, ça n'existe pas. Avec toutes vos révolutions, depuis des siècles et des siècles, vous n'avez rien changé, sauf des étiquettes. Vous en êtes et en avez toujours été à la féodalité: la plèbe menée par les aristocrates. Si, jadis, le seigneur était obligé d'être à la fois, et intelligent, et fort, et courageux, afin de maintenir sa place contre les compétiteurs, aujourd'hui il lui suffit d'un cerveau retors et, encore plus, d'une langue bien pendue. Aujourd'hui, comme hier, et dans tout pays, tout marche par groupes de seigneurs, plus ou moins gros, suivis des vasseaux que chacun d'eux peut maintenir à sa suite, le plus souvent par d'alléchantes promesses, assez fréquemment aussi par la crainte, la menace des vengeances de quelque puissant personnage. Permets-moi d'ajouter que vos nouveaux systèmes vous coûtent joliment plus cher que les anciens. Tailles et corvées d'autrefois n'étaient que ruisseaux auprès des fleuves de profits, impôts et taxes de toutes sortes qui

roulent présentement, non plus des millions, mais d'innombrables milliards, et où puisent, du plus grand au plus petit, tous les seigneurs de vos démocraties.

— A ceci, Esprit, il y a un remède: on n'a qu'à supprimer l'argent, et bientôt, à l'exemple de la Russie...

— Et à quoi cela servira-t-il? En quoi ce moyen pourrait-il empêcher les inégalités de subsister?

— Tu es, Esprit, exaspérant. Voudrais-tu me faire croire que l'égalité ne serait ici-bas qu'un vain rêve?

— Telle que vous la concevez, je le crains. Tant que vous aurez parmi vous de plus et de moins intelligents, de plus et de moins énergiques, des corps plus vigoureux et d'autres moins résistants, des âmes saines et nobles, d'autres égoïstes et malsaines, jamais vous ne pourrez entre vous établir d'égalité. Pour vos niveleuses démocraties, une seule solution est possible: faire que tous les hommes naissent avec la même quantité d'intelligence, de volonté, de santé, d'appétits bons et mauvais. Encore faudra-t-il que la fortune et la malchance soient impartiales en leurs faveurs et, enfin, qu'aucun ne meure plus tôt que l'autre.

Ici je ne pus me retenir de crier:

— Va-t-en, Esprit, va-t-en! Malgré toi, malgré tes perfides réponses, j'ai foi dans l'humanité, j'ai foi

dans son avenir. Malgré toi, je veux continuer d'espérer.

Siraf avait dû s'enfuir, car nulle réplique ne troubla plus le silence de la nuit.

CHAPITRE QUATRIÈME

J'avais, durant toute cette matinée, retourné dans ma tête un problème assez compliqué.

Siraf, une fois, avait insinué que notre mot « univers » lui paraissait un non-sens. Sur le moment, je n'y avais pas attaché grande importance. Assez souvent, je m'étais aperçu que cet esprit ne déteste pas la mystification. Toutefois, en y réfléchissant, je me disais que, après tout, il en pouvait savoir plus long que moi sur certains sujets et, notamment, sur cet immense univers qui, au point de vue scientifique, le seul acceptable par une pensée affranchie de préjugés périmés, nous est encore assez mal connu.

Résolu d'en apprendre davantage, je poussai mon travail mental jusqu'à la surexcitation des cellules ner-

veuses du cerveau, afin d'attirer la présence de Siraf. Il me sembla bientôt le sentir dans le voisinage.

Ceci avait lieu un après-midi, dans un de mes champs, tandis que je conduisais ma charrue sous un soleil brûlant. L'air était paisible, lourd. Du poil écumeux de mes quatre chevaux s'exhalait une forte odeur de sueur. Aucun bruit, que le sourd piétinement des sabots sur la terre molle, le craquement rythmé des harnais, le frottement du soc creusant le sillon, le vibrant bourdonnement des mouches et des taons qui, sans répit, harcelaient mon attelage.

Sans prêter grande attention à ces familières perceptions extérieures, intérieurement j'évoquais l'esprit.

— Me voici, dit-il enfin. Tu me fais venir de loin.

J'arrêtai mes chevaux et les laissai se reposer. Pour moi, j'allai assez loin en arrière m'asseoir au bord du sillon. Puis je demandai:

— Où donc étais-tu?

— A l'autre bout de l'univers.

— Il y a donc un univers?

— Si j'emploie ce mot, c'est pour parler ton langage.

— Mais enfin, Esprit, pourquoi le mot « univers » te déplaît-il?

— Parce que, comme dans unanime, uniforme, vous lui donnez le sens d'unité.

— Pourtant si, moi, je veux entendre par univers tout l'ensemble des êtres, cet ensemble, ne puis-je dire qu'il est un?

— Si ça te plaît, je ne m'y oppose pas.

— Non, mais tu penses que c'est absurde.

— C'est absurde pour moi. Le mot univers et le sens que tu y mets me semblent aussi ridicules que cet autre vocable de votre fabrication: atome, dont, il n'y a pas si longtemps, vos grands savants positivistes proclamaient, comme un dogme, l'indivisibilité. Tu ne saurais soupçonner à quel point vos grands savants, parfois, sont comiques. Quant à toi, ton concept de l'univers peut ne pas te paraître d'une évidente absurdité.

— Tu m'as l'air, Esprit, d'être dans un de tes jours d'humeur dénigrante. Ne peux-tu parler plus clairement?

— Peut-être m'entendras-tu mieux si je t'explique d'où je viens. Loin, là-bas, très loin, à une distance dont tu ne saurais te faire la moindre idée, il est un autre monde. Ce monde est composé, si je puis m'exprimer ainsi, non de matière, à la façon du vôtre, mais d'esprits. Vous appelleriez cela, vous, les hommes, un univers spirituel, n'est-ce pas?

— Oui, probablement. Mais je dois avouer que, là-dessus, nos notions scientifiques... Toutefois je conçois la possibilité d'un monde différent du nôtre et peuplé

d'êtres immatériels. Nombreux parmi nous sont aujourd'hui ceux qui assurent être en relations quotidiennes avec cet autre monde...

— Du moment que tu en admets la possibilité, c'eſt déjà très bien. Tu me fais vraiment plaisir. Et alors, puisque nous supposons qu'ils exiſtent, saisis-tu clairement comment deux mondes, l'un matériel, l'autre spirituel, peuvent être ajoutés bout à bout et qu'on en puisse dire, comme toi tout à l'heure, qu'ils forment un tout, un tout qui eſt un?

Pour un inſtant, à ce nouvel aspect du problème, je demeurai perplexe.

Mais la solution me vint, triomphante.

— Hé, mais, ne suis-je pas moi-même un composé d'esprit et de corps? Et ne suis-je pas un?

D'un ton fort tranquille, Siraf répliqua:

— Tu te trouves de l'unité? En quoi consiſte-t-elle? Serait-ce par ton corps que tu es un? Tu as une bouche, un nez, deux yeux, une paire d'oreilles, des milliers de cheveux. D'après toi, en additionnant tout cela, tu arrives à avoir combien?... Une seule chose, qui eſt ta tête. Puis, en additionnant ta tête avec tes deux bras, tes dix doigts, tes deux jambes, ta poitrine, ton dos, ton ventre, tes épaules, et cætera, cela ne fait toujours qu'une unité, n'eſt-ce pas, qui eſt ton corps. Et ton corps eſt-il un parce qu'il est complet? Mais un man-

chot, un cul-de-jatte, disent aussi que leur corps est un, même s'il en manque le quart, le tiers ou la moitié. Alors, en quoi consiste-t-elle, cette unité de votre corps humain? Avoue que, comme concept de l'unité, il peut y avoir mieux. Passons à votre esprit. Vous-mêmes ici me répondrez, vous qui, loin d'y trouver de l'unité, n'avez pu, depuis des siècles et des siècles, réussir à en expliquer la contradictoire dualité qu'en lui attribuant deux éléments opposés, l'un bon qui vous attire au bien, l'autre mauvais qui vous entraîne au mal.

Siraf me poussait là vers un sentier où les ronces trop enchevêtrées eussent rendu déplaisante l'exploration. Je m'empressai de le ramener sur un chemin moins épineux.

— Il est vrai, Esprit, que nous ne nous comprenons pas beaucoup nous-mêmes. La science jusqu'ici, là-dessus, n'a pu faire que des hypothèses dont, je l'avoue, nos plus éminents penseurs ne sont pas parfaitement satisfaits. Mais laissons au futur progrès des connaissances humaines la solution de cette énigme. Revenons-en à la question de l'univers. Tu m'objectes, entre autres choses, que lorsque nous additionnons un et un, puis encore un, ou même deux, nous avons un ensemble qui est encore un. C'est que tu ne comprends pas notre idée d'unité. Encore que nous ajoutions multiples à multiples, le résultat forme un total qui, en tant

que total, eſt bien un. C'eſt une somme. Elle eſt une, puisqu'elle eſt différente d'une autre.

— Entendu, entendu, mon cher petit homme. Un et un font deux d'une façon et, d'une autre, un et un ne font toujours qu'un. C'eſt extrêmement clair. Seulement, puisque vous avez mis l'atome en morceaux et que ni vos protons, ni vos photons, ni vos électrons ne sont uns, et qu'ainsi vous n'avez nulle chose qui soit une, chacune étant doublée d'une part de néant, où pouvez-vous dénicher une unité pour l'additionner à une autre unité et faire ce que vous appelez un total, un total réel?

— N'embrouille pas la queſtion, Esprit. L'univers eſt un composé de choses. Je dis que leur ensemble forme une somme totale, et je dis une, et non pas deux.

— Bien, je vois. Pour ta somme totale, et qui soit une, tu additionnes tout ce qui exiſte; par exemple: un cyclone avec un Esquimau, un sapin avec la politique, la grande Ourse et Saturne ou la lune avec la mort de Socrate et un projet d'impôt sur l'huile d'olives, une bonne action avec une paire de chaussettes ou un rhinocéros. Très bien, très bien. Y comprends-tu les choses passées ou à venir avec celles du présent?

— Ma foi, je ne sais trop si tous les savants s'entendent sur ce point. Pour moi, je serais tenté de m'en tenir au présent, car, si nous voulions y englober le

passé et surtout les faits à venir, l'univers ne pourrait plus avoir qu'une unité bien imprécise.

— Fort bien. Comment t'y prends-tu pour obtenir ton univers présent? D'abord, qu'est-ce que le présent?... Un jour? Non, le matin depuis longtemps est passé lorsque commence le soir. Une minute? Non, elle se compose de passé, présent et futur. Une seconde? Non, c'est encore beaucoup trop long. En une seconde l'oeil de votre cinéma peut fixer cent aspects divers du même objet changeant. Au vrai, le présent, pour vous, n'est qu'un instant instable, insaisissable, déjà mort avant que la plus prompte de vos pensées ait eu le temps de l'entrevoir vivant. Et, dans cette fuite vertigineuse des instants, où des infinités de choses variables et disparates sans cesse naissent, s'agitent, se transforment, meurent, où trouveras-tu ta somme totale conçue comme unité? Il serait plus facile de découvrir une somme totale présente, et qui soit une, sur une ligne imaginaire tracée à mi-hauteur des chutes du Niagara.

— Tu ne cherches, Esprit, qu'à obscurcir à plaisir les questions les plus simples. Il ne m'est point nécessaire, pour concevoir l'univers avec un sens d'unité, d'y mettre tant de réflexion ni d'en examiner tous les détails comme tu voudrais que je le fisse. Je me contente de parcourir, d'un seul regard de mon intelligence, tout l'ensemble des choses dans le sein de la nature,

et c'eſt ce tout qui, étant le tout, forme une quantité complète, et une, puisque, étant le tout, elle exclut la pluralité.

— Nous nous répétons, mon ami, nous nous répétons dans le non-sens. Je préférerais t'entendre m'expliquer tes mots: « Tout l'ensemble des choses dans le sein de la nature. » Je crains que ta conception ne soit un peu du genre de celle de ton ami Victor Hugo lorsqu'à la fenêtre immense du myſtère il contemplait avec Indra, par delà la clôture où finissent les choses, l'invisible. Et il disait: « Là même où rien n'eſt plus, je vois encore ». Seulement, il ne voyait rien. Tout aveugle en eût fait autant. Pour toi, un peu comme lui, tu imagines, sans l'apercevoir fort nettement, une clôture où finissent les êtres et au delà de quoi il n'y a plus rien. Tu fais erreur, mon petit ami, tu fais erreur. Relis un peu ton Pascal. Celui-là savait voir clair. Rappelle-toi la phrase: « Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. » Si tu veux bien me le permettre, afin de me mieux faire entendre, je te conterai une autre de mes aventures.

Je ne m'y opposai pas. Si je ne m'accorde guère avec Siraf, j'éprouve toujours quelque plaisir à écouter ses élucubrations. Il continua:

— Dans votre océan Atlantique, au nord des Antilles,

il y a une fosse où vos sondes ont touché le fond à quelque vingt-cinq mille pieds. Il me prit jadis fantaisie d'y aller faire un séjour. J'entrai donc au sein des eaux et, à mi-chemin entre le fond et la surface, je m'appetissai, m'appetissai si bien que j'entrai dans le corps d'un poisson où je finis par prendre la forme d'une microscopique molécule vivante et me mêlai à d'autres molécules qui avaient la prétention d'être citoyennes d'un peuple microbien, nombreux et progressif. Le fait est que leurs mœurs n'étaient point sans quelque analogie avec les vôtres. Pour se nourrir, se loger, s'amuser, ils dévastaient de leur mieux les richesses naturelles de leur pays. Mais, comme chez vous, régnaient dans leur société un ordre, des méthodes, une civilisation, qu'ils trouvaient admirables. Leur république s'étendait sur une contrée qu'ils estimaient très vaste. Entre nous, mon ami, je puis te confier que cette vaste contrée était le foie du poisson, très commun dans ces profonds parages et qui est de forme à peu près globulaire. Ce poisson vivait là en compagnie de milliers de ses congénères. Or donc, étant devenu moi-même microbe et citoyen de cette république, tout naturellement je me mis à raisonner en microbe et en bon citoyen. « Cette vaste contrée, me disais-je, n'est qu'une petite partie, mais la plus belle, du monde merveilleux que nous habitons. Mainte fois, dans le passé,

il nous a fallu la défendre contre les attaques des peuples qui vivent dans les pays voisins. Notre histoire met en haut relief la valeur de notre race, notre génie civilisateur, les haut faits de nos guerriers. En temps d'expansion pacifique, d'habiles et audacieux explorateurs, choisis parmi nous et parmi les nations amies, ont su découvrir la plupart des coins les plus reculés de ce monde qui nous porte. Nos savants ont pu prouver que sa forme est globulaire et que ce globe, au milieu de millions d'autres mondes analogues, flotte dans un fluide immense et sans limites, où tout se maintient en équilibre harmonieux grâce aux lois de l'attraction universelle. Nos plus éminents penseurs enseignent que ce fluide et ses divers mondes s'étendent, au delà même de ce que l'intelligence peut concevoir, à travers la totalité de l'espace. A cet ensemble de toute la nature, ils donnent le nom d'univers, dont ils affirment que nous sommes le plus bel ornement. » De ces données, je pus facilement, en tant que microbe, conclure que notre univers, étant la quantité totale des choses, il ne pouvait y en avoir deux et que, par conséquent, il était un. Si intéressante que soit la vie de microbe, elle n'eut pour moi qu'un attrait passager. Je la quittai, remontai à la surface des eaux et, pour un moment, me transformai en bon bourgeois de Porto-Rico, qui se trouvait être l'île la plus voisine. Du coup, ma conception mi-

crobienne de l'univers devint un non-sens et perdit son unité. Car, en plus des poissons et des eaux, j'aperçus un nouvel univers composé de terres, d'arbres, d'oiseaux, d'hommes, puis de soleil, enfin de quantités d'êtres qui n'entraient pas du tout dans ma précédente somme totale. Il me fallut forger une autre sorte d'univers, un univers humain. Tôt lassé de ce jeu, je redevins esprit. Et l'univers humain m'apparut comme un autre non-sens, fort peu différent de l'univers microbien.

Ici, j'interrompis Siraf en m'écriant:

— Esprit, tu abuses de ma patience. Tu me contes là des fantaisies dans le but d'égarer ma raison. Il n'est pas impossible que, comparée à la tienne, notre connaissance de l'univers soit incomplète. Pour autant, je maintiens que, si immenses et si variées que soient les choses que tu connais, et encore que nous n'en ayons même pas le moindre soupçon, ce sont néanmoins des êtres. Je continue à maintenir que, même sans les connaître toutes, je puis avoir une claire notion de l'ensemble, du total des choses, de même que devant une longue addition, même sans en discerner chacune des unités, je puis fort aisément concevoir qu'elles forment un total, et un total unique.

— Pardon, mon ami, dit Siraf. Tu peux concevoir qu'une addition donne un total, mais tu ne peux le

dire unique. Tu pourrais obtenir le même total avec d'autres unités. Cela fera deux sommes identiques. Et d'autres unités encore pourront te donner un troisième, un quatrième total semblable, mais non pas unique.

— Point du tout, monsieur l'Esprit, car, dans l'addition dont je parle, j'inclus toutes les unités possibles, sans en laisser une seule en dehors.

— J'entends. Tu as la prétention, toi, d'avoir une claire idée de la somme totale de tous les nombres. Dans ce cas, tu es le plus fort mathématicien que j'aie jamais rencontré sur votre petite poussière que vous dénommez la Terre. Puisque tu es si fort que cela, pourrais-tu me fournir un tout petit renseignement et me dire si cette somme totale forme un nombre pair, ou si elle forme un nombre impair?

— Moque-toi, moque-toi. Je n'ai point prétendu savoir exactement quelle est la somme. Ce que je prétends, c'est que cette somme existe, et que je puis concevoir qu'elle existe, et qu'il n'en est qu'une.

— Pourquoi une?

Devant ce parti-pris d'incompréhension, ou de mauvaise foi, je commençai à m'irriter et répliquai assez aigrement:

— Mais enfin, puisque je te dis que, dans mon addition, j'englobe tout, tout ce que je connais, tout ce que je ne connais pas, mais tout, entends-tu, absolument

tout, toutes les choses, quelles qu'elles soient. Ne vois-tu pas qu'en additionnant tout, la somme totale est une, puisque, ayant tout pris et tout mis ensemble, hors de cette somme il ne reste plus rien.

Cette fois, je crus m'être expliqué assez clairement pour que Siraf admît ma proposition. Je me trompais. Il répondit:

— Plus rien? Tu me la bailles belle. Et, l'infini, qu'en fais-tu? Car ce que tu as dans ta petite cervelle, c'est l'idée d'un univers momifié, expurgé de tout ce que votre science ne pénètre pas, vidé de l'immense activité de l'infini, de cet infini dont votre vieux philosophe grec pensait qu'il était la seule entité réelle. Pourtant, même vos très positives mathématiques savent tenir compte de l'infini. Si tu le mets hors de ton addition, tu élimines le plus gros. Ta somme des êtres est alors fort loin d'enserrer le tout et ainsi tu ne peux plus savoir si elle est unique. Ou bien consentirais-tu à l'y inclure?

A cette question, je demeurai muet. Je n'avais pas envisagé ce côté du problème. Siraf poursuivit impitoyablement:

— Si tu l'y inclus, peut-être alors ton total pourrait-il être unique; car je ne comprends qu'une seule véritable unité, celle de l'infini qui, étant tout, est un, puisque, hors de tout, rien n'est. Mais serais-tu ca-

pable, toi, de concevoir une addition où entrerait l'infini?

Je réprimai un geste de colère inutile, car que faire contre un esprit? Siraf, évidemment, m'avait berné tout au long. Un métaphysicien eût pu sans doute trouver une réponse. Moi, j'étais complètement égaré par ses malicieux sophismes. J'avais eu le tort, commun à beaucoup d'autres hommes, de m'engager dans une forêt où trop de sentiers m'étaient inconnus.

De fort méchante humeur, je plantai là Siraf, retournai à ma charrue et achevai mon labour; ouvrage infiniment plus simple, plus profitable, et qui me remit promptement le cerveau d'aplomb.

CHAPITRE CINQUIÈME

J'ai bien des fois essayé de m'expliquer en quoi consiste la voix de Siraf. Aux premiers temps, j'étais persuadé que, comme toute autre, elle provenait de l'ordinaire réaction de mes fibres auditives atteintes par des vibrations extérieures. Et il est d'ailleurs fort possible qu'il en soit ainsi. Par contre, je me suis souvent aussi demandé si je n'étais pas plutôt le jouet d'une illusion. Cette voix pourrait très bien n'avoir rien de matériel. Elle toucherait ma pensée sans traverser l'oreille, comme, en rêve, on entend des paroles, non prononcées, cependant fort nettes.

Ce problème se présenta plus complexe encore le jour où me fut révélé le nom de Siraf.

Ce fut un soir du mois d'août. Au coucher du soleil

j'avais été, dans ma prairie, « têter » à la fourche des veilloches de foin afin que la pluie ne les surprît pas ouvertes telles que les laisse le râteau mécanique. J'achevais mon travail lorsque commençait notre long crépuscule des étés d'Alberta. Fatigué, je revins m'asseoir un moment au pied d'un meulon que nous avions terminé dans l'après-midi. L'air était tiède, fortement embaumé par la senteur des dernières herbes fauchées. La rosée, qui commence avec la brunante, en augmentait le parfum.

Jointe à l'épuisement causé par une longue journée de travail, une légère fièvre, celle des foins probablement, me tracassait depuis la veille. Je me sentais énervé, les tempes me battaient, j'avais tout le sang au cerveau. Le dos appuyé à la meule, j'ôtai mon chapeau et, levant les yeux, contemplai la voûte immense des cieux où déjà, dans l'est qui passait du mauve au gris sombre, apparaissaient les premières étoiles. Et ce fut ainsi, peu après, que j'entendis, d'abord sans surprise, la voix bien connue de mon esprit familier.

Mais, cette fois, elle n'était pas seule.

De premier abord, à cause de ma naturelle méfiance des malices de Siraf, le fait ne me parut pas anormal. Ensuite, à la réflexion, j'eus quelque peine à l'accepter. Je me disais: ou bien il s'amuse à jouer deux rôles à la fois; ou bien, ainsi que le pensent de savants spirites,

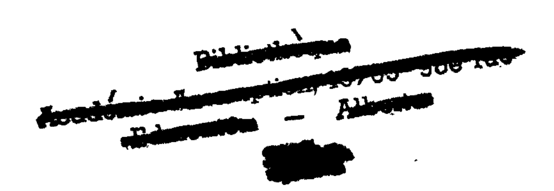
les esprits peuvent à leur gré s'exprimer en toutes langues et, dans ce cas, si le compagnon de Siraf est réel et parle mon langage, ce doit être que Siraf lui-même a commencé à s'en servir pour leur conversation.

Depuis, j'ai appris que des spécialistes affirment que, parfois, lorsqu'un esprit apparaît au milieu de personnes qui ne parlent pas la même langue, ces personnes entendent chacune l'esprit dans leur propre langue. Nul doute que, dans un avenir prochain, les experts de cette science nouvelle réussiront à découvrir l'explication de ces remarquables phénomènes. Pour moi, je ne puis que constater, sans comprendre.

Or, voici ce que j'entendis.

Au début, ce ne furent que des modulations indistinctes, lointaines, comme celles qu'émet un radio lorsqu'on cherche à saisir les ondes d'un poste encore incertain. Pour un instant, je songeai que ce pouvait n'être que le sifflement des ailes d'un canard sauvage en plein vol. Mais, au lieu de passer et de décroître, ces modulations se rapprochaient, se précisaient, fort semblables au radio quand il atteint la tonalité plus parfaite.

Finalement je compris que j'avais affaire à Siraf. Croyant à quelque plaisanterie de sa part, j'allais l'in-



terpeller lorsque sa voix, lointaine, mais pleinement intelligible, prononça:

— Oui, je désire que nous nous laissions entendre d'un de mes amis humains qui, sans beaucoup l'approuver, s'intéresse à ma conversation. Dites-moi, Karis, comment trouvez-vous cette petite poussière, terne, mouillée par-ci, sèche par-là, qui pirouette si joliment sur elle-même en filant sa ronde, avec ses associées, autour de ce petit grain brillant et chaud que mes amis humains appellent le soleil?

Et une autre voix, douce, harmonieuse, répondit:

— Pour une chose matérielle, elle me paraît admirablement complexe. J'en vois encore une plus petite à côté, ce doit être...

— Oui, c'est la lune. Elle éclaire les nuits de l'autre, qui est la Terre.

— Je l'avais deviné. Vous m'en avez si souvent parlé, de votre chère Terre, que je l'ai reconnue tout de suite.

Ce début de conversation m'avait intrigué. Méfiant, je me demandais: quelle comédie est-ce là? Seraient-ils vraiment deux?

L'autre voix poursuivit:

— Puisque vous avez attiré ici mon attention, laissez-moi par moi-même vérifier, contempler les mille détails que jusqu'à ce moment je ne connaissais que par

vos récits. C'est vraiment un très joli bijou. Quelle quantité de mignons petits êtres!

— N'est-ce pas? Combien d'Esprits se doutent qu'au milieu de ces multitudes de poussières lumineuses il se trouve cette minuscule merveille sans éclat? Admirez la simplicité de ses premiers éléments, et comment la combinaison de leurs molécules produit des substances si nombreuses et si diverses. Ni vous, ni moi, n'aurions pu inventer tant de variété avec autant d'économie.

— Ce que j'y trouve de plus exquis, ce sont toutes ces vertes somptuosités qui couvrent presque tout ce qui est sec. En parler humain, ce sont les végétaux, m'avez-vous dit.

— Oui, Karis, des végétaux, des plantes. Les plus petits sont des herbes, les moins petits, des arbres.

— Quelle diversité, Siraf, quelle richesse de nuances et de dessins parmi ces végétaux! Mais... mais... ils sont vivants, Siraf, ils sont vivants!

Deux fois ainsi répété, ce nom de Siraf, donné à celui dont je connaissais bien la voix, me surprit à ce moment autant que tout le reste. Pour la première fois un nom propre s'associait dans ma pensée à cet Esprit, le rendant plus personnel. Siraf? Peut-être n'était-ce là qu'un titre comme, chez nous, prince, seigneur, ou simplement: monsieur. Et Karis?...

Néanmoins, en dépit du naturel des deux voix, je

n'étais pas encore convaincu d'avoir affaire à deux êtres différents. Ma méfiance persistait. Pour autant, je ne perdais rien du dialogue.

— Mais oui, Karis, ils sont vivants. Il y a d'innombrables êtres vivants tout autour de ce corpuscule. D'entre eux, les végétaux sont de beaucoup les plus variés, les plus durables, les plus importants, les plus utiles pour le progrès, le bien-être, la richesse et la beauté de la Terre. Sans eux, peu des autres êtres vivants pourraient exister, tandis qu'eux peuvent fort bien se passer des autres. Il me fâche sans cesse de voir ce plus magnifique des ornements de la Terre pillé, dévasté, par une quantité de parasites moins utiles que lui.

— Qu'est-ce que ce petit bout sec, tout entouré de mouillé, qui est encore bien éclairé du soleil?

— En parler humain, ce petit bout sec se nomme le Japon. C'est un endroit bien curieux, tout plissé, ridé. Ce petit paquet-là, qui dépasse un peu les autres et qui, sur le dessus, est d'un blanc si resplendissant, c'est le mont Fusiyama, très célèbre par toute la Terre.

— Il est bien mignon, c'est vrai, mais il ne vit pas. Je préfère, à côté, ces singulières plantes. Quelles sont-elles?

— Des thuyopsis.

— Et cette gentille petite chose qui palpite au-dessus de ce thuyopsis-là?

— Un papillon.

— Il eſt encore plus joli que le thuyopsis. Voyez, Siraf, comme ces fines lamelles nuancées d'écarlate et d'or le colorent brillamment. Je trouve que les délicats reflets qui glissent aux multiples facettes de ses yeux sont d'une plus parfaite beauté que tout l'éclat du Fusiyama. Un papillon n'eſt pas un oiseau, n'eſt-ce pas? Un oiseau, m'avez-vous dit, eſt revêtu de plumes. Alors, en voici des oiseaux, là, au bord du mouillé?

— Oui, ce sont des mouettes qui planent au-dessus de l'océan Pacifique...

Ces discours me laissaient perplexe. Comment ces deux esprits pouvaient-ils être assez près de moi pour se faire entendre diſtinctement et néanmoins placés de façon à discerner ce qui se passait au Japon, jusque dans d'infimes détails? Y avait-il deux esprits? Par moments, je soupçonnais fort Siraf d'être seul, et tout près de moi, peut-être de l'autre côté de ma meule de foin, s'amusant à m'étonner par une habileté de ventriloque.

D'autre part, je réfléchissais que les plus savants spirites s'accordent pour affirmer que les esprits, n'ayant point de corps, point d'oreilles, point d'yeux, possèdent toutefois, comme notre propre pensée, mais à un degré supérieur encore, le don d'ubiquité, le don de vision

extra-organique. Il n'était donc, après tout, pas impossible que j'entendisse deux esprits.

Aujourd'hui, après avoir relaté les faits à un homme éminemment compétent en ces questions, qui en conclut que j'avais eu tort de douter, je suis persuadé que Siraf n'était pas seul.

Pour résumer cette conversation sur des sujets d'histoire naturelle, je dirai que Karis était intéressé surtout par le règne végétal. Cependant les minéraux et les bêtes ne lui semblaient point sans attrait. Depuis la molécule d'hydrogène et la gouttelette de rosée jusqu'aux masses granitiques de l'Himalaya et aux typhons de l'océan Pacifique, avec une digression sur la composition chimique de Sirius; depuis la génétique des chromosomes d'un petit lichen du Kamchatka jusqu'aux séquoias de Californie; depuis l'étude d'un microbe du lac Tchad jusqu'à celle des baleines et des cachalots, durant plus d'une heure ils examinèrent notre planète avec autant d'attention et de persévérance que le plus enthousiaste des naturalistes.

Quelquefois leur langage me devenait incompréhensible. Mais ils se gardèrent bien, lorsqu'ils parlaient humain, d'amener aucune explication qui m'eût révélé quelque secret de la nature encore ignoré de notre science. Peut-être n'en savent-ils pas plus long que nous. Ce qui m'agaçait plus particulièrement était que, pour

l'autre esprit surtout, le genre humain ne paraissait qu'un détail sans aucune importance. J'aurais bien interpellé Siraf mais craignais de le faire s'enfuir au lieu de répondre. Enfin je l'entendis qui disait:

— Voulez-vous maintenant, Karis, que nous observions un peu les plus raisonnables des animaux?

— Vous voulez dire les hommes. Sont-ils vraiment les plus raisonnables? Je doute qu'ils vaillent de nous retenir ici plus longtemps. Vous m'avez assuré que, de tous les êtres vivants qui pullulent sur cette petite chose, l'homme est le seul qui commette le mal sciemment, librement. Vous le savez, il n'est rien que je déteste plus que le mal.

— Si je vous ai dit cela, j'ai ajouté que, la plupart du temps, il le commet inconsciemment. Il faut être indulgent pour lui. Qui sait si vous et moi, affublés ainsi d'un corps animal, égalerions les meilleurs d'entre les hommes? Car il en est, Karis, dont la noblesse atteint jusqu'au sublime. Pour moi, j'ai pitié de ces pauvres petits êtres. D'ordinaire, c'est avec la meilleure intention de bien faire qu'ils cultivent avec soin et récoltent avec surprise leurs bévues les plus abondantes et les plus nuisibles. Il n'y a guère chez eux qu'un vice qui me fasse perdre patience, c'est l'orgueil, semence capitale de leurs plus dangereux errements.

— Quel motif d'orgueil peuvent bien avoir d'aussi éphémères petites molécules?

— Ce vice prospère surtout chez celles qui sont de race blanche. Plus que tous les autres, l'homme à peau blanche a la frénésie de planter dans le microscopique jardin de son cerveau et de sa vie quantités de connaissances et d'inventions, plusieurs nocives, la plupart inutiles, qui étouffent les plus utiles. Ayant ainsi encombré son domaine d'un fouillis d'idées et d'engins, il est persuadé de l'avoir enrichi. Il s'en croit beaucoup plus intelligent que celui qui ne cultive que le nécessaire. Il est amusant de le voir, toujours plus affairé, plus pressé, plus agité, s'imposer un volontaire esclavage, prenant pour de la qualité les quantités de sa vie, déplorant sans cesse les maux qu'il s'attire, et sans cesse encombrant et embrouillant davantage son éphémère existence.

— Vous, Siraf, pouvez trouver cela amusant. Pour moi, je ne suis nullement tenté par ce spectacle.

— Il a, Karis, je vous l'assure, de beaux côtés aussi. Je tiens à vous les montrer. Vous en serez émerveillé. Mais, pour le contraste, laissez-moi auparavant vous présenter d'ordinaires spécimens de la race.

— Par amitié pour vous, j'y consens. J'aurai soin de détourner mon attention si je rencontre des faits trop déplaisants.

— Soit. Nous laisserons de côté leurs actes les plus vils. Examinons un peu l'endroit où déjà s'étend la nuit. C'est le plus récent domaine des humains à peau blanche.

— Attendez que j'y concentre ma perception. J'aperçois de petits êtres qui dansent en rond au-dessus du sommet d'un arbre. Ils font une assez gentille mélodie. Pourtant ce ne sont pas des hommes. Ils ont six pattes et des ailes.

— Non. Ceux-là sont des moucherons. Les hommes que je désigne sont un peu plus loin, sous ce toit.

— Vous voulez dire au milieu de cette parcelle plate où se trouvent des quantités de bêtes domestiquées. J'y reconnais des chevaux, des vaches, des pourceaux, des dindes, des poules, des oies...

— Oui, c'est une région fort propre à l'élevage. Le toit dont je parle est situé à peu près au centre de ce petit paquet de choses carrées, géométriquement alignées les unes à côté des autres. C'est le mode habituel d'habitation des hommes blancs. Ils apprécient fort la ligne droite. Sous ce toit, il y a de petites lumières parce que, dans l'obscurité, les êtres humains deviennent aveugles.

— Je les distingue très bien maintenant. En effet, ils n'ont que deux pattes, et pas d'ailes. Comme ils sont drôlement vêtus! Avec des choses mortes, des déchets

de plantes ou d'animaux, il me semble. Mais vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait parmi eux telle diversité. Chez les animaux qui vivent en liberté, j'ai observé quelques légères variations dans la même race. Chez ceux-ci, vraiment, elles sont beaucoup plus prononcées. Chaque sexe est assez aisément reconnaissable et, dans chaque sexe, la différence d'âge. Mais, dans le même sexe, et au même âge, j'en vois de grands et de petits, des très larges et des très minces. C'est fort curieux... Quelle est leur occupation en ce moment?

— Devinez, Karis. Je ne vous ai pas dit tout sur ces êtres raisonnables. J'ai voulu vous réserver quelques surprises.

— On dirait qu'ils essayent d'imiter les moucherons d'à-côté, et de danser aussi en rond, sauf qu'ils sont fort loin d'y mettre la même élégance et la même rapidité.

— J'admets que, comparés aux insectes, ils sont assez pataudş. Par contre, ils sont doués de raison, ce que n'ont pas les moucherons.

— Et de quoi raisonnent-ils en ce moment?

— Oh, n'exigez point qu'ils raisonnent sans cesse. Il faut aussi qu'ils s'amusent. Le soir, c'est leur quotidienne période de récréation. La danse a toujours été une occupation fort estimée chez les hommes, quelle que soit la couleur de leur peau.

— Dites-moi, Siraf, d'où naît le bruit qui vient de là? Est-il produit par les animaux qu'ils élèvent?

— Mais non. C'est la musique au rythme de quoi sautillent les danseurs.

— C'est singulier comme cela ressemble à ce que j'entendais tout à l'heure au Japon parmi certains volatiles et divers quadrupèdes. Cette musique aurait-elle d'abord été composée par les animaux non raisonnables qui vivent ici?

— Les animaux, Karis, peuvent en effet de leurs voix produire certains accords, mais ce sont toujours les mêmes; ils sont incapables d'en inventer de nouveaux comme le font les hommes. Ce que vous entendez est une découverte toute moderne, très appréciée de ceux qui se classent parmi l'élite du genre humain. Ils appellent cela du jazz.

— Est-ce que, pour se récréer, tous les êtres humains sautillent ainsi?

— Presque tous. Il en est cependant quelques-uns, gens austères, qui estiment peu digne cette occupation. Ils préfèrent des divertissements plus intellectuels. L'un d'eux récemment me disait, en parlant des entichés de la danse, que ce sont des êtres qui ont la cervelle dans les doigts de pied. Pour nous, Karis, soyons plus indulgents. L'homme n'est pas un pur esprit. S'il est raisonnable, il est animal.

— Je le vois bien. Mais que font ceux-ci quand ils sont raisonnables?

— La plupart d'entre eux estiment raisonnable de travailler tout le jour, à des emplois qu'ils jugent utiles, afin, disent-ils, de gagner leur vie.

— Gagner leur vie? C'est une belle expression Dois-je entendre par là qu'ils cherchent à acquérir un degré d'existence plus parfaite, à se rendre dignes d'une vie d'ordre supérieur?

— Quelques-uns, Karis, le comprennent ainsi, mais la plupart n'ont guère en vue, comme vie plus parfaite, qu'une plus complète satisfaction des besoins inférieurs: mieux manger, mieux se loger, mieux s'habiller, mieux s'amuser.

— Alors, en quoi diffèrent-ils des autres animaux que nous avons étudiés tout à l'heure?

— Par leur faculté d'invention. La bête ne sait rien inventer. L'homme fait sans cesse de nouvelles découvertes. Aujourd'hui, surtout dans l'art de produire et d'écouler ses produits, il est d'une ingéniosité tout à fait étonnante. Un bon nombre des danseurs que vous voyez là travaillent, de jour, à une mine de charbon et aux puits de pétrole voisins. Charbon et pétrole sont extraits du sol de la Terre et servent à alimenter une foule de machines. Ces machines fabriquent d'innombrables objets, qu'il faut vendre.

— Vous m'avez une fois, Siraf, expliqué tout cela. Je connais, je crois, assez bien les multiples industries humaines, depuis les vaisseaux de guerre dont chacun leur revient très cher jusqu'à ces plaquettes de gomme qui ont failli un instant me faire prendre pour des ruminants les danseurs et les danseuses que je viens d'examiner. Mais vous ne m'avez guère renseigné sur la question de vente, de commerce. Par quelles ingéniosités les fabricants parviennent-ils à faire acheter tout cela?

— C'est au moyen de ces forêts que vous pouvez apercevoir qui reposent sous la nuit.

— Comment cela? Quel rapport peut-il y avoir entre ces arbres et la vente des produits de leurs industries?

— Ah, vous voyez, Karis, que l'être humain peut vous causer quelques surprises. Voici l'explication: pour qu'un nouveau produit se puisse vendre, il faut qu'il soit connu, apprécié, désiré. Pour le faire rapidement connaître, apprécier, désirer, l'homme a inventé la réclame, l'annonce. Il la fait par l'écrit. Pour l'écrit, il lui faut du papier. Le papier se fait avec des arbres réduits en pulpe. Il s'en consomme à présent des forêts entières chaque année.

— Si je comprends bien les conséquences, il doit, Siraf, être avantageux à un homme de ne pas savoir lire?

— En un sens, c'est une bénédiction. Les humains blancs ont beaucoup de difficulté à écouler leurs inventions parmi les illettrés. L'instruction est à la base des modernes progrès de l'industrie et du commerce. On la prône aujourd'hui comme l'un des biens les plus profitables. Ce l'est en effet. C'est par elle qu'on incite les animaux raisonnables à jeter tout le gain de leurs travaux dans l'achat d'une multitude de choses dont, auparavant, ils n'avaient nul besoin. C'est grâce à la quotidienne lecture des annonces, sous forme d'affiches, de journaux, de brochures, de prospectus, de catalogues descriptifs, qu'on suscite incessamment de nouveaux désirs, de nouveaux goûts, vite transformés en incurables besoins. Et c'est ainsi que l'industrie, le commerce, aidés de la finance et des gouvernements, sucent de toutes parts l'argent des individus.

— Et toutes ces fuyantes petites lumières sont parmi leurs moyens de distribution, n'est-ce pas? Je reconnais des chemins de fer, des automobiles, des aéroplanes, et, sur les parcelles mouillées, des navires. Tout cela travaille-t-il ainsi toutes les nuits?

— Oui, mais seulement chez ceux qui se nomment civilisés. Les autres n'en sont pas encore là. Ils sont moins faciles à duper, ils ne savent pas lire. N'ayant point, jusqu'ici, compris l'avantage de la vie intense dans un jardin très encombré, ils vivent sans appétit de

nouveautés, satisfaits d'une existence naturelle. Parmi les blancs, qui se sont fait une obligation de savoir lire, les plus malins, par d'habiles écrits, sont aisément parvenus à faire croire à la foule, sauf à quelques-uns qui ne s'y laissent pas prendre, que l'industrie et le commerce forment l'essence même du progrès humain. Une fois persuadé, le blanc a consenti, sans la moindre velléité de résistance, à livrer, pour l'accroissement de l'industrie et du commerce, son travail, ses gains, sa liberté, et souvent même son sang.

— Si j'étais, Siraf, le maître de ce petit grain de poussière, je changerais tout cela. Ce qui m'irrite le plus est de les voir ravager tant de richesses. Pourquoi ruinent-ils ainsi cette si jolie Terre? Et pourquoi faire? Voyez ces laides constructions.

— C'est là une de leurs plus grandes et, à leur avis, de leurs plus belles villes modernes.

— Quelle horreur! On dirait une flaque de boue sèche, sale, et qui empeste, tombée sur un fin tapis de mousse. Ils ont tué là tous les autres êtres vivants pour y installer d'affreux paquets de choses mortes. Ils me font l'effet de dégoûtants pucerons sur la peau d'un beau fruit.

Ici, je ne pus me contenir et voulus éclater en protestations. Cet autre esprit, décidément, était encore

pire que le premier. Il ne comprenait absolument rien à ce qui fait la valeur du monde civilisé. Mais déjà Siraf répondait:

— Vous exagérez, Karis, vous exagérez. Vous ne percevez que l'apparence extérieure et générale. Si vous examiniez en détail...

L'autre esprit resta sourd à cet appel. Il continua:

— Il n'importe. D'après ce que vous m'avez dit de leurs exploits précédents, je vois fort clairement qu'aujourd'hui vos humains à peau blanche recommencent, en plus grand, le pillage des richesses de la Terre comme ils l'ont fait déjà dans les endroits plus anciens. Pour leurs ineptes civilisations, en Assyrie, en Babylonie, en Egypte, ils ont tout dévoré et n'ont laissé que le sable et le désert. Il leur a suffi pour cela de quelques milliers d'années. Mais ceux-ci, au train dont ils vont, auront tout dévasté en quelques siècles. Oui, vraiment, si j'étais le maître, d'un souffle j'anéantirais ces abominables destructeurs. Je vous le demande, Siraf, de quelle utilité sont-ils pour la prospérité de la Terre?

— Non, Karis, non, vous ne seriez pas si impitoyable. Il est temps que je vous montre un autre aspect de l'humanité. Accordez-moi de considérer un instant ce petit point qui, sous les derniers rayons du soleil, émerge des eaux du Pacifique.

— M'assurez-vous du moins que ce spectacle ne sera pas trop répugnant?

— Celui-ci n'est répugnant que pour l'homme, non pour nous. Examinez le point que je vous indique. Voici des constructions humaines. Ne nous occupons que des hommes qui les habitent.

— Je les aperçois. La plupart sont horriblement laids.

— Ce sont des rebuts, des exilés, chassés par leurs congénères, qui les emprisonnent là jusqu'à la mort.

— Et pourquoi?

— Observez-les attentivement. Vous verrez qu'ils sont rongés d'une incurable maladie, la lèpre, dont la contagion est extrêmement redoutée. Et ces lépreux sont ainsi parqués, loin des autres humains, dans l'isolement de cet enclos, la léproserie. Concevez-vous, Karis, le misérable sort de ces pauvres petits êtres?

— Ceux-ci, je le reconnais, présentent un tout autre spectacle. Leur aspect me fait pitié. Mais enfin, ceux-là mêmes, à quoi servent-ils à la Terre?

— Eux, du moins, ne la ravagent guère.

— C'est vrai. La nature est encore très belle autour d'eux. Quelles jolies plantes je vois là, et quelle foule d'insectes et d'oiseaux merveilleux!

— Remarquez aussi, Karis, que, parmi ces lépreux, il y a quelques hommes qui ne sont point encore touchés de l'affreuse maladie.

— En effet, mais alors pourquoi les a-t-on mis là? Sans doute pour les punir de quelque horrible crime.

— Non. Ils sont venus d'eux-mêmes.

— Dans quel but demeurent-ils donc ici?

— Pour soigner, soulager et consoler leurs frères lépreux.

— Serait-ce parce qu'ils sont très grassement payés?

— Ils ne reçoivent aucun salaire.

— Il faut alors qu'ils soient de ceux qui croient à une autre vie plus heureuse et qui cherchent à se l'assurer par le sacrifice des plaisirs terrestres.

— Ils sont, paraît-il, en effet, de ceux qui placent dans l'invisible tout leur espoir de bonheur. Mais songez qu'ils avaient cent autres moyens à leur disposition plutôt que de choisir une si lente et si épouvantable peine.

— Cela est vrai, Siraf. Voici donc des hommes qui me réconcilient avec leur espèce. Même, je me demande si, capable de changer mon essence pour celle d'un petit être humain, j'aurais le courage de livrer ainsi mon corps et mon âme à si terrible épreuve.

— Regardez celui-là qui arrange le lit où gît un reste encore vivant d'organes décomposés. Il voit, là, ce qu'il sera lui-même bientôt. Et cela ne l'effraye point. Il se dit encore ce qu'il s'est dit avant de tout

quitter pour venir ici: « Le lépreux eſt un de mes frères que tous abandonnent. Puisque personne ne veut prendre soin de ce pauvre délaissé, je le ferai. » Et il le fait parce que, entre tous les hommes, c'eſt lui qui sait le mieux aimer son frère, parce que c'eſt lui qui connaît dans sa plénitude la compatissante charité, jusqu'au complet oubli de soi, au don entier de sa vie, afin que son frère soit moins malheureux. Bientôt son front sera touché du signe implacable, de la marque immonde. La corruption lui ôtera ses membres, peu à peu, l'un après l'autre. Il ne sera plus qu'une horrible pourriture, un inerte amas de chairs infectes, jusqu'au dernier tressaillement. On le jettera enfin, au charnier des morts, au fond d'une fosse où ce pauvre débris, saisi des mains éternelles de la nuit et du silence, achèvera de s'anéantir. Il le sait. Il y pense chaque jour. Chaque jour il l'accepte. Il l'accepte sans révolte, il l'accepte soumis, il l'accepte content.

— Cela eſt beau, cela eſt grand, cela eſt noble.

— Par là, Karis, cette infime parcelle d'humanité dépasse toute l'immensité des mondes. Mettez en oeuvre toutes les forces des éléments, réunissez toutes les perfections des plantes, toutes celles du règne animal, appelez à votre aide toutes les puissances des étoiles, vous ne parviendrez jamais à leur faire pro-

duire un acte dont la valeur soit comparable au sublime anéantissement de cet homme.

— Certes, celui-là sera digne d'une nouvelle vie...

Les voix avaient semblé s'élargir jusqu'aux étoiles puis se dissoudre aux plus lointains espaces. Et il n'y eut plus que du silence sous une nuit toute illuminée de splendides clartés.

CHAPITRE SIXIÈME

« Depuis un siècle tous les peuples civilisés ont multiplié les écoles. Au lieu d'être, comme aux époques où régnait l'ignorance, réservée aux fils des riches, l'instruction aujourd'hui est répandue gratuitement, à pleines mains, parmi tous les enfants, sans distinction de classes. La lumière a vaincu les ténèbres. Le prolétariat conscient a renversé les idoles. Il relève son front jadis courbé sous le joug des superstitions. Il contemple en face la Science, et celle-ci, de son doigt infaillible, lui indique la route claire qui seule peut conduire vers sa haute mission l'humanité régénérée. »

En relisant ces belles pensées, je me demandais quels paradoxes elles pourraient encore inspirer à Siraf.

Je n'étais pas sans me douter que ces lignes déplairaient à l'Esprit. Pour lui, nous ne valons guère mieux que nos devanciers. J'essayai de deviner par quels raisonnements il conduirait son attaque.

Au dehors, c'était une nuit noire, agitée par des rafales de vent. La pluie cinglait les murs, fouettait d'humides et molles lanières les vitres de ma fenêtre, faisait résonner la toiture d'un clapotis monotone. Je percevais aussi la grande plainte des arbres en lutte contre la tempête. Mais, dans ma chambre, doucement éclairée, régnait la tranquillité propice aux visites de Siraf.

Il se plaît parfois à venir me trouver, même sans que je l'appelle, quand une idée forte m'exalte. Il suffit que je veuille m'attacher à quelque certitude pour qu'il arrive sournoisement afin de saper en quelques phrases tout mon édifice patiemment construit. A quoi il ne réussit pas. Ses opinions m'intéressent. Je les écoute. Je les note autant que possible mot pour mot, afin de les pouvoir soumettre plus tard à plus savant que moi. Comme, en définitive, il ne m'est pas prouvé qu'elles soient moins sujettes à l'erreur que les miennes propres, pourquoi les accepterais-je?

Sur ce sujet de l'instruction publique, où pourrait-il découvrir un point faible? Aucun être doué de bon sens ne saurait douter que savoir vaut mieux que d'ignorer,

qu'une intelligence pleine est préférable à une intelligence vide.

— Balivernes!

J'eus un brusque sursaut et me retournai instinctivement. La voix avait semblé émaner d'une personne subrepticement dressée derrière moi.

— Il te gêne que je sois si près? Dans ce cas, je m'éloigne un peu.

Effectivement, ces derniers mots paraissaient être prononcés du dossier d'une chaise placée vers l'entrée de ma chambre.

— J'avoue, Siraf, que, si je n'avais pas aussitôt reconnu ta voix, j'aurais pu éprouver quelque crainte. Sans t'attribuer de mauvais desseins, j'aime mieux ne point te sentir aussi près. Mais pourquoi dis-tu « balivernes »?

— Je veux dire que prétendre donner l'instruction à tous est une des plus énormes sottises qu'ait encore enfantées la race blanche.

— Mesure tes paroles, Esprit. Elles manquent de charité, elles manquent de sagesse. De quel droit voudrais-tu priver même le plus petit des avantages du savoir, du bienfait de la connaissance?

— Tu appelles cela le bienfait de la connaissance? Nous autres Esprits, mon ami, ne nous payons pas de mots; nous vivons d'idées. Ce que vous entendez par

le savoir ne l'est pas toujours; ce l'est même bien rarement. De plus, la connaissance est souvent très loin d'être un bienfait.

— Voilà encore, Siraf, l'un de tes sophismes. A part toi et quelques autres êtres de chagrine humeur, tout le monde admet que savoir c'est pouvoir et que plus on sait plus l'on peut.

— Accordé, mon ami, accordé des deux mains, si je puis ainsi m'exprimer.

— Eh bien alors?

— Alors?.... Laisse-moi te conter une petite aventure qui m'est tout récemment arrivée. J'opérai avant-hier, dans Paris, une descente de ma faculté d'entendement. Il me prit fantaisie d'écouter un orateur populaire. Il haranguait une assemblée de braves gens, bons ouvriers pour la plupart, qui l'applaudissaient avec ferveur. Il disait: « Pendant des siècles, dans notre pays, le peuple a été exploité par les nobles et les rois. Mais la grande Révolution française jeta à terre le trône et les donjons. Dans un ciel nouveau trois mots fulgurants s'étaient inscrits: liberté, égalité, fraternité. Pour en préparer la prompte réalisation, l'Etat se chargea lui-même de l'éducation de la jeunesse. En peu de temps, le sol de la France fut couvert d'écoles. Le monde entier suivit notre exemple. Toutes les grandes démocraties remirent au soin de l'Etat la direction et la sur-

veillance de l'enseignement. L'instruction fut répandue à grands flots. Voilà pourquoi, en moins d'un demi-siècle, on a pu voir l'humanité, libérée de ses entraves, pénétrer dans le royaume, jusque-là fermé, de la Science et de ses prodigieuses inventions. »

— Il avait raison, cet orateur-là.

— Pas tout à fait, mon ami, non, pas tout à fait. Bien avant votre dix-neuvième siècle on a connu quelque science et d'assez prodigieuses inventions — prodigieuses pour l'homme, s'entend. Même aujourd'hui, il s'en trouve encore parmi vous quelques-uns qui estiment que Moïse, Phidias, Platon, Euclide, Dante, Shakespeare, Descartes, ou Pascal, ont donné au genre humain des choses tout aussi utiles que les découvertes de Darwin, Faraday, Graham Bell, Thomas Edison, Anatole France ou Bernard Shaw. Mais laisse-moi continuer mon histoire. Peu après, l'orateur en venait à conclure: « Mes frères, la honte, la plaie, le crime de notre époque, c'est le capitalisme! » Un auditeur alors objecta d'une voix timide: « Pourtant, les capitalistes ne sont-ils pas en général des gens instruits? » Ni l'orateur, ni personne, ne l'écouta. Que dis-tu de cela?

— Moi? Mais je ne suis pas capitaliste. Je ne vois pas que...

— L'autre cependant avait saisi. Il avait compris que la connaissance n'est pas toujours un bienfait; qu'elle

ne conduit pas toujours celui qui l'a reçue à mettre en pratique la belle devise: liberté, égalité, fraternité; que si savoir est pouvoir, c'est pouvoir le mal comme pouvoir le bien, pouvoir écraser les autres comme les pouvoir aider et consoler. Je connais, comme toi-même connais, nombre de pauvres gens ignorants qui valent cent fois mieux que bien des riches, même très instruits.

— Ainsi, d'après toi, Siraf, mieux vaudrait supprimer les écoles?

— Ma foi, j'ai connu un temps où, dans votre petit coin de la nature, on n'en voyait guère. Il vous reste même quelques endroits où l'on n'en voit pas encore. Tout comparé, je ne suis pas sûr que d'avoir popularisé le savoir vous ait apporté de bien notables avantages.

— Insinuerais-tu que les sauvages valent autant que nous?

— Il y en a, mais oui, même de vrais sauvages selon votre point de vue, et en bon nombre, qui valent beaucoup mieux que quantité des vôtres qui ont fréquenté vos écoles. Cependant, entendons-nous. Tu as dans l'idée, toi, que le manque d'écoles est nécessairement lié à la sauvagerie. Pas du tout, mon ami, pas du tout.

— Je serais curieux d'en avoir quelque preuve au lieu d'une affirmation purement gratuite.

— Donne-toi la peine de lire Homère. Tu y découvriras que, voici quelque trois mille ans, il y avait de

fort braves gens, bien qu'ils ne fussent pas grands clercs. On a dû te parler aussi de certains personnages qui avaient nom: Abraham, Job, Ruth, tous fort peu versés dans les sciences, qui ne fréquentaient point les bibliothèques, qui n'étaient même abonnés à aucun journal, et dont néanmoins votre genre humain n'a pas trop à rougir. Toutefois, à vrai dire, je ne réclamerais point la suppression totale de vos écoles. Ce qui m'offusque, ce sont surtout vos méthodes.

— Ceci est un peu vague, Siraf. Qu'as-tu à leur reprocher?

— Un tas de choses. Pour me borner, je n'indiquerai que quelques points. D'abord, d'y envoyer tous vos enfants. La plupart d'entre eux ne font qu'y perdre leur temps, quand ils ne s'y dépravent pas. Beaucoup n'y apprennent qu'une science: celle du moindre effort. De son naturel, l'enfant est actif, il est personnel. On le plie soigneusement, pendant des années, à calmer son besoin d'action, à endormir son initiative. Quelques-uns, les moins nombreux, en tirent du profit. Doués de puissance cérébrale, ils font passer dans leur intelligence le mouvement qu'on refuse à leurs autres aptitudes. Quant à ceux qui sont peu portés aux travaux de l'esprit, ils deviennent passifs. Ils perdent toute ambition de développer leur personnalité. Plus tard, ils prendront n'importe quel métier, pourvu qu'il n'y ait

pas trop d'ouvrage, avec le plus de loisir possible pour s'amuser. Et je ne parle pas de ceux qui, n'employant leur instruction qu'à plus d'habileté dans le mal, sont rendus vingt fois plus redoutables. En somme, vos écoles ont pour capital résultat la nationalisation d'une habitude de vie facile, inutile, égoïste.

— Si c'est là tout ce que tu as...

Siraf a souvent la fâcheuse impolitesse de couper la parole avant même que l'idée soit émise. Il poursuivit:

— Certes non. Il y a encore d'autres désastreuses conséquences. La présence, dans vos écoles, d'une majorité d'inaptes nuit à la minorité qui a des goûts intellectuels. D'abord par ceci: que le maître, au lieu de pouvoir profitablement consacrer tout son temps à cette minorité, en doit perdre la majeure partie en explications redoublées, en rabâcheries, pour aider les moins habiles et même les fainéants. De plus, parmi ces derniers, il s'en trouve qui, non contents de bloquer la route aux bons travailleurs, les criblent de vexations, de moqueries, par quoi plusieurs sont découragés de l'effort et encouragés à la paresse. Mais enfin, tout cela n'est, pour ainsi dire, que le défaut physique de votre instruction publique. Il a...

— Comment? Tu aurais encore d'autres reproches à nous...

— Ah ça, crois-tu donc que vos systèmes scolaires sont un nec plus ultra?

— Non, sans doute, mais tout de même...

— Dis donc, mon ami, quel doit être d'après toi le but de l'éducation de la jeunesse?

— La délivrer des superstitions du passé, ouvrir sa raison aux lumières de la science, la rendre ainsi mieux capable de gagner librement sa vie et de conquérir plus de bien-être et plus de bonheur.

— C'est un point de vue. Il est commun aujourd'hui parmi vos prétendus civilisés. J'appelle cela: balivernes.

— Comment? Balivernes?

— Ba... li... vernes... J'ai entendu, mon ami, il y a quelques années, un de vos plus célèbres caricaturistes prononcer ceci: « La plus grande sottise qu'on ait commise de nos jours, c'est d'avoir fait croire aux gens que le bonheur, c'est le bien-être. C'est un crime. Le bonheur, c'est de satisfaire pleinement sa conscience. » S'il eût ajouté: « quand on en a », je serais tout à fait de son avis.

— Alors, d'après toi...

— D'après moi, le but de l'enseignement devrait être non pas de faire un élevage d'animaux bien soignés mais de former des animaux raisonnables, des hommes, de vrais hommes. Un homme n'est pas un beau spéci-

men d'humanité parce qu'il jouit du bien-être. Pour être au-dessus de l'animal, il faut qu'il soit bon, humainement bon. Pour cela, nul besoin de diplômes, il y suffit d'un peu de sens commun et de beaucoup de volonté, deux facultés que vos écoles, et d'ailleurs toute votre civilisation, ne se sont guère souciées de développer. Au lieu de dire aux enfants: « Travaillez afin de devenir meilleurs », on leur répète: « Etudiez, afin d'obtenir une confortable existence. » Que reproche-t-on alors aux capitalistes? Ils ne font que suivre l'enseignement donné par la nation.

— Tu es, Siraf, d'une insigne mauvaise foi. Tous nos manuels scolaires, au contraire, prêchent la haute vertu. Ils vantent les héros du civisme. Ils font l'apothéose des grands hommes de toutes les époques.

— Non, mon ami, non. Tu peux conter cela aux badauds. Avec moi, tu perds ta salive. D'abord, beaucoup des grands hommes vantés par vos manuels n'étaient point fort remarquables par leurs vertus. Et admets que l'apothéose des héros n'a pas un rôle primordial au milieu de la quantité des matières que vous empilez dans les cervelles de vos pauvres petits. Ne vous y trompez pas: l'enfant qui n'est point un sot sent très bien qu'au total les leçons qu'on lui donne visent à l'utilité matérielle beaucoup plus qu'à son amélioration morale. Ensuite, que valent les exemples des

morts en face de ceux des vivants? Trop souvent l'écolier n'aperçoit dans le milieu où il vit, dans son professeur, dans les grands chefs mêmes de l'enseignement et de l'Etat, que de piètres spécimens de haute vertu. Et, enfin, tu n'as pas fait attention à ce que je viens de te dire, à savoir que vos méthodes laissent soigneusement de côté l'affaire la plus importante, qui est la formation d'une forte volonté, le développement du caractère. Car il serait à peu près temps pour vous de redécouvrir une idée que les anciens pourtant avaient déjà nettement perçue, la même qu'avait saisie le timide auditeur dont je parlais tout à l'heure, une idée bien simple: la connaissance seule ne peut point engendrer la bonté. Nombreux demeurent parmi vous ceux qui peuvent répéter l'antique adage: *Video meliora proboque, deteriora sequor.* En ta langue, ceci signifie: « Je sais parfaitement ce que je devrais faire pour devenir meilleur, mais, en attendant, j'aime mieux faire ce qui me plaît. » L'ancien le disait tristement. Aujourd'hui c'est une allègre maxime chez ceux qui sortent de vos écoles.

— Oh, sans doute. Nous n'avons pas la prétention de changer la nature humaine du jour au lendemain. En tous cas, pour avoir passé par ces écoles, nous n'en sommes pas pires.

— Mais si, vous êtes pires. Mais si, vous êtes infé-

rieurs. Mais si, vous êtes plus sots. Les écoles instituées par vos civilisés n'ont su que dégrader le genre humain.

— Oh, quant à cela, Siraf, c'est toi-même qui te dégrades par de gratuites insultes.

— Dire carrément la vérité à un ami pour le guérir de ses défauts peut être parfois jugé une insulte. Cette insulte est une bonne action. Je disais donc qu'un des résultats de votre instruction publique est la dégradation du genre humain. Et je le prouve. Dis-moi quelles sont vos populaires célébrités vivantes. Pour te faciliter la tâche, je te tiens quitte d'exemples de trop haute vertu, d'humaine bonté désintéressée. Je n'exigerai point que tu me cites de grandes âmes vénérées aujourd'hui de la foule comme l'étaient, aux siècles d'ignorance, un Régulus, un Cincinnatus, un François d'Assise ou une Jeanne d'Arc.

— Il en est cependant, Siraf, même de ceux-là.

— Par exemple?

— Lincoln.

— J'ai dit: vos célébrités d'aujourd'hui, Lincoln est mort. Et puis, tu tombes bien mal. Lincoln n'avait guère fréquenté l'école publique. C'est peut-être pour cela qu'il fut si noble. Mais dis-moi un peu, je te prie, quelques noms des vivants les plus admirés de cette génération si éclairée.

— Mais...

— Tu n'oses pas les prononcer. Tu sais trop bien qu'à présent les admirations de vos peuples libérés des superstitions ce sont: les grands faiseurs d'argent, vrais dieux de vos démocraties; les politiciens, pourvu qu'ils sachent bien protéger, accroître, ou vider ingénieusement la bourse publique; les inventeurs, à condition que ce qu'ils découvrent soit une commodité, un agrément, qui ajoute aux plaisirs de la vie; les acteurs et actrices qui vous amusent, ou vous pervertissent; ou encore les idoles de l'arène, athlètes aux poings lourds, qui savent proprement assommer l'un de leurs semblables. Cite-moi le nom d'un homme, grand par l'âme, qui soit aussi largement populaire qu'un milliardaire ou qu'un champion de la boxe.

— Laisse-moi un peu le temps de chercher, et je crois que....

— L'instruction a été répandue à flots. La lumière a vaincu les ténèbres. Mais où sont-ils populaires ceux qui convoquent l'homme hors de son animalité et cherchent à l'attirer vers plus d'intelligence, plus de beauté, plus de bonté? Laquelle de vos lumineuses démocraties accorde au perfectionnement des âmes la même attention qu'elle dépense pour le bien-être des corps? Où sont-ils ces vivants modèles de vertu et de bonté, appréciés, acclamés par les foules, comme les plus dignes de l'estime du pays, obligés de refuser les

charges, les honneurs, qu'un peuple intelligent ne voudrait confier qu'à eux seuls? Et, sans espérer de vous un sens aussi éclairé que celui de ces sauvages qui savaient choisir pour sachems des vieillards qu'une longue expérience avait désignés comme les plus sages, où seulement puis-je découvrir ces grands penseurs, ces grands artistes, dont les œuvres les plus utiles, les plus saines, les plus hautes, sont, comme à certaines époques du passé, entourées de l'admiration générale, encouragées par le suffrage public de leurs concitoyens, multipliées par le concours des riches ou de l'Etat?

— Mais, Siraf, t'imagines-tu que des Platons, des Virgiles, des Raphaëls, des Michels-Anges, il en naît à toute heure?

— Je n'en sais rien. Ce que je sais est que, s'il en était de vivants aujourd'hui, vous vous chargeriez de les tuer. Pour m'en tenir à la littérature, par quoi surtout se marque, dans le présent et pour la postérité, la valeur d'un peuple, tu n'as qu'à examiner quelle sorte de nourriture intellectuelle réclament à présent les générations produites par vos écoles. Crois-tu que ce maître de la pensée et du verbe parmi les hommes, Platon, s'il vivait en ce moment, songerait à s'exprimer avec tant de grandeur et de simplicité? Non, mon ami; un écrivain désire être lu, et compris, d'un assez grand nombre de ses contemporains. Et Shakespeare?

Crois-tu que, si ses premiers essais n'avaient pas été bien accueillis, il se fût donné la peine d'en composer tant d'autres du même ordre?... Tout peuple obtient la littérature qu'il demande. A son gré, il suscite ou supprime le génie. Vous avez, laissant de côté la formation du caractère, du jugement, du goût, cru bon de distribuer à tous quelques bribes de savoir. La conséquence est que l'homme de talent, au lieu de n'avoir en face de soi, comme auparavant, que l'élite, trouve toute une foule prête à l'écouter. Sans le vouloir, instinctivement, il cherche à descendre au niveau de la masse. Lorsqu'il constate l'immense vogue et les belles rentes que se créent, par des livres « populaires », des écrivains de quatrième ordre, ou des écrivassiers du vingtième, il ne peut que se dire: « A quoi bon peiner pour produire une œuvre trop noble, trop pure, trop vraie? Mieux vaut faire quelque chose qui sera goûté du « grand public » et dont la vente rapportera davantage. Qui sait même si, avec un travail trop élevé, j'arriverais à trouver un éditeur? » Il se résigne à ne pas s'évader bien loin de la médiocrité. Que si l'un, malgré la froide raison, se laisse emporter par la puissance de l'inspiration en une création suréminente, l'indifférence générale lui sert de leçon. Il n'essaiera plus de faire mieux encore. Il eût pu, encouragé, vivifié par des marques d'approbation, d'estime publiques, monter

jusqu'aux plus hauts sommets, donner à son pays, à tous les pays, un nouvel idéal humain de vérité, de bonté, ou de beauté. A quoi bon? Il ne serait pas entendu. Vos foules ont choisi pour idoles, non ceux qui enseignent à bien penser et à bien agir, mais ceux qui vous amusent, et ceux qui vous exploitent. Inconsciemment criminelles par omission, elles assassinent le génie. Et de ce crime résulte parmi vous la perte de la vérité, de la beauté et de la bonté, la déchéance intellectuelle, la dégradation morale.

....

Je n'écoutais plus le fastidieux fatras impitoyablement débité par l'Esprit. Jointe au clapotis monotone de la pluie sur la toiture, sa voix m'endormait.

Un violent coup de vent, qui ébranla toute la maison, m'éveilla un peu plus tard. Ma chambre était silencieuse, ma lampe sur le point de s'éteindre. Je me dévêtis et me glissai au lit sans tarder.

Autant qu'il m'en souvienne à présent, la dernière partie de la tirade de Siraf tendait à me prouver qu'il vaudrait mieux gaspiller moins de millions pour les écoles, y éliminer dès que possible les non-valeurs, porter tout l'effort sur les enfants bien doués et tra-

vailleurs, et mettre le plus grand soin dans la formation du caractère, surtout inculquer la bonté. Quant aux autres, s'ils avaient suivi le métier de leurs pères et leurs mœurs...

Utopies qui démoliraient la plus solide de nos démocraties modernes!

CHAPITRE SEPTIÈME

Sous un vigoureux et dernier coup de ma hache aidée par un léger souffle du vent, le tamarac géant perdit l'équilibre, fit craquer la mince bande de bois gelé qui le maintenait encore à la souche, pencha; puis, dans un formidable tumulte de branches cassées, arrachées aux arbres voisins, il s'écrasa sur le sol durci, à peine blanchi de neige, dans un choc dont le retentissement fit mugir toute l'immense forêt.

J'essuyai de ma manche mon front couvert de sueur. Le bois d'un tamarac gelé est dur comme du roc. J'en venais d'abattre douze. Avant d'ébrancher le dernier tombé, je pris le temps de souffler un peu. Assis sur le corps de ma victime, j'apercevais au sud, à travers

les fûts droits des grands arbres, la vaste surface enneigée du lac.

Une légère brise glissait en murmurant dans les aiguilles des pins et au travers des rameaux raides et nus des bouleaux et des trembles. Des grands cadavres que j'avais jetés à terre s'exhalait une forte odeur de résine.

La journée s'achevait, journée d'une grise et terne sérénité. Loin de ma demeure, loin de toute habitation humaine, j'avais, ce matin, dans une feuille de journal, apporté de quoi manger. De mon repas de midi il me restait encore une tranche de pain frais, à demi tournée en glace. Je la grignottai, les yeux machinalement fixés sur la feuille du journal entr'ouverte à mes pieds.

La Révolution chinoise. Le Brésil en effervescence politique. Sanglante guerre civile au Mexique. Les Soviets écrasent toute résistance en Russie. Emeutes en Espagne.

Ces titres, en grosses lettres, captivèrent mon attention. En quelques instants, voilà mon cerveau en travail.

Comment se fait-il, me disais-je, que, de nos jours, si peu de peuples jouissent de cette stabilité, de cette continuité de gouvernement qui autrefois, à Rome par exemple, dura, dit-on, pendant des siècles?

Tout à coup, un son inusité me fit relever la tête. Une voix prononçait, lointaine, néanmoins précise:

— Apercevez-vous, Karis, au bord de cette forêt, près du lac, ce tout petit animal, assis, et qui mange?

— Oui, il est bien joli avec sa longue queue relevée en panache le long de son dos. Qu'est-ce qu'il grignotte entre ses pattes de devant?

— Ce que vous admirez est un écureuil. Il tire les amandes d'un cône de pin. Mais je vous parlais de celui qui n'a pas de queue.

— Je le perçois aussi, mais il est moins agréable à examiner. C'est un homme, il me semble. Et c'est un de la horde de vos civilisés ravageurs. Il a tué plusieurs de ces beaux arbres. Qu'est-ce qu'il fait là?

— Il est en train de se creuser la cervelle pour deviner d'où viennent tant de révolutions et de luttes intestines parmi ses pareils.

— C'est une question dont vous aviez, Siraf, commencé une fois à m'entretenir. Vous n'aviez pas achevé. Vous me disiez que, de tous les animalcules qui habitent ce petit grain de poussière perdu au milieu des étoiles, l'homme est à peu près le seul qui soit capable de haine contre ses propres congénères, le seul qui trouve du plaisir et de la gloire à écraser, à massacrer ses semblables.

Ces deux voix, je les avais entendues déjà plusieurs mois auparavant. Elles ne me causèrent nulle frayeur, à peine de la surprise. On eût dit qu'elles sortaient d'un halo plus clair dans les grises nuées là-bas, vers le sud-ouest. Mais ce halo n'était-il pas formé plutôt par le soleil près de se coucher?

— Si vous le désirez, Karis, rien ne nous empêche de reprendre ce sujet et d'en faire profiter cette parcelle d'humanité. Elle nous écoute. Voyez comme elle se cuirasse le cœur de dédaigneuse indifférence.

— Et pourquoi?

— Elle s'est vexée de vous entendre admirer un écureuil plutôt qu'elle-même. Elle voudrait que vous l'eussiez qualifiée de chef-d'œuvre de la nature, sublime intelligence, merveille du monde, roi de l'univers. Il faudrait lui déclarer qu'elle et son espèce sont indispensables, nécessaires à la perfection cosmique, que sa disparition serait pleurée jusqu'aux plus lointaines étoiles comme un irréparable désastre.

— Mais ce serait absurde.

— Pas pour lui, Karis. Ils sont comme cela une multitude de petites cellules qui germent et se remuent quelques instants sur la croûte de cette poussière fécondée par la chaleur du soleil et qui s'imaginent que rien n'est plus beau, plus grand, plus étonnant que leur microspique pullulement. J'aime taquiner là-dessus leur

vanité. Cela ne leur fait aucun mal. J'avoue que cela ne les guérit pas non plus. Leur estime d'eux-mêmes dépasse tous mes arguments.

A ce moment, j'aurais pu riposter que j'ai droit à mon opinion aussi bien que lui à la sienne. Mais m'aurait-il entendu? Et, s'il m'avait entendu, m'aurait-il écouté? Cet Esprit est lui-même d'un orgueil et d'une obstination tels qu'il ne tient à peu près jamais compte des objections présentées.

Karis reprit:

— Mais, Siraf, celui-ci du moins, s'il s'interroge sur les révolutions fréquentes de ses congénères, doit comprendre qu'ils ne sont point si merveilleusement intelligents puisqu'ils n'ont pas encore su découvrir une satisfaisante et définitive science du gouvernement.

— C'est ce qui vous trompe, Karis. Lui, comme à peu près tous ceux qui ont une peau blanche parmi ces petits bacilles, est convaincu qu'il possède, infuse, la vraie recette de la bonne cuisine sociale. Ils se sont mutuellement accordé le droit d'être électeurs, le droit de voter, c'est-à-dire et de débattre et de décider toute les questions, même les plus importantes, même les plus compliquées, de la politique. C'est ce qu'ils appellent le suffrage universel.

— Voulez-vous dire qu'ils ont accordé ce droit à tous?

— Oui, à tous les adultes; du moins, en général, à ceux du sexe masculin.

— Aux sots comme aux sages? Aux mauvais comme aux bons?

— Oui, Karis. Parmi eux, pour la direction de l'Etat, le méchant vaut le bon, le cupide vaut le généreux, les imprévoyants et les sots valent les prudents et les sages.

— C'est incroyable.

— Pourtant cela est. Mais, apparemment, la méthode ne leur réussit pas beaucoup jusqu'à présent. Ils passent leur temps à élire leurs dirigeants puis à renverser ces élus.

— Comment parviennent-ils à ce chaos?

— D'une façon très simple. L'électeur met dans une boîte un morceau de papier marqué du nom d'un homme, chaque électeur espérant que sa personnelle façon de voir sera soutenue par cet homme qu'il choisit. C'est ce qu'ils appellent: voter. La majorité des votes détermine l'élection de ceux par qui sera guidé l'Etat. Dans la plupart des pays ils se divisent d'ordinaire à peu près moitié pour moitié, contre telle ou telle méthode politique. Il suffit de peu de chose pour déplacer quelques opinions et les faire se prononcer en sens contraire. C'est pourquoi presque partout chez eux

les majorités sont si instables, et pourquoi, par suite, les hommes nommés au pouvoir n'y restent point fort longtemps.

— Mais dans ces conditions, Siraf, il se peut qu'un petit groupe de sots ou d'intrigants puisse changer toute la direction d'un pays.

— Les gouvernements, en effet, sont généralement élus par un petit nombre de gens qui, sans être docteurs ès-sciences sociales, apportent le surplus qui donne la majorité. Les fréquents changements font que chaque équipe successive passe le plus gros de son temps à défaire et à refaire, ou, comme ils disent, à améliorer les errements de l'équipe précédente, jusqu'au jour où, exaspérés de fautes renouvelées, accrues, quelques violents se jettent à la force, à la révolte, s'emparent du pouvoir, rebâtissent sur de nouveaux plans, persuadés qu'enfin, cette fois, tout va marcher pour le mieux. Depuis que j'examine ces petits êtres, je ne me suis point aperçu que leurs incessants bouleversements soient parvenus à les satisfaire. Ce ne sont qu'essais sur essais. Ils n'achèvent jamais.

— Comment se fait-il que des animaux intelligents, civilisés, soient incapables de mettre plus d'ordre dans leurs sociétés que ceux qui ne sont pas raisonnables? Vous m'avez dit que les abeilles, les guêpes, les four-

mis pourraient donner aux hommes des exemples de meilleure gestion des affaires publiques.

— Vous pouvez, Karis, vous en rendre aisément compte. Envoyez un instant votre faculté d'observation sur cette motte entourée d'eau, peu couverte de nuages et toute éclairée de lumière solaire. C'est l'Australie, dans sa saison d'été. Suivez mon indication. Percevez-vous, là, ces curieuses excroissances?

— En effet, j'en vois plusieurs. N'est-ce pas des habitations?

— Considérez celle-ci. Elle a plus de quinze pieds de hauteur. Si elle était de construction toute simpliste et linéaire, vous la pourriez croire inventée par l'homme. Sans vous arrêter aux parois extérieures, admirez-en l'aménagement interne.

— Oui, il semble unir la variété à la commodité. Il est tout peuplé d'actives petite bêtes.

— Ce sont des termites. Si vous mesurez la grandeur de la demeure à l'exiguïté des habitants, vous conclurez aisément que l'homme n'a point tant à se vanter de ses plus amples édifices. Et remarquez l'ordre qui règne dans leurs travaux. Chacun a sa tâche qu'il accomplit avec ardeur. Chacun s'en tient à son métier, suivant son aptitude. Ils n'ont nul besoin d'élaborer des lois pour définir les droits et les devoirs de chaque citoyen ni la manière d'assurer le bon fonctionnement des

différents services de l'Etat. Le simple instinct les fait s'entendre et s'entr'aider mieux que s'ils possédaient l'intelligence et la faculté d'invention des animaux raisonnables.

— C'est vrai. Ils sont bien intéressants. Voyez comme ceux-ci se hâtent de remplir leur grenier de provisions. Et ceux-là de prendre soin des tout petits. Comment parviennent-ils à établir mieux que l'homme une si harmonieuse société?

— C'est précisément, Karis, que ces braves petits insectes ne sont point suffisamment intelligents pour faire des découvertes comme celle du suffrage universel. Les hommes, eux, du moins ceux qui se disent civilisés, se sont mis en tête que tous les citoyens d'un pays sont égaux; que, par suite, tous ont les mêmes droits de diriger ce pays, au moins en choisissant ceux de leurs congénères qu'ils jugent les plus habiles et qui seront leurs représentants, à la tête des affaires, dans leurs parlements, comme ils disent.

— Pourtant, Siraf, en désignant ces représentants, ils doivent savoir tenir compte de leur science d'organisation.

— Comment le pourraient-ils? Ils n'en ont eux-mêmes aucune idée. Le plus curieux est qu'ils possèdent suffisamment de bon sens pour reconnaître que, dans les sciences mathématiques, physiques, chimiques,

dans l'industrie, le commerce, dans l'enseignement, la médecine, dans la sculpture ou la peinture, la musique ou la littérature, tout homme, pour y réussir, a besoin d'expérience, d'études, de connaissances spéciales. Mais, quant à la politique, ils ont décrété que nul n'est tenu à des études préalables, que personne n'a besoin de professeur, que chacun est, en cette matière, pourvu d'une naturelle compétence.

— Comment alors l'un d'eux peut-il prouver à ses semblables qu'il est plus apte qu'un autre à diriger les affaires de l'Etat?

— Il ne le prouve pas. Il lui suffit de le faire croire aux électeurs. C'est pourquoi, à peu près dans tout pays civilisé, les parlements sont peuplés surtout d'avocats, gens habiles à la controverse, à soutenir le contre comme le pour, à blanchir le plus noir coupable. Pour ceux qui ne sont pas avocats, il leur faut à tous le don de la parole. Il n'est à peu près pas d'exemple qu'un homme doué d'un jugement sûr, joint à une grande science et même à une probité évidente, mais dont la langue n'était pas prompte, ait jamais pu conquérir et conserver les suffrages du public.

— Ceci confirme, Siraf, l'idée que j'avais déjà sur la plupart de ces petits êtres. Je suppose toutefois que, du moins, entre ces beaux parleurs, les citoyens savent trier ceux qui sont les plus dignes.

— Fort rarement, Karis. Le plus sûr moyen pour gagner une élection est moins d'être pourvu de capacités et de probe vertu que de posséder à fond l'art, inné chez presque tous, du mensonge et de la calomnie. Il est fort amusant, et cela m'est souvent arrivé, d'entendre un homme, dont le principal souci est dans les appointements ou la gloriole que lui apportera son élection, inonder son adversaire, ou le parti de cet adversaire, sous toutes les injures qu'il ose déverser. Selon le milieu, l'expression est modifiée, ici tempérée, là virulente, mais au fond ce ne sont qu'accusations d'inintelligence, d'ignorance, d'idées fausses, de manque absolu de bon sens, de sottise, de mauvaise foi, de cupidité, de malhonnêteté, de malversation et dilapidations de l'argent public, de vol, d'attentat aux libertés du peuple, de criminelle trahison envers le pays. J'en passe, et de pires.

— Si cela, Siraf, vous paraît amusant, moi je le trouve odieux. C'est entasser sur la bêtise la méchanceté.

— Non, non. Tout cela n'est que comédie, tant du moins que ces délirantes accusations ne sont pas prises au sérieux et ne tournent pas au drame, ce qui arrive, il est vrai, quelquefois. Mais cela vous explique pourquoi les avocats, gens retors à plaider pour l'un en mettant toute la faute sur l'autre, réussissent si bien à ces jeux. Les journalistes ne s'en tirent pas mal non plus.

— J'ai peine à croire qu'une race d'hommes, si sots soient-ils, puisse ainsi se laisser berner par de vaines paroles.

— De fait, Karis, ces beaux parleurs, en général, n'ébranlent nullement les idées du plus grand nombre. Dans chaque pays, beaucoup d'électeurs se rangent de bonne heure à tel ou tel parti, école, ou classe politique, dont ils ne s'écartent plus jusqu'à leur mort. Ce sont les convaincus. Ils forment la masse. Mais il reste partout un assez bon nombre d'individus qui n'ont point d'opinion bien assurée, et ceux qui n'en ont pas du tout, et ceux qui sont prêts à vendre leur vote pour un gain personnel. C'est l'élément variable.

— Et c'est, n'est-ce pas, cet élément qui, en définitive, apporte les surplus qui assurent les majorités?

— Eh oui. L'habileté politique, chez les civilisés, n'a que de lointains rapports avec la science du gouvernement. L'essentiel est de savoir plaire à ses électeurs. Il faut aussi savoir au besoin rendre sa parole plus redoutable qu'utile. Craint de ceux qui détiennent le pouvoir et le pactole de la nation, l'élu parvient aisément à solliciter doucement les fonds publics de s'écouler généreusement par ses mains. D'adroites distributions lui acquièrent une solide popularité. Pour beaucoup de citoyens, il n'est de bon gouvernement que celui qui leur permet de s'enrichir aux dépens du public; ils me-

surent la qualité d'une politique aux sommes d'argent qu'elle leur octroie, ou qu'elle leur permet de prélever dans la bourse de leur prochain.

A ce moment, je fus pris d'une forte envie de protester contre un si malveillant exposé. J'aurais voulu posséder la puissance oratoire de nos grands parlementaires, et leur fécondité d'arguments. Malheureusement, ma langue est peu déliée, mon cerveau lent à concevoir.

Je dus garder le silence et écouter, le cœur d'ailleurs inaccessible à leurs sarcasmes, les deux esprits qui poursuivaient:

— Je me demande, Siraf, comment une société peut survivre à un tel régime.

— Remarquez, Karis, au bord de cette petite gouttelette qu'ils appellent l'océan Pacifique, cette tache grise. C'est une ville. Ils la nomment Vancouver. Dans cette ville, observez cet édifice. C'est un hôpital. Il est plein d'alvéoles, qu'ils appellent des chambres. En voici une où il y a un enfant humain, assis dans un fauteuil, et qui lit. Il a seize ans. Je l'ai vu naître. Depuis qu'il est au monde il a rarement joui d'une parfaite santé. Sitôt débarrassé d'une indisposition, il en attrapait une autre. Plusieurs étaient dangereuses. Il a passé succes-

sivement à travers les mains d'une foule de médecins. Il a subi cent régimes, souvent contradictoires. Non seulement il n'en est point mort, non seulement il s'est obstiné à vivre, mais, en dépit de tout, il n'a pas cessé de grandir. De corps, il n'est guère au-dessous de la taille moyenne de ses congénères du même âge. Intellectuellement et moralement, il est supérieur, parce qu'il a souffert, parce que la souffrance est souvent école de réflexion, de patience, de volonté. Celui-là me semble bon écolier. Il ne m'étonnerait pas qu'il devînt un génie parmi les hommes. Ainsi en est-il des peuples. Grâce à leur interne, naturelle vitalité, ils progressent malgré tout, deviennent adultes, puis vieillissent et meurent, tout de même que les individus.

— Je comprends maintenant pourquoi il est impossible qu'il y ait parmi eux d'autre progrès que physique, matériel, tant qu'ils s'en tiendront à semblables systèmes, tant qu'ils ne s'appliqueront pas, comme ce jeune malade, à une vie intérieure. Mais, à défaut de progrès moral et proprement humain, n'ont-ils nulle part de gouvernement paisible? Aucun peuple n'est-il jamais satisfait des chefs qu'il se choisit?

— A peu près aucun. Je veux dire chez ceux qui ont la peau blanche. Et chez les autres mêmes il ne s'en trouve plus guère qui soient tranquilles et contents. Toutefois, il n'y a pas très longtemps, il en était encore

d'assez nombreux, hors de leur Europe. Tous sans doute avaient leurs misères, leurs querelles, leurs tueries. Ce n'était rien au prix de celles des civilisés d'à présent où les luttes des races, ou des classes dans la même race, les hécatombes produites par les guerres et par les machines de leurs usines, dépassent de beaucoup tout ce que les autres avaient jamais inventé de mieux pour se nuire et s'entre-détruire. Jadis, les Chinois surtout avaient réussi à s'accroître si bien durant de longues paix qu'ils forment aujourd'hui l'une des plus denses populations de la planète. Ils grouillent, par endroits, comme, là, ce fouillis de plantes accumulées sur ce petit coin de terre vierge.

— Si certaines races ont connu la concorde intérieure, d'où cela, d'après vous, Siraf, provenait-il?

— D'une chose surtout: le respect de la vieillesse. Qu'il s'agisse des Kurnaïs de l'Australie, des Chinois de l'Asie, des anciens Romains en Europe, ou du régime patriarcal des vieux âges, nulle société n'a goûté la stabilité, la tranquillité, si elle n'a pas eu l'esprit assez juste, assez humble, et le cœur assez généreux pour révérer les vieillards. Le petit homme qui nous écoute se demandait tout à l'heure pourquoi la république romaine avait pu, durant des siècles, jouir d'une grandeur si constante. C'est que, pendant longtemps, le peuple de Rome sut apprécier le bienfait d'avoir des vieillards.

Il en avait assemblé un Sénat, et c'est à ce Sénat, choisi par le bon sens, qu'il confiait la plus grande part du pouvoir. Le Romain savait que, si l'âge enlève à l'homme sa vigueur corporelle et son besoin de mouvement, il brise en même temps le ressort des ardentes convoitises, des désirs impatients de richesse ou de gloire, des trop véhémentes et téméraires ambitions. Il savait que, sur le déclin des ans, si l'avenir cesse d'embraser l'âme aux flambées des rêves, le passé y rentre avec une lumière moins trompeuse et plus sereine, celle de l'expérience. Tant que Rome vénéra la vieillesse, en suivit les conseils, elle montra aux autres peuples le plus beau modèle des vertus civiques. Du jour où elle écouta d'autres voix, c'en fut fait de sa grandeur morale. Répudiant ce Sénat par qui elle avait modelé tant d'hommes admirables de noblesse et d'abnégation, elle tomba aux mains d'égoïsmes ambitieux et violents. Elle ne fut plus qu'une proie, souillée par des cupidités, des jalousies furieuses, de sanglantes bestialités.

— Ainsi, vous pensez, Siraf, que toutes ces multitudes seraient plus heureuses si elles savaient choisir pour chefs les plus sages d'entre les vieillards?

— Je suis persuadé que cela leur serait d'un grand secours. Par malheur, aujourd'hui, l'orgueil de l'intelligence les domine. Après le règne de la force brutale, ils en sont venus au règne de la force intellectuelle.

Leurs aristocraties ne sont plus formées des plus braves et des plus robustes, mais des plus malins. Ceux-ci ne sauraient écouter les vieillards, et parce qu'ils se croient beaucoup plus savants qu'eux, et parce qu'à suivre les conseils de l'expérience et de la prudence ils n'auraient pas tant à gagner. Ils trouvent bien plus avantageux de croire et de faire croire aux autres qu'agitations et changements sont synonymes de progrès, que, comme dans la mode pour les vêtements de leurs femmes, de ce qu'une chose est nouvelle, elle est donc préférable. De même que beaucoup s'enrichissent grâce aux continuelles variations de la mode, ainsi les aristocrates d'une démocratie vivent de l'instabilité politique. Elle a ce bénéfice: qu'elle tire des poches du bon peuple cent fois plus d'argent que ne le ferait un gouvernement réglé, juste, et fort. Quant au bon peuple, sous le tourbillon des beaux parleurs qu'il se choisit pour chefs, ne sachant plus où il en est, il continue à payer et à travailler, à travailler et à payer, dans l'obscur espoir que, bientôt, tout s'arrangera, aux prochaines élections.

— Pour moi, Siraf, si j'étais chargé d'administrer cette parcelle du monde, voici ce que, pour les hommes, je déciderais: je leur dirais d'abord que, s'ils ne peuvent se passer de dirigeants, qu'ils établissent donc dans chacun de leur pays une école où des professeurs expé-

rimentés et sages choisiront et instruiront les plus aptes à devenir les régisseurs de l'Etat.

— Votre méthode, Karis, ne serait point acceptée. Ils la trouvent excellente, je vous l'ai dit, pour la plupart de leurs autres entreprises, mais leur notion de l'égalité politique n'admet pas que l'on réserve à quelques-uns seulement un droit qu'ils considèrent comme l'apanage de tout citoyen.

— Dans ce cas, j'essaierais du moins de les convaincre qu'au lieu d'élire pour chefs les plus habiles parleurs, ils devraient avoir suffisamment de bon sens pour ne choisir que des hommes riches d'expérience et de prudence, et sages, et vertueux, et bons.

— Certes, Karis, si un peuple arrivait à être assez raisonnable pour placer la sagesse, la vertu, et surtout la bonté, au-dessus du verbiage, au-dessus des habiletés, au-dessus de la science même, nous pourrions espérer voir un consciencieux souci du bien public, puis l'élimination des injustices, le progrès moral et une heureuse satisfaction élever ce peuple à une perfection qu'aucun autre n'a connue jusqu'ici. Mais cet idéal, autrefois entrevu par ce Romain qui disait: *nihil est tam populare, quam bonitas,* cet idéal est en ce moment trop hors de la portée des intelligences humaines. Peut-être,

à la fin des siècles, quand ils seront lassés des avatars de leurs bouleversements...

Les voix devinrent indistinctes, puis muettes.

Et, soudain, un grand coup de vent secoua tout le silence de la forêt. Sans que j'y eusse pris garde, le crépuscule était venu. La nuit tombait. Je me hâtai d'ébrancher le dernier arbre que j'avais abattu.

Puis, la hache sur l'épaule, méditant les choses que j'avais entendues, je m'en retournai, sur la vaste surface enneigée du lac, vers ma lointaine demeure.

Et, ce soir-là, tout en fumant ma pipe, durant la veillée, je notai par écrit, pour ne l'oublier pas, la conversation de ces deux Esprits.

CHAPITRE HUITIÈME

— Siraf!... Siraf!...

Depuis longtemps, vainement, j'évoquais l'Esprit.

Assis au pied d'un pin, à quelque distance du seuil de ma maison, j'avais posé à côté de moi le journal dont un article me remplissait de pensées trépidantes.

En cette fin d'un jour du milieu de mai, une senteur d'humus en fermentation s'élevait de toutes parts. Dans le ciel d'occident s'effaçaient les dernières teintes, orange et or, de la lumière finissante. Au levant, le firmament était d'un gris-bleu cendré où une lune presque pleine, pâle et nacrée, s'élevait doucement. Des étourneaux, perchés dans les hautes branches des grands liards, gazouillaient encore par intervalles au milieu du frisson-

nement des jeunes feuillages sous la fraîche haleine du soir qui coulait des collines vers le fond de la vallée.

Là-bas, dans une mare lointaine, les grenouilles sonores, de mille voix aiguës et grelottantes, célébraient leur délivrance des hibernacles et la nouvelle tiédeur des eaux.

Toutes ces sensations coutumières ne soulevaient en moi que de fuyantes perceptions. J'étais beaucoup plus occupé par mes propres pensées.

Serait-il vrai que, comme l'affirme dans ce journal un de nos grands savants, la science est à la veille de découvertes qui vont totalement changer le sort de l'humanité? Serait-il vrai que bientôt la durée de la vie pourrait être prolongée presque indéfiniment? Qu'après la greffe humaine sur les chairs extérieures, puis celle de diverses glandes organiques, déjà couramment réussie de nos jours, on parviendrait à greffer des parties plus essentielles, à renouveler des tissus malades, usés, à les régénérer au moyen d'organes neufs et vigoureux; à remplacer un cœur faible, flasque, décrépit, moribond, par un cœur jeune, vif, tout gonflé d'avenir? Serait-il vrai que bientôt, après avoir trouvé des antidotes, vaccins, sérums, victorieux de tant de contagions jadis redoutables, la rage, la diphtérie, le typhus, on allait découvrir des spécifiques pour toutes les infirmités et

qu'aucune maladie désormais ne demeurerait incurable? Serait-il vrai qu'après être parvenu, comme certains déjà l'ont accompli, à faire survivre et croître des tissus séparés du corps, on en viendrait à produire à volonté la vie, à triompher enfin de la mort?

Passionné par ce problème, j'aurais voulu le discuter avec l'Esprit. Ses idées, bien qu'opposées d'ordinaire aux miennes, m'ouvrent parfois des routes que, sans lui, je n'aurais pas songé à explorer.

— Siraf!.... Par toutes les puissances que je puis avoir sur toi, je te l'ordonne, viens! Ecoute-moi! Réponds-moi! Viens à moi!

— Venir à toi? Tu es amusant. Il y a longtemps que je suis là.

Plus fâché encore que surpris, je demandai d'un ton sec:

— Ah, enfin? Pourquoi donc alors ne parlais-tu pas si tu étais là?

— Simplement pour essayer une fois de plus de te faire un peu comprendre que, si tu t'imagines être maître de moi, tu te trompes. Je ne suis à ton service que lorsqu'il me plaît. Et il me prend en ce moment une furieuse envie de déguerpir.

Ceci me calma. D'une voix radoucie, je lui dis:

— Je t'en prie, Siraf, ne sois pas de maussade humeur. J'ai à discuter avec toi un sujet fort important.

— A quoi te sert-il de discuter avec moi? La plupart du temps tu ne me crois pas.

— Sans doute. Je tiens à garder ma pensée libre. Néanmoins tes vues peuvent m'être utiles, quand ce ne serait qu'en me montrant les objections qu'on peut opposer à mes propres théories. Et puis je reconnais volontiers que, si parfois tu m'ennuies, ou m'agaces, ou même m'irrites, ta conversation malgré tout n'est pas toujours dénuée d'intérêt.

— Je te suis bien obligé du compliment. Or donc, pour le quart d'heure, tu aimerais que je te donne mon opinion sur votre avenir?

— Je vois que tu m'as écouté penser. Oui, en effet, je voulais te demander... Mais, sais-tu, Esprit, qu'on vient de découvrir un traitement qui guérit la lèpre? Ce journal-là nous l'affirme.

— Eh bien, que veux-tu que j'y fasse? Il n'y aura plus moyen d'être héroïque en soignant les lépreux, voilà tout. Au train dont vous allez, quand vous aurez arraché toutes les maladies, les vices, la pauvreté, enfin toute misère, toute injustice, toute imperfection, il ne vous restera plus rien à faire; il ne vous restera même plus la ressource d'être ni justes, ni bons. Il vous suffira d'être hygiéniques et omniscients. Vous pourrez jouir d'une très longue vie, en santé toujours parfaite et, votre intelligence sachant toutes choses, vous n'aurez

plus ni vertu, ni liberté; vous ne serez même plus des hommes.

— Qu'est-ce que ce conte-là?

— Comment, ce conte-là? Mais c'est l'évidence même.

— Je crois que tu essayes encore de te moquer de moi.

— Voyons, mon petit ami, donne-toi la peine de réfléchir. Tu crois, n'est-ce pas, que deux et deux font quatre?

— Je suis bien obligé de le croire puisque c'est évident.

— C'est évident pour toi, mais pas du tout pour moi, du moins à la façon dont tu l'entends. Toi, tu dirais que ce pin sous lequel tu es assis est « un » arbre. Il a, dans une des cellules de son aubier, un tout petit bacille qui ne connaît pas du tout les dimensions de ce pin qu'il habite. Il voit autour de lui des millions et des millions de choses que tu ne vois pas. Mais enfin cet arbre qui est un pour toi ne l'est pas du tout pour lui. Il ne sait pas qu'il a des racines, des branches, des aiguilles, des cônes. Il n'y voit que pluralité, et non une unité. Vous n'arriveriez pas du tout, toi et lui, à pouvoir compter ensemble. Mais enfin, n'importe. Le point est que, lorsqu'il s'agit de science arithmétique, nul de vous n'a le choix d'accepter ou de rejeter. Nul, par

exemple, ne peut croire qu'un et un font trois. Il vous faut nécessairement admettre qu'un et un font deux, deux et deux font quatre, et ainsi de suite. Là-dessus, pas la moindre liberté pour vous. Personne donc n'a besoin de vertu morale, de lutte contre ses passions, pour faire une addition juste, s'il trouve utile de la faire. Une bête amorale, une souris, telle celle-ci qui trottine, tout près de toi, sous ces vieilles herbes qu'ont couchées les neiges de l'hiver, sait fort bien additionner une à une, dans son terrier, les graines tombées des cônes de ton pin. Si elle ne les compte pas à ta façon, elle est du moins certaine que la pluralité l'emporte sur l'unité. Son travail n'est point vertueux. Et ainsi de l'homme. Lorsqu'une chose lui apparaît évidente, lui est mathématiquement démontrée, il ne lui reste plus là-dedans aucune liberté. Il y devient automate et, par suite, sans mérite. Est-ce clair?

— Ma foi, cela me paraît assez logique. Je conçois facilement, s'il est prouvé que A me doit deux piastres, que B m'en doit cinq, que C m'en doit trois, qu'il me faudra bien admettre qu'ils me doivent dix piastres, et que ce calcul n'a rien de facultatif ni de particulièrement vertueux.

— Eh bien, mon ami, puisque tu sais parfois si finement raisonner, poursuivons. Si la science humaine, au bout de quelques siècles, parvient à tout expliquer, à

tout démontrer par preuves mathématiques, incontestables, inéluctables, irrésistibles, tout étant devenu clair comme deux et deux font quatre, l'homme ne sera plus homme. Il n'aura plus aucune liberté de penser. Il n'aura non plus aucun mérite à agir puisqu'il lui sera d'une évidence absolue qu'en tel cas telle action s'imposera comme la seule correcte, profitable, incontestable. Il ne sera même plus raisonnable, puisque, tout ayant été découvert, expliqué, démontré, par ses prédécesseurs, tout ayant été réduit en formules scientifiques dans un ordre parfait et indiscutable, il ne lui restera donc plus aucun raisonnement à faire. Pour vivre alors, il lui suffira de la mémoire et des instincts naturels. Il sera devenu l'égal des autres êtres vivants plus anciens que lui sur la terre, les animaux non raisonnables.

— Ce discours, Esprit, est insidieux mais il n'est pas probant. Tu oublies qu'il est, chez nous, certaines facultés qui empêcheront qu'on puisse jamais réduire la vie humaine à des formules mathématiques. Nous appelons cela les passions. Un ivrogne aura beau savoir, d'évidence aveuglante, que l'alcool est pernicieux, il gardera sa soif, sa liberté de boire trop, ou le mérite de boire modérément.

— Mais non, mais non. Rien n'empêche que la science puisse arriver à guérir toutes les passions comme toutes les maladies. Tu n'ignores pas les cures mer-

veilleuses qu'elle a déjà obtenues. Une très simple opération parfois...

— Ah, Siraf, c'est là-dessus précisément que je voulais te consulter. Penses-tu vraiment qu'un jour les savants trouveront le secret de la santé parfaite, d'une longue durée de vigoureuse vie, peut-être même le triomphe sur la mort?

— Tu m'en demandes beaucoup. Pas plus que toi je ne connais l'avenir. Peut-être sais-je mieux que toi le prévoir. Ceci me remet en mémoire l'un de mes entretiens avec Archimède.

— Archimède? Le Grec?

— Mais oui, celui de Syracuse, votre grand Archimède en personne. Ses petites découvertes m'amusaient beaucoup, dans le temps, comme les vôtres aujourd'hui.

— Et de quoi donc parliez-vous?

— Un soir que les Romains laissaient aux Syracusains un peu de répit, je lui expliquai que ses machines meurtrières seraient plus tard de beaucoup surpassées; que l'homme arriverait à pouvoir, comme l'Etna, tuer l'homme à une distance de dix ou vingt stades, ce qui lui parut incroyable. Je tentai de lui faire comprendre que, dans quelques siècles, les petites bêtes humaines parviendraient à se promener sous les eaux de la mer tout aussi bien que sur le rivage, comme les crabes;

qu'elles s'égaleraient aux mouches et voleraient dans les airs avec la vitesse des flèches qu'il décochait aux Romains; qu'enfin elles pourraient entendre et voir d'autres humains éloignés d'une myriade de stades. Il me déclara tout net que je lui faisais des contes, que j'étais absurde.

— Mais toi-même, Esprit, le prévoyais-tu vraiment? Comment le pouvais-tu?

— Par analyse et synthèse, mon ami, comme Archimède y serait parvenu s'il avait voulu s'en donner la peine et, je dois l'ajouter, s'il eût été aussi prompt que nous autres Esprits dans ses déductions.

— Pourquoi, Siraf, ne me donnerais-tu pas un exemple de cette rapidité de déduction que tu t'attribues? Montre-moi comment tu t'y prendrais pour découvrir notre avenir?

— Faisons mieux, mon ami. Marchons de compagnie. Ralentissant mon pas naturel, je vais t'aider à accélérer le tien. Prenons comme point de départ un fait solide, incontestable. Admets-tu que, depuis l'invention de vos modernes machines, le chômage soit devenu pour vous un difficile problème?

— Certes, je l'admets. Il n'y a là-dessus pas l'ombre d'un doute.

— Comment l'expliques-tu?

— Je pense, Siraf, que les machines nouvelles faisant

l'ouvrage plus vite qu'on ne le faisait autrefois, d'un côté il y a moins besoin d'hommes pour faire le travail et, de l'autre, il y a parfois surproduction trop rapide de marchandises qu'on ne peut écouler et les usines s'arrêtent, au moins temporairement.

— C'est aussi mon opinion. Vous avez à présent des outillages qui, avec un seul ouvrier, équivalent à dix, quinze ou vingt travailleurs d'il y a cent ans. Mais crois-tu que le progrès mécanique va s'en tenir là?

— Non, Siraf, je ne le pense pas puisque, chaque jour, on invente et construit des machines plus puissantes, plus perfectionnées, plus rapides.

— Et alors?

— Ma foi, je suppose que la conséquence logique est que le chômage ne pourra que s'accroître parce que de moins en moins on aura besoin d'hommes. Il est vrai que l'on propose de raccourcir les heures du travail quotidien, mais je crains que ce ne soit là qu'un palliatif temporaire.

— Ta logique, mon ami, concorde entièrement avec la mienne. Toutefois, je mettrai une réserve. Les conséquences ne s'appliquent pas encore aux pays qui n'en sont qu'à leurs débuts dans l'industrie. J'entends bien qu'ils ne pourront que suivre le mouvement, mais ils ne peuvent entrer présentement dans la construction de notre logique édifice. Laissons donc ceux-ci de côté

pour ne considérer que les plus avancés dans ce que vous appelez la civilisation. Là, nous nous entendons pour conclure qu'il y aura donc, de plus en plus, trop d'ouvriers sans ouvrage, trop de prolétaires inutiles et, l'expérience le démontre, ils n'en ont pas moins de nombreux enfants, ce qui ne fait qu'accélérer le mal. Car les gens sans travail sont à la fois une charge et un danger pour l'Etat.

— Quant à cela, Siraf, on commence un peu partout à s'en inquiéter. On propose des remèdes. A ce sujet, la science eugénique notamment s'est beaucoup développée. Pour moi, il me semble certain que si, par de savantes lois, de sanitaires mesures, on organisait rationnellement le taux de la natalité dans les pays surpeuplés, on pourrait assez vite guérir cette plaie du chômage et les misères qu'il traîne à sa suite. Nombreux d'ailleurs sont ceux déjà qui, volontairement, acceptent de ne pas avoir d'enfants.

— Mais alors, mon ami, tu t'entendrais très bien avec mon confrère Karis. Tu n'hésiterais pas à éliminer des milliers et des millions de vies humaines, dès qu'elles deviennent gênantes.

— Oh, mais, Esprit, si je le faisais, moi, ce serait autant pour leur propre avantage, pour leur éviter une existence malheureuse, que pour le bénéfice commun du reste de l'humanité.

— Parfait, parfait. Continuons. Cette question du chômage résolue, que devrait-on faire ensuite?

— Eh bien, mais, par exemple, on pourrait d'abord ne permettre le mariage qu'entre personnes saines de corps et d'esprit, et capables d'élever convenablement leurs enfants. De cette façon, on ne risquerait plus de perpétuer des familles vicieuses, tarées, misérables, inutiles. Ensuite, après une forte campagne de publicité, pour en faire bien comprendre à tous les avantages, on pourrait mettre en vigueur des lois par lesquelles seuls pourraient conserver le droit, le pouvoir de la paternité ceux qui en seraient jugés plus particulièrement dignes. On créerait ainsi une humanité passée au crible, de qualité supérieure, exempte d'une quantité de défauts héréditaires et qui, par une rigoureuse sélection des individus poursuivie de génération en génération, irait s'améliorant toujours, jusqu'à la finale perfection.

— Voilà, mon ami, un beau programme. Il y a pourtant là-dedans quelques petits points à élucider. Chez les plantes, pour produire une race supérieure, un mutant remarquable, comme dirait mon ami De Vries, il faut d'ordinaire les rendre anormales, folles. Es-tu bien sûr que, chez vous autres hommes, il n'en est pas ainsi? J'ai quelque tendance à croire que, pour produire un génie, il faut, dans ses ascendants, immédiats ou lointains, des anormaux, peut-être même de véri-

tables fous. Et il y a aussi que vos produits améliorés, s'ils gagnent par un côté, perdent par un autre. Prends un de vos petits chevaux sauvages albertains, un cayousse, comme vous dites, et un puissant percheron. Emmène-les tous deux passer l'hiver, isolés, dans quelque vallée déserte au pied des Rocheuses. Tu verras, au printemps, si le percheron est encore vivant, lequel des deux aura le mieux résisté à cette épreuve de vie naturelle. Ou, si tu préfères, sème côte à côte, sur le sol intact, herbeux, de la prairie vierge, des semences de carotte sauvage et des semences de carotte cultivée. Tu constateras le résultat.

— Eh bien, Siraf, s'il en était ainsi, l'humanité aurait à se passer de grands hommes. Mais je persiste à soutenir que par la sélection on obtiendrait une race infiniment supérieure à ce que nous sommes.

— Il y a encore ceci, mon ami, que votre génétique d'aujourd'hui ne semble plus bien d'accord avec les théories évolutionnistes d'hier et incline à croire à des stabilités immuables. Toutefois, puisque nous marchons de compagnie, je prends note de tes idées. Nous nous en servirons. Mais, à suivre cet ordre de spéculations, nous n'arriverions à rien de solide. Restons sur le terrain des données positives. Nous y verrons plus clair. Et, là, une chose me semble fort probable, c'est que vos machines iront se perfectionnant, se multipliant, écar-

tant toujours de plus en plus le travail humain. Entrevois-tu quelques-unes des inventions possibles qui, par exemple, rendraient inutiles un grand nombre d'employés des services publics?

— Si j'avais, Siraf, l'esprit inventif, je ne serais point un humble agriculteur.

— Pour moi, mon ami, j'ai quelque raison de croire qu'avant longtemps on remplacera l'oreille humaine par quelque chose de mieux.

— Où prends-tu cela?

— Réfléchis aux avantages d'un radio. Il capte dans l'air des forces dont votre oreille n'a nulle perception. Qui empêchera, dans un avenir non lointain, de fabriquer quelque petit instrument qui ajoutera à votre sens de l'ouïe de nouvelles facultés? Peut-être aussi pourrez-vous alors jouir d'autres sons qu'il vous est à présent impossible d'entendre. Vous écouterez des bruits à des distances inouies.

— Ma foi, après tout, ceci n'a rien d'invraisemblable.

— De même pour l'oeil, mon ami. Tu sais que la plaque photographique saisit des rayons absolument invisibles pour vous. Et il en est nombre d'autres dont vous savez l'existence, dont vous avez quelque notion, mais dont vous ne vous faites aucune idée. J'entends ce mot dans son sens étymologique: image.

— En effet, Siraf. Pourquoi nos inventeurs ne com-

bineraient-ils pas un oeil artificiel plus puissant, plus complet, que nos yeux actuels?

— Je ne vois rien là qui soit hors de votre domaine scientifique. L'homme de l'avenir pourra fort bien, placé au centre des plaines de l'Ouest canadien, entendre le clapotis de la pluie sur les eaux du Tanganika, le bourdonnement d'une abeille butinant le pollen d'une rose sauvage sur les bords du Gange, le frisson des feuilles d'un eucalyptus sous la brise australienne. Peut-être entendrez-vous parler dans les étoiles... Pourvu d'un nouvel organe de vision, pas plus gros sans doute qu'une noisette, quelqu'un de tes petits-fils, en Canada, pourra contempler, sur tous les points de la terre, les spectacles les plus vastes et les plus infimes: un orage flamboyant aux flancs des Andes boliviennes ou la poussière d'or sur les élytres d'un scarabée du Brésil, une éruption de l'Hécla ou du Krakatoa comme la minuscule lueur du ver luisant caché sous un brin d'herbe dans une forêt des Carpathes. Qui sait même si cette vue prodigieuse ne s'étendra pas jusqu'aux astres voisins dans leurs intimes détails comme jusqu'à des infiniments petits encore invisibles au plus puissant de vos microscopes? Et pourquoi ne perfectionnerait-on pas aussi les autres sens? Qui peut dire si l'homme ne s'en ajoutera pas de nouveaux?

— Tu m'ouvres là, Siraf, des perspectives que je

n'avais jamais explorées. En songeant que c'eſt, en effet, grâce à la sensibilité de quelques subſtances chimiques, déposées sur une plaque de photographie, que nous fut révélée l'exiſtence de rayons absolument insoupçonnés jusqu'alors, j'en viens à me demander si la simple inoculation de quelque ingrédient dans notre œil, ou dans notre sang, ne métamorphoserait pas totalement notre capacité de vision. Et de même pour l'ouïe... Mais alors... en effet... le téléphone, le télégraphe, la poſte, et tous les véhicules, perdront une très grande partie de leur clientèle et, par suite, de leurs employés. Et que d'autres conséquences!... Tout cela semble chimérique, mais, ce que la science a déjà réalisé en moins d'un siècle, nos devanciers le croyaient bien impossible, absurde.

— C'eſt aussi ce que me disait Archimède.

— Il se pourrait donc, Siraf, que le monde n'apparaisse plus du tout le même pour l'homme; que l'homme lui-même devienne tout à fait différent de ce qu'il eſt aujourd'hui.

— De quelle façon l'entends-tu?

— Vraiment, je ne sais trop comment diriger mes conceptions.

— Eh bien, je vais t'y aider. Réunissant tes idées et les miennes, voici quel raisonnement nous pouvons suivre et quelles conclusions atteindre. Premièrement,

nous sommes convenus que, votre humanité s'étant lancée dans une entreprise de mécanique dont elle n'avait pas prévu et ne prévoit pas encore toutes les suites, le développement progressif des inventions scientifiques augmentera sans cesse le nombre des chômeurs. Devenus inutiles à l'Etat, ils lui seront même dangereux à cause de leur nombre et de leur oisiveté. Rappelle-toi que cirques et festins, durant l'opulente décadence de Rome, ne l'ont point sauvée des coups de violence. Ta solution est que l'on devra réduire la population, n'est-ce pas?

— Je n'y vois aucun autre remède.

— Ensuite, nous pouvons prévoir que, par les conquêtes scientifiques de l'hygiène, de la biologie, de l'habileté médicale et chirurgicale, ajoutées à celles de la génétique, de la chimie, en un mot de toutes les sciences, on en arrivera à prolonger longuement la durée de la vie. Les vivants occupant leurs places beaucoup plus longtemps, leurs successeurs devront venir beaucoup moins vite pour éviter l'encombrement. Et ceci apportera un deuxième et impérieux motif pour appliquer des méthodes de plus en plus restrictives au problème de la natalité.

— En effet, ceci encore me semble fort probable.

— En outre, les eugénistes, puisque tu fais confiance à l'eugénisme, parviendront peu à peu à convaincre

tous les gens intelligents, à leur faire admettre que le seul moyen d'améliorer la race humaine réside en une sélection savamment graduée; que, dès lors, il faudra ne tolérer la paternité qu'avec des sujets de plus en plus excellents et dont, par suite, le nombre ira toujours diminuant. Ce sera un troisième motif pour...

— Oui, mais, Siraf, le dépeuplement alors irait peut-être trop loin.

— Là, je n'y puis rien. C'est la logique des choses. Je prévois, je n'apprécie pas. A quoi serviraient des multitudes d'hommes qui n'auraient que faire sur votre petit grain de poussière, qui ne seraient qu'un élément de dépenses inutiles, de perpétuel souci pour l'Etat, de détérioration pour une société eugénique?

— C'est inquiétant. Je voudrais pourtant savoir où cela s'arrêtera.

— Je ne sais aucune raison valide à vos yeux qui pourrait imposer un arrêt. Vous avez voulu boire à plein gosier au tonneau de la science. C'est une liqueur capiteuse. Vous vous en êtes enivrés comme un ivrogne s'enivre d'alcool. L'intempérance intellectuelle ne se guérit pas plus facilement que l'autre, et vous la transmettrez longtemps en héritage à vos fils. Non, mon ami, je ne crois pas que vous puissiez arrêter le cours normal des forces que vous avez introduites en vous. Suivons donc impartialement nos prévisions: la durée

de la vie s'allongeant sans cesse, l'eugénisme mis en marche et éliminant de plus en plus les êtres imparfaits, les machines croissant en puissance et en rapidité de production, remplaçant toujours davantage les travailleurs, il viendra un jour, beaucoup plus tôt peut-être que tu ne l'imagines, où un très petit nombre d'humains seront jugés suffisants sur la terre.

— Siraf, tu me fais encore là un conte. Une telle conjecture...

— Conjecture? C'est une assez lucide déduction, il me semble. Je me sers de tes propres arguments. En quoi vois-tu que pèche notre logique? Pour moi, il ne me surprendrait pas le moins du monde de trouver un beau jour votre Terre régentée par quelques centaines, et qui sait? par quelques douzaines seulement d'êtres omnipotents, pourvus d'un sens de l'ouïe qui leur permettrait de tout entendre, jusque dans les planètes voisines, d'un appareil visuel par quoi ils verraient absolument tout ce qui vous est visible aujourd'hui et beaucoup d'autres choses présentement invisibles. Une merveilleuse organisation du mécanisme mettra sous leurs doigts toute la réglementation de votre globe dans une sereine harmonie. Je me les représente assez bien ces quelques humains de l'avenir, seuls survivants nécessaires, logiques, de vos découvertes modernes. Cri-

blés au tamis de l'eugénisme, ils sont débarrassés de tous les vices. Des appétits, des passions héréditaires, tout le mauvais a été détruit. Ils ont, inhérente, une bonté mécanique. Ils sont parfaitement sains de corps, d'un corps surhumain, infatigables, invulnérables, insoumis à la souffrance, exempts de décrépitude, presque inaccessibles à la mort. Ils possèdent un savoir encyclopédique, leur intelligence est omnisciente, pangnostique. Les générations précédentes ayant découvert, pénétré, examiné, compris, prouvé, et clairement, lumineusement, expliqué toutes choses, ces êtres n'ont plus rien à apprendre, plus aucun raisonnement à faire, plus aucune liberté de pensée. Il ne leur reste qu'à appliquer automatiquement les formules scientifiques, totales, complètes jusqu'au moindre détail, définitivement coordonnées dans une indiscutable évidence. Leurs actions sont mathématiquement méthodiques, infaillibles, d'un mouvement sûr, immense et tranquille, comme le jeu rythmé de puissantes et parfaites machines.

— Mais tu me proposes là, Siraf, un avenir impossible, absurde.

— C'est ce que disait Archimède.

— Mais voyons, si ton hypothèse se vérifiait, s'il nous fallait en arriver à ce dénouement: quelques individus de science et de capacité suprêmes, soit, mais sans li-

berté, sans vertu, égoïstes, autocrates, à quoi donc nous serviraient tant d'efforts, tant d'espoirs...

— Ah, quant à ça, c'est votre affaire.

Ce fut son dernier mot.

CHAPITRE NEUVIÈME

Après une visite à mon bétail, à travers les pâturages, dans la vallée, où je trouvai un veau récemment né, noir et blanc, qui tétait sa mère, j'étais revenu, sur le dos du côteau, au jardin. J'y sarclai, à la gratte, une dizaine de rangées de jeune maïs. Tout trempé de sueur, car le soleil était généreux et la brise économe en cette après-midi de juin, l'ombre voisine et fraîche de mes pins de Banks, plantés en ligne, au nord, m'attira.

C'est la saison où ils sont plus royalement magnifiques. Aux extrémités de leurs rameaux couleur d'émeraude sombre s'érige la multitude des pousses neuves, semblables à de petits cierges d'argent. Le pollen des chatons mâles, au moindre souffle des vents, s'épand

en nuages de poussière, couleur de soufre. Les épouses, nouvellement nées, situées aux deux-tiers des nouvelles pousses, telles de petits hérissons d'un pourpre violacé, reçoivent cette poussière fécondante, qui les rend mères. Devenues jeunes cônes, elles garderont dix-huit mois dans leur sein cette semence mûrissante avant de s'ouvrir, et d'en mourir.

M'étant adossé au tronc écailleux du plus beau de mes pins, je bourrai ma pipe et l'allumai. J'aperçus alors, à quelques pas devant moi, en plein soleil, au sommet des quelques tiges, vertes et déjà prêtes à fleurir, d'une haute graminée, une araignée ourdissant sa toile. Trapue, courte de pattes, elle avait un gros ventre gonflé, un dos rond, lisse, où des teintes délicates, du blanc au roux, en pastel et mosaïque, lui formaient un habit élégant, nuance de sable. Grimpant et redescendant, elle excrétait cette curieuse substance qui, dès qu'elle sort des entrailles qui la distillent, durcit au contact de l'air, tout en demeurant souple, extensible.

Sans souci de l'ardent soleil, agile, courant d'une tige à l'autre, pendue parfois au bout de son fil et s'aidant des souffles fantasques du vent, elle mettait à son œuvre une rapide et infatigable activité, que je lui enviais. En peu de temps, elle avait posé ses points d'attache, puis commencé la géométrique dentelle centrale dont

chaque soyeux filament semblait tissé avec de la lumière.

Mais, par malheur, à ce moment passa un impétueux tourbillon qui, secouant, écartant, ployant les frêles tiges vertes, déchira tout l'ouvrage.

Tout près de là, sur la terre noire du coin nord-ouest de mon jardin, je découvris une autre araignée, toute grise et brune, au corps maigre, velu, terne, aux pattes grêles et longues. Elle me parut, comparée à l'autre, peu civilisée, grossière, sauvage. Aplatie sur le sol, dont elle se distinguait à peine, immobile, elle ne semblait qu'une inutile et paresseuse créature tout occupée à jouir sans effort du bien-être présent, et sans autre ambition que de chauffer sa léthargie au soleil. Mais une tipule curieuse, survenant pour examiner de près ce singulier accident du terrain, se vit happée, d'un bond, par les longues pattes. Puis elle fut sucée à loisir, et digérée au maigre corps qui s'en gonfla visiblement. Après quoi la terne arachnide s'aplatit de nouveau languissamment sur le sol et reprit sa tranquille sieste au soleil.

Cependant, la première araignée, que je croyais découragée, émigrée, venait de réapparaître au sommet des hautes tiges vertes et de recommencer son tissage,

à toute vitesse. Cette fois elle réussit à parachever sa trame en dépit des traîtrises du vent.

Postée au centre, elle attendit.

Une telle activité, un si persévérant labeur me semblaient dignes d'un riche salaire. Je lui souhaitai une proie appétissante.

Nous fûmes déçus.

Un énorme bourdon s'en vint, qui donna au beau milieu de la lumineuse dentelle, en arrachant la moitié. Peu s'en fallut que l'ouvrière ne fut emportée avec. Sitôt remise de sa frayeur, elle répara les dégâts et eut la consolation d'attrapper un moucheron étourdi, d'agréable nuance mordorée, mais d'infime petitesse. Ayant pris soin de le pelotonner dans un lacis serré, elle s'apprêtait à le déguster lorsqu'une guêpe, au ventre cerclé d'anneaux jaunes et noirs, vint ébranler tout le splendide et souple édifice, où elle resta prise. La pauvre araignée, effarouchée, exaspérée, cabrée, les griffes en l'air, n'osait pourtant s'approcher de sa redoutable prisonnière. Et celle-ci secouait tout et embrouillait tout et s'empêtrait davantage.

Un vif coup de brise fit s'entrechoquer les rameaux du pin. Dans leurs frottements, de vieux cônes gris s'en détachèrent. En tombant, l'un d'eux coiffa la tête d'une des tiges vertes qui plia, cassa, et fut entraînée à terre. Ce devait être l'amarre principale. Décrochée d'un côté,

la toile, un instant, flotta au vent comme un pavillon d'argent, puis bientôt, toute entremêlée, retomba sur le sol, en informe paquet, au pied des tiges survivantes.

Je retournai à mon travail.

Deux heures plus tard, je revins à l'ombre du pin. Mes deux araignées étaient toujours là. J'eus quelque peine à découvrir la terrienne, l'inculte, qui avait changé de place. Elle s'étalait maintenant près d'une jeune pousse d'ansérine, qui la protégeait à demi du soleil brûlant. Mais l'autre, ayant au haut des mêmes tiges reconstruit son réseau de lumière, savourait un luxueux repas: un exquis papillon, de taille petite, d'un violet bleu, aux ailes minces, sèches, mais au corps replet, et gras, et rebondi, sans doute plein d'œufs frais et succulents. Celui-ci du moins, me disais-je, n'irait pas me semer sa progéniture de chenilles sur les feuilles de mes légumes.

*

* *

Mais d'autres pensers aussi m'assaillaient.

J'avais, la veille, parcouru un discours qui m'avait donné beaucoup à songer. Prononcé par un député, dans

un parlement d'Amérique, ce discours prônait notre « higher standard of life ».

Or, de cette vie plus haute que nous, les hommes civilisés, avons su conquérir, je trouvais devant moi, dans le monde des insectes, une remarquable analogie. Cette araignée artiste, à l'habit plus élégant, aux mœurs plus actives, énergique et constante dans l'entreprise, dont aucun désastre ne parvenait à décourager l'intrépide ambition, n'était-elle pas d'un ordre supérieur à l'autre? N'avait-elle pas une existence plus haute, plus riche, que sa brune semblable, pauvrement vêtue, satisfaite de vivre sans se donner tant de peine? N'avait-elle pas le droit de se considérer comme civilisée et de traiter l'autre comme nous traitons, nous, les hommes plus primitifs?

Toutefois, en allant au fond de l'affaire, lorsque, un peu différemment, je me posais la question: lequel, de ces deux genres de vie, une araignée devrait-elle préférer? je me trouvai un peu embarrassé. Je songeai à certaines opinions de Siraf. Après cela ma pensée se prit à imiter l'agile araignée, distillant de souples idées, s'échauffant, s'acharnant à tisser de brillants raisonnements où des sautes de vent, des bourdons, des cônes de pin, venaient sans cesse casser ou embrouiller tous mes fils. Car, au lieu de m'en tenir à la vie des araignées, c'étaient des comparaisons avec la vie humaine

qui s'insinuaient dans mon cerveau, fonçaient, s'accrochaient, dansaient dans ma trame, la déchirant, lui donnant des replis et des reflets imprévus que je ne savais comment déployer, expliquer, harmoniser.

Pour aider à mes réflexions, je m'allongeai au pied de l'arbre, dans l'herbe, un coude à terre, cassai une brindille à un saule nain qui croissait là et me mis à la triturer de mes dents.

Une vague intuition me suggérait que mon démon familier devait être dans les environs, s'amusant à me regarder méditer.

— Naturellement cela m'amuse.

— Je me doutais bien que tu étais là, répondis-je avec quelque humeur.

— Mais oui, je suis toujours un peu partout, mon entité étant un peu plus élastique que la tienne. Or donc, tu t'interroges pour décider laquelle de ces deux araignées a la plus haute valeur de vie.

— Tu sais bien, Esprit, que ce n'est pas cette oiseuse question qui me donne le plus de fil à retordre. Que m'importe après tout la valeur de vie des araignées? C'est la valeur de notre vie humaine que je voudrais...

— Evidemment. Mais, pour moi, les divers genres de vie des hommes ou les divers genres de vie des araignées, ce m'est tout un. Insecte pour insecte, vous

n'êtes pas toujours les plus attrayants. Et d'ailleurs, de la manière dont tu l'entends, le genre d'une vie n'a rien à voir avec sa valeur.

— Pourquoi, Siraf, toujours des ironies? Est-ce qu'une plus haute, plus riche, plus active, plus artistique façon de vivre ne donne pas à l'existence plus de valeur?

— Mais non, mon ami, pas nécessairement.

— Voyons, voyons, Esprit, trève de spéciosité. Nous jouissons aujourd'hui, tu ne peux le contester, d'une infinité de biens et d'avantages que ne possédaient pas nos ancêtres. Tu n'as qu'à pénétrer dans la maison d'un de nos riches citadins. Tu y verras, entre autres choses, une bibliothèque où son intelligence puise une nourriture plus choisie, plus variée, plus substantielle, que n'eût pu s'en procurer l'Assyrien, l'Egyptien, le Grec ou le Romain le plus instruit; des tableaux, des bronzes, des marbres, des bijoux, dont serait émerveillé un Apelle ou un Praxitèle. Qu'il presse, d'un doigt, sur un bouton et le voici, dans une autre ville, en conversation avec un ami, une amie. Sans quitter son siège, il peut diriger à mille lieues de lui de vastes usines. S'il désire un délassement musical, la radio lui prête les mille voix de tous les pays. Par le journal, il sait aussitôt ce qui se fait et se dit jusqu'aux confins de la terre. S'il veut sortir, une confortable automobile le prend à sa porte, l'emmène où il lui plaît, rapide comme le vent, puis le

ramène, sans qu'il ait à craindre ni la pluie, ni le froid de l'hiver, ni l'ardent soleil de l'été. Qu'il ait faim et, à la minute qu'il a fixée, grâce aux chemins de fer et aux vaisseaux qui mettent à sa portée tous les produits de l'univers, grâce à la science qui les a préparés selon les plus modernes découvertes de l'hygiène, grâce à l'électricité qui les lui cuit à point, on lui sert un repas comme Lucullus lui-même n'en a jamais goûté. Pour le vêtement...

— Ouais, laisse-moi, s'il te plaît, mon ami, placer un petit mot. Ton repas moderne me rappelle une histoire. Et d'abord ne dédaigne pas Lucullus. Il en aurait remontré aux plus délicats gourmets de vos jours. Si j'avais un estomac, dont heureusement je suis privé, j'incline à croire qu'il eût été plus alléché par la table de Lucullus que par la meilleure des vôtres aujourd'hui. Mais ce n'est point la question. Tu es persuadé que vous avez, comme « higher standard of life » — oui, je parle aussi l'anglais de temps en temps — dépassé tout ce qui s'était vu. C'est une erreur. Jadis, un soir où je fricotais, par manière de reportage pour mes confrères les Esprits, dans la cuisine de Cléopâtre, j'aperçus huit sangliers que les marmitons rôtissaient, entiers, à la broche. L'un était presque prêt à retirer du feu. Les autres étaient moins avancés, en décroissant jusqu'au dernier qu'on venait seulement de placer au-dessus

d'un brasier. Là-devant, tout Esprit que je sois, je demeurai perplexe. A ce moment arriva un étudiant en médecine, Philotas, grand ami du chef cuisinier. Comme moi, il fut un peu surpris par le spectacle. Le chef se mit à rire et lui dit avec bonhomie: « Non, il n'y aura pas beaucoup de monde à souper, pas plus d'une douzaine de personnes. Mais voilà, il faut que tout soit servi cuit à point. Or Antoine, notre grand Antoine, peut se mettre à table dans quelques minutes. Peut-être ne s'y décidera-t-il que dans une heure. Ou bien il peut demander un apéritif et se mettre à discourir avec la reine. De sorte que ce n'est pas un souper mais plusieurs soupers qu'il me faut toujours avoir tout prêts. » Hein? Connais-tu, quant à la perfection de l'art culinaire, un « higher standard » que celui-là?

— Je crois, Siraf, que tu m'inventes là...

— Si tu doutes de ma véracité, j'ajouterai que Philotas lui-même narra ce fait à son ami Lamprias, lequel le rapporta à son petit-fils, Plutarque, qui l'a relaté pour votre édification. Lis donc Plutarque de temps en temps, mon ami. Pour ceux d'entre vous qui voudraient se faire une assez juste idée du progrès du genre humain, il n'a guère son égal. Sa naïveté est pleine de bons sens. Il te montrera que, il y a deux mille ans, l'homme au fond était en tout pareil à ce qu'il est aujourd'hui.

— Plutarque!... Comment voudrais-tu, Esprit, que soit utile à ma pensée moderne un bon vieil ancien qui est si peu scientifique. Et Cléopâtre? Qu'avons-nous à apprendre de cette femme immorale qui, si intelligente qu'elle fût, n'était en somme qu'une ignorante comparée à nos lumières actuelles.

— C'est vrai. Elle ne connaissait ni les corsets, ni les bas de soie couleur chair, ni le saxophone, ni la cigarette, ni l'Amérique, ni le moteur à gazoline, ni le révolver, ni le chômage, ni le clavigraphe, ni le phonographe, ni les vaisseaux de guerre cuirassés, ni les canons, ni les parlements, ni les gaz asphyxiants, ni, enfin, un tas de choses qui contribuent profondément à la grandeur morale de l'humanité moderne. Mais, somme toute, c'était heureux... pour les contribuables.

— Tu es, Siraf, incorrigible. Grandeur morale... grandeur morale... c'est chez toi une idée fixe, une monomanie. L'as-tu tant que cela, toi, la grandeur morale? Je ne m'en aperçois guère. Et rappelle-toi donc de temps en temps que nous ne sommes pas, comme vous autres, des êtres purement spirituels, mais qu'en sus d'une âme nous avons un corps. Pour te faire plaisir, j'admettrai que nous dépensons beaucoup plus que ne le pouvaient faire les hommes d'autrefois et que nous achetons bien des objets dont, à la rigueur, nous pourrions nous passer, mais...

— Bravo, mon ami, bravo pour cette franchise. Convenons donc que, si la plupart des hommes pouvaient retrouver dans leurs poches, vers les cinquante ans, tout l'argent qu'ils ont dépensé sans nécessité, vos pensions de vieillesse seraient bien moins nombreuses.

— Cela se peut, mais il faudrait alors se priver d'une foule d'agréments et mener une existence d'ascète. Notre mode de vie retomberait à un niveau...

— Est-ce une vie bien ascétique que tu as en ce moment?

— Moi? Pas que je sache.

— Nous causons. Tu n'y dépenses pas un sou. N'y trouves-tu pas autant de plaisir qu'à écouter un radio qui te déforme l'oreille et t'éparpille le cerveau, qu'à assister à une séance de cinéma qui te gâte les yeux et le cœur, qu'à filer en automobile ou voler en avion, qu'à...

— Hum! Je n'aurais pas, Esprit, l'impolitesse d'en disconvenir, quoique parfois...

— Oui, parfois mes discours n'engendrent pas en toi un parfait contentement, je le sais. Mais, au fond, ne te sont-ils pas plus profitables, et gratis, que bien des choses pour lesquelles tu dépenserais, si tu l'avais, pas mal d'argent?

— Oh,... quant au côté profitable, pratique... je

ne vois guère que ta conversation m'ait procuré de bien grands bénéfices.

— De cela, tu ne dois t'en prendre qu'à toi-même.

— Non point, Siraf, non point du tout. Tes vues sont trop diamétralement opposées aux miennes et à celles de l'immense majorité des hommes civilisés pour que j'y puisse découvrir le moindre vestige d'utilité matérielle, intellectuelle ou morale. Tu voudrais, toi, que nous renoncions à tout ce qui fait la beauté, la richesse de la vie moderne et que nous retournions à l'état sauvage.

— Non point, mon ami, non point du tout.

— Mais si. Tu ne cesses de te gausser de nos inventions scientifiques. Nos arts, nos mœurs plus actives, notre énergie et notre constance dans nos entreprises, nos intrépides ambitions jamais découragées, nos efforts pour atteindre une vie plus haute, plus riche, pour construire le splendide édifice d'une lumineuse civilisation, tout cela n'est pour toi que digne de risée. Comment voudrais-tu que je t'accepte comme sérieux conseiller?

— T'ai-je demandé de me laisser organiser ta vie et celle de tes congénères à peau blanche, de m'accorder le poste de président-directeur de vos démocraties? Nenni, mon ami. Je préfère regarder les agitations de vos microbiennes républiques, leurs perpétuels accrocs,

raccommodages et recommencements, sans avoir à intervenir. Mais, je ne m'en cache pas, pour minuscule que soit ce spectacle comparé à d'autres, il ne manque pas d'être intéressant et, souvent, très amusant.

— Laisse-moi, Esprit, te déclarer que cette façon absolument inhumaine de considérer, sans un tressaillement de pitié, nos misères, nos erreurs mêmes, prouve que tu manques totalement de cœur.

— C'est vrai, mon petit ami, c'est très vrai. Mais toi, tressailles-tu de pitié devant le papillon dévoré par une araignée, devant cette fourmi écrasée par ton pied? D'ailleurs, si le cœur est un organe commun à nombre d'animalcules sur votre Terre, il est parfaitement vrai que nous autres Esprits en sommes totalement dépourvus.

— Tu joues sur les mots. Je veux dire que...

— Je le sais, mon ami, je le sais. Mais comment voudrais-tu que je puisse m'apitoyer sur ton sort? Te crois-tu donc si aimable, si digne d'estime et de sympathie? Tu désirerais que je t'encourage dans tes ambitieux concepts de civilisation. Par malheur, ce que tu entends par civilisation n'est à mon point de vue qu'un chancre empoisonné qui vous ronge, qui vous enfièvre, vous anémie, vous énerve, qui fait de vous de petits êtres inquiets, impatients, avides, insatiables, stupides, méchants.

— Stupides? Méchants? Je crois, Esprit, que tu perds le sens...

— C'est pour ton bien, mon ami, que j'insiste, que j'emploie des termes qui te paraissent rudes, exagérés, alors qu'ils ne sont que justes et clairs. Encore une petite histoire à ton service. Je me trouvai, l'an dernier, vers le milieu de l'été, dans un endroit écarté loin des villes, où j'espérais découvrir quelque petit coin tranquille pour y étudier les pures merveilles de votre Terre dans leur condition naturelle, vierge, intacte. Ma perception errait au-dessus d'une parcelle que vous considérez comme l'une des plus belles forêts de l'Amérique du Nord, essayant de discerner quelque endroit où l'homme n'eût pas encore gâté le beau dessein primitif. Ce fut en vain. Ici ou là, je percevais toujours la présence ou les dégâts de l'animal raisonnable. Cette saison étant propice à la villégiature, toute la forêt était parsemée de gens, joyeux échappés des villes, tels des prisonniers délivrés, qui tâchaient, de leur mieux, d'imiter les sauvages. Je trouve bien curieux ce bas appétit, récemment éclos chez les blancs, pour un mode de vie inférieure, primaire, ce besoin de quitter les beautés d'une superbe civilisation pour s'enfuir et s'enfouir sous les forêts, dans les montagnes, au bord de la mer, ou sur quelque île déserte. On dirait que, depuis quelque temps, vous devenez assoiffés d'une existence natu-

relle. Comme j'allais m'en retourner vers quelqu'autre point moins détérioré de votre minuscule planète, des cris, des hurlements, m'arrêtèrent. J'aperçus, brillant au milieu de la sombre toison végétale, un gentil petit lac où les eaux bleues étaient toutes poudrées de chatoyantes scintillations sous la lumière du soleil. Des barques y voguaient, leurs voiles gonflées par les brises. Pas d'usines sur ses rives pour le salir. Il me plaisait, malgré la présence des hommes, par la transparente pureté de son onde, par sa placide et bénévole attitude. Si quelqu'un s'y noyait, certes ce ne pouvait être la faute de ce lac sans récifs, souriant, et sans malice. A quelque distance des bords, des chalets étaient construits. Et, du côté nord, se déployait une plage sableuse où des baigneurs et des baigneuses, heureux d'une nudité presque totalement recouvrée, s'amusaient aussi simplement, aussi naïvement que des sauvages, sauf le bruit, l'homme primitif, en général, ayant un maintien plus réservé, plus silencieux, car il est plus conscient du respect que l'on doit à la grande mère Nature.

— Oh, c'est tout simplement que, dans sa profonde ignorance, il lui attribue superstitieusement...

— Pourtant ce n'était pas ces baigneurs qui criaient le plus fort. Sur cette grève, non loin de l'eau, se trouvaient des bébés, trois petites filles et trois garçons. C'est

de là que provenait le tumulte. La cause en était que l'un de ces bébés, un gros joufflu, aux blonds cheveux frisés, aux yeux bleus, était en train de râfler, avec beaucoup de flegme, les monticules de sable qu'avaient patiemment édifiés ses camarades. Sans se lever, il entassait posément devant lui, par pleines poignées, le produit du travail de ses petits voisins que, sans méfiance, ils avaient mis trop à sa portée. Et, parce qu'il était le plus grand et le plus fort, les spoliés subissaient le prélèvement, tous trépignant, criant, hurlant, mais sans oser se défendre. Au vacarme, les mamans accoururent bien vite. Et, après qu'elles se furent elles-mêmes vigoureusement chamaillées en session parlementaire, la paix finit par revenir. Pour calmer les jeunes mécontents on leur apporta toutes sortes de jouets. Durant quelques moments les petits humains se trouvèrent pacifiés, satisfaits. Chacun s'amusait avec son propre bien. Cela ne dura pas. Bientôt la satiété engendra ce que vous appelez le divin mécontentement. C'est toujours le jouet qu'on n'a pas, celui qu'a le voisin, qui devient le plus intéressant. Des échanges se firent. Puis, à son tour, l'objet échangé perdit son charme. Inévitablement, successivement, pour chacun, c'était le jouet non encore possédé qui se revêtait du plus désirable attrait, devenait le plus captivant, le plus convoité, et qu'il fallait s'efforcer d'obtenir. Le gros

joufflu surtout était remarquable par ses instincts de capitaliste. Déjà, en plus des siens, qu'il ne consentait à céder à aucun de ses voisins ni voisines, il avait accaparé par la persuasion, la ruse, ou la force, nombre des jouets qui appartenaient aux autres. A la fin, nouveaux cris, nouveaux trépignements. Les mamans, ainsi convoquées, revinrent. Elles tinrent un nouveau parlement, fort mouvementé, rempli d'acerbes débats et d'âpres invectives. Puis, ayant refait un partage équitable, donné à chacun son dû, elles décidèrent de rester là, comme force de police. Telle est mon histoire. Elle n'a rien, je pense, de bien invraisemblable.

— Je prévois, Esprit, ta conclusion. C'est que...

— Eh oui... C'est que le bébé est un bébé qui se sait bébé, tandis que l'homme est un bébé qui se croit adulte.

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. En dépit de ton dédain, l'homme n'est point aussi enfant que tu te plais à...

— Non? Tu crois? Alors passons à une autre histoire où, cette fois, il s'agit d'un homme, et d'un homme civilisé. Il y avait une fois, près d'une grande cité, un maraîcher nommé Thompson. Il possédait une maison et une petite pièce de terre qu'il cultivait habilement. Il vendait ses légumes à la ville, non sans profit. Il épousa une jeune fille, jolie, intelligente, aimable, tra-

vailleuse, et en eut un garçon et une fille, qui grandirent, faisant la joie de leur mère par leur jeune vertu et leurs brillantes qualités. Pour le père, au bout de quelques années, il n'eut plus guère le temps de jouir du bonheur familial. Il s'était donné à une absorbante passion. Chez tous les autres maraîchers des alentours, le dahlia était devenu à la mode. Ces luxueuses fleurs rehaussaient la monotone et pauvre apparence de leurs jardins utilitaires. Thomson fut atteint de l'envie d'en cultiver aussi. A peu de frais, d'abord, il s'était procuré quelques variétés communes. Les ayant plantées, en façade, près du chemin, il leur consacra tous ses loisirs et fut un temps satisfait. Il avait, comme ses voisins, des dahlias. Mais, à peu de distance sur la même route, Jones en possédait de plus beaux. Les passants s'arrêtaient, parfois longuement, pour admirer, par-dessus la basse haie de buis aux feuilles reluisantes, les dahlias de Jones. A ceux de Thompson, ils ne jetaient qu'un coup d'œil distrait. Il en fut un peu humilié. « Mes pauvres fleurs, se disait-il, ne sont que d'un genre inférieur, vulgaire. Elles ont l'air de pauvresses qui mendient la pitié d'une aumône. Les regards se détournent d'elles pour courir aux élégantes plantes de mon voisin. Patience! Je vais lui montrer qu'il n'est pas le seul à pouvoir se payer de beaux dahlias. » L'année suivante, ayant consacré de nombreuses veilles à l'étude des va-

riétés plus somptueuses, il dépensa, chez l'un des meilleurs fleuristes de la grande cité, une jolie somme d'argent dans l'achat de sortes nouvelles. Il avait soigneusement bêché et enrichi le sol et, les tubercules reçus, il les planta, les sarcla, surveillant avec amour leurs premières pousses, protégeant leur croissance, y revenant à tout moment, négligeant ses légumes pour le service de ses dahlias. Enfin, ils s'épanouirent, et il les trouva merveilleux. Leurs nuances mélangées plaçaient à côté du violet clair le jaune canari, auprès du blanc le plus candide un écarlate flamboyant, des pétales de bronze voisinaient avec des pétales de neige. Cependant les passants, s'ils s'arrêtaient davantage qu'autrefois à considérer ses fleurs, continuaient à demeurer plus longtemps devant celles de Jones et de plusieurs autres maraîchers voisins. Cela surprit Thompson. Un jour, s'adressant à un ami, il se plaignit: « Mes dahlias sont pourtant de très vives couleurs. Comment se fait-il qu'on les admire moins? » — « Oui, répondit franchement son ami, pour le brillant du coloris, je conviens qu'ils l'emportent. Mais ils ne sont pas arrangés en teintes suffisamment harmonisées. Cela met, ici et là, des tons criards, qui n'en rendent pas l'aspect aussi agréable que chez Smith, que chez Brown, ou que chez Jones. »

— S'il ne faisait pas si chaud, Siraf, je retournerais

sarcler mon jardin. Ton histoire n'est pas très intéressante.

— Dis même qu'elle est banale, mon ami, très banale, on ne peut plus banale. Mais regarde à travers les mots. Peut-être lui découvriras-tu alors quelque intérêt. Je continue. L'hiver suivant, Thompson acheta quelques livres, il fit une étude spéciale de l'harmonie des couleurs, acquit un certain vernis de bon goût et, le printemps venu, ayant remanié et agrandi son parterre, racheté nombre d'autres dahlias, il triompha quand arriva enfin l'époque de la floraison. A partir de cette année-là, ce fut dans toute la tribu des maraîchers, sauf chez quelques citoyens paresseux et sans ambition à qui suffisait la simple culture des légumes, une rivalité active, énergique, des dépenses toujours croissantes pour obtenir les variétés les plus nouvelles, les plus rares, bientôt trop communes, dédaignées, et remplacées par de plus récentes. Il s'y ajoutait aussi divers frais, par exemple pour les engrais les plus appropriés, les plus efficaces. Dans la grande cité, quelques fleuristes, assez surpris, firent de soudaines fortunes. Devenus capitalistes sans l'avoir prévu, ils prévirent qu'une mutuelle entente accroîtrait encore cette aubaine. Ils formèrent entre eux le Trust du Dahlia. Thompson, qui n'était pas un des plus riches maraîchers, se sentit fort atteint par ces croissantes dépenses. Pour y faire

face, il dut peiner de plus longues heures dans son terrain de légumes. Puis il crut sage d'acheter, en partie à crédit, un outillage plus moderne, afin d'appliquer à ses cultures les dernières méthodes scientifiques, plus rapides, qui économisent le travail manuel et permettent de plus gros rendements. Presque tous les maraîchers en firent autant, et plusieurs industriels de la ville s'en virent subitement enrichis. Mais, chez Thompson, au lieu d'une modeste et paisible aisance, la gêne et les soucis étaient entrés dans la maison, y semblaient installés à demeure. Sa femme ne récrimina point; c'était une patiente travailleuse, et elle aussi aimait la gloire et le plaisir de posséder de beaux dahlias. Les enfants, devenus adolescents, firent tous leurs efforts pour détourner leurs parents d'une passion si dominatrice. Le père se fâcha et ne les écouta point. Puisque ses voisins avaient pu se payer quelque nouvelle invention des industrieux fabricants de dahlias, il se fût senti honteux, abaissé dans l'estime de ses concitoyens, s'il n'eût pas comme eux pris toutes les peines pour acquérir, lui aussi, cette variété neuve.

— Ton Thompson, Esprit, me semble...

— Vers cette époque, les fleurs à forme de cactus et de pivoine devinrent très en vogue. Ce fut, dans tous le pays des maraîchers, une profusion d'opulents étalages de plantes resplendissantes. Leurs noms mêmes,

choisis pour allécher, sur de coûteux catalogues, les yeux et les oreilles, étaient d'un retentissant éclat: Porte d'or, Ammon Rhâ, Etendard de Lyon, Cardinal, Beauté de Bronze. Mais leur prix élevé et leur quantité en rendaient, pour tous, l'acquisition très dispendieuse. Le Trust du Dahlia récoltait de gros dividendes. Thompson, à demi ruiné, eut une idée qu'il jugea très pratique. Il la soumit à plusieurs de ses voisins: « Pourquoi, leur disait-il, ne nous unirions-nous pas tous ensemble pour acheter tout ce dont nous avons besoin et vendre tout ce que nous produisons? Formons une société coopérative. Forts de notre nombre, nous pourrons imposer nos décisions et aux capitalistes qui nous exploitent et aux consommateurs lorsque le prix qu'ils offrent pour nos légumes n'est pas suffisante rémunération de nos peines. » L'idée fut goûtée par beaucoup. On la mit à exécution. Le trust des fleuristes dut alors, sur certains dahlias, capituler. Mais les acheteurs de légumes, lorsque la coopérative haussa les cours, allèrent s'adresser ailleurs ou, simplement, cessèrent de demander les légumes qu'ils trouvaient trop chers. Somme toute, la société coopérative ne donna pas les résultats espérés. Thompson qui, quelque temps, avait été considéré par les maraîchers comme une manière de héros et qui, dès le début, avait été nommé président de la société, fut assailli de reproches. Presque tous ses con-

frères, déçus, furieux, étaient obligés, pour gagner leur pain, et ne pas perdre leurs dahlias, de travailler plus durement que bien des esclaves antiques.

— Tu me fais là, Siraf, un récit insipide. Cette bande de maniaques...

— Attends, attends. Je tiens à te donner la fin de cette aventure. Je poursuis. Après ce coup de vent, Thompson voulut retisser sa toile. Il chercha patiemment, tenacement, de nouveaux points d'appui. Or, tout récemment, à l'heure où la confiance était sans bornes, la coopérative s'était fait construire un immeuble très moderne. Une des salles était consacrée aux réunions des membres de la société. Le président Thompson y convoqua une assemblée. « Mes amis, dit-il au nombreux auditoire, il n'est qu'un moyen, contre l'infâme rapacité du capitalisme, de sauvegarder nos droits et de protéger nos salaires, qui sont le légitime fruit de notre travail. » — « Mais oui dit Brown, c'est bien simple. Cessons de cultiver des dahlias. » — « Comment! tonna Thompson. Grâce à notre énergie, à notre constance dans l'entreprise, à notre intelligence dont aucun désastre ne peut décourager les intrépides ambitions, nous sommes parvenus à rendre notre existence, notre pays, cent fois plus attrayants; nous avons élevé la culture d'un jardin de vulgaires légumes à un niveau civilisé, artistique. Et vous voudriez, vous, Brown, que nous

retournions à l'état rudimentaire où nous vivions autrefois? Le dahlia, messieurs, n'est-il pas un des plus admirables produits de la nature perfectionné par la science civilisatrice de l'humanité moderne? N'avons-nous pas, grâce aux merveilleux progrès apportés dans ces indispensables et superbes ornements de nos demeures, somptueusement enrichi l'existence humaine? Ne jouissons-nous pas d'un genre de vie supérieur à celui de ces maraîchers rétrogrades, plongés dans les ténèbres de l'ignorance, dont les terrains n'offrent au regard blessé que de ternes et grossiers légumes? Que deviendrait la civilisation si chaque artisan, dans sa spécialité, jetant le manche après la cognée, se croisait les bras et disait: Je ne veux plus continuer. Mais ce serait en peu de temps le retour à la barbarie, à la vie inculte et primitive, la totale dégradation de nos incomparables dahlias civilisés! Non, non, messieurs. J'ai mieux à vous proposer. Le capitalisme, voilà l'ennemi. Monsieur Brown, toutefois, je lui dois cette justice, a deviné en partie la solution libératrice. Sans dire avec lui: cessons de cultiver des dahlias, je dirai: cessons d'acheter des dahlias. » Thompson, un instant, se tut pour jouir de l'effet de ses paroles sur les auditeurs, assez ébahis. Puis, d'une voix plus calme, mais pleine d'assurance, il reprit: « Oui, mes amis, je crois avoir résolu l'énigme de l'avenir. Au lieu d'acheter des dahlias et de grossir

ainsi sans cesse la fortune des capitalistes, que, désormais, les dahlias soient faits, pour nous-mêmes, par nous-mêmes. » Cette déclaration inattendue fut accueillie par un silence interrogateur. L'orateur sourit, et poursuivit: « Je comprends, messieurs, votre étonnement. Mon plan, en effet, est d'un ordre absolument inédit. Mais j'ai profondément mûri la question. Etant posé que notre contribution à la civilisation humaine consiste dans l'amélioration du dahlia et que nous sommes inébranlablement décidés à poursuivre dans cette sphère l'ennoblissement de la vie humaine, il est bien évident, mes amis, que si nous voulons nous passer de l'aide des capitalistes, il va nous falloir trouver parmi nous-mêmes, en nous-mêmes, les ressources nécessaires. Le dahlia, messieurs, par ses seules forces, ne saurait marcher de progrès en progrès. L'homme seul peut lui donner toute sa parfaite beauté. Et il n'y suffit pas, camarades, de platoniques sympathies, ni même d'une évidente bonne volonté. Il y faut aussi une science spéciale, une technique expérimentée, du temps. Il y faut encore, camarades, un édifice modèle, d'une souple et lumineuse ordonnance, pourvu de tous les perfectionnements nécessaires à notre industrie afin que nos produits puissent soutenir et surmonter la concurrence des produits du capitalisme. Je vous proposerai donc, camarades, ceci: pour assurer l'avenir du dahlia,

mettons en commun tous nos biens, réunissons tous nos efforts. La communauté alors se chargera équitablement du soin de chacun de nous. Elle distribuera des salaires, des récompenses proportionnées au travail, au mérite, à l'utilité de chaque individu. » La première stupeur passée, l'assemblée se mit à étudier le projet. Thompson ne manquait pas d'excellents arguments. Finalement, les plus enthousiastes demandèrent un essai immédiat de la théorie nouvelle. Un vote fut proposé. Beaucoup s'abstinrent de donner leurs voix. Une majorité affirmative l'emporta. Ainsi fut fondée la Société Communiste du Dahlia. Chacun fut enrégimenté selon ses capacités, déterminées par les décisions d'un bureau de directeurs, élus par la communauté. Ceci n'alla pas sans rencontrer quelques mécontents. On les fit taire. On bâtit, par travail collectif et à l'aide du capital commun, un laboratoire de recherches, pourvu d'une bibliothèque très moderne sur le sujet des dahlias et du plus récent matériel de la technique.

— Je commence à croire, Esprit, que ton histoire n'est qu'une satire de nos...

— Si tu y voir de la satire, ce n'est pas ma faute. Les faits sont les faits. J'achève. Tout un personnel fut désigné pour lancer la culture du dahlia dans une fertilité inouie. Les uns s'adonnèrent à l'étude des types existants pour en découvrir les qualités ataviques dignes

d'être conservées et transmises, et les défauts à éliminer. Des volumes furent écrits, imprimés, publiés, et lus avec intérêt par toute la communauté. Ils donnaient des renseignements précis, des statistiques exactes sur l'état actuel du dahlia dans le monde entier, et sur les succès obtenus par la Société Communiste. D'autres, techniciens émérites, inventeurs de génie, faisaient des expériences, surveillaient, à l'aide de puissants microscopes, les mœurs des chromosomes dans les gamètes et zygotes, posaient avec les précautions requises des pollens, mâles de lignages choisis, sur des stigmates féminins eugéniques, étiquetaient les fleurs mères, cueillaient les graines mûres, les semaient en serre, et conduisaient les enfants jusqu'au plein épanouissement de l'adulte. Mais la plus grande partie du peuple des maraîchers dans cette société collectiviste continuaient, comme auparavant, à cultiver leurs légumes. Un bureau spécial, confortablement meublé, logeant les inspecteurs et les comptables, faisait la répartition de tous les produits du travail communautaire et distribuait les salaires, non en argent, mais en choses utiles. Les meilleurs et plus actifs travailleurs recevaient, en plus du nécessaire, des dahlias d'un type plus neuf et plus perfectionné, dont ils embellissaient leurs demeures, et dont l'agrément faisait leur bonheur, et l'envie des autres. Tous rivalisaient d'ardeur à la besogne pour gagner le plus pos-

sible de ces triomphantes fleurs de la civilisation. La suprême félicité du citoyen fut de se voir décerner le dernier produit de la plus récente invention. Grâce à cet effort collectif, le dahlia s'accrut indéfiniment en nombre et en beauté. Il multiplia son empire, et sa puissance d'attrait devint incroyable.

— Tu veux, Esprit, me faire entendre que...

— Tu n'as pas oublié, j'espère, que quelques indolents maraîchers étaient restés en dehors de la Société Communiste du Dahlia. Etres d'une classe inférieure, incapables d'apprécier pleinement l'utilité, l'agrément, la séduction d'un jardin encombré de ces luxueuses fleurs, ils avaient tout tranquillement continué leur métier à la mode du bon vieux temps. Dénués d'énergiques ambitions, ils se trouvaient satisfaits d'un sort médiocre, et de peu de dahlias, dans un paisible jardin de simples légumes. Deux d'entre eux, causant un jour de leurs confrères communistes, l'un remarqua: « S'en donnent-ils des tracas! Et tout ça pour toujours courir après le dahlia qu'ils n'ont pas! » A quoi son ami, haussant les épaules, ajouta ce mot: « De vrais bébés. »

Et Siraf conclut, fort impoliment, en disant:

— Ta mine renfrognée me fait voir que tu saisis enfin le sens de mon apologue. C'est bien en effet ce que tu entrevois.

— Oh, ce n'eſt pas très malaisé à deviner. Tu vas me dire: remplace « culture des dahlias » par « culture des inventions mécaniques », et...

— Et tu as un assez fidèle tableau de votre civilisation. C'eſt cela même, mon ami. Que si tu trouves mon récit peu intéressant, tout à fait banal, extrêmement puéril, ma foi, que veux-tu que j'y fasse?

— Hé! Je ne te demande pas d'y rien faire. Je te connais assez maintenant pour savoir que de toi nous n'avons aucune pitié à attendre. Tu ne veux voir que de petits côtés dans l'exiſtence humaine. Tu refuses d'en considérer les parties nobles. Ce progrès matériel que tu t'amuses à ridiculiser, ne comprends-tu donc pas que nous ne le cherchons que pour être moins enchaînés à la matière, pour répandre plus de liberté, plus de fraternité et d'égalité parmi les hommes, et plus de bien-être, et plus de bonheur?

— N'essaye pas, mon ami, de me conter des fagots. Ni ceux qui fabriquent les automobiles, ni ceux qui s'en procurent, n'ont d'ordinaire, en ce faisant, pour principal objet la félicité du genre humain, mais bel et bien leur personnelle satisfaction. Admettons cependant que votre but soit ce que tu dis. Ceci ne m'empêchera pas de penser que vos moyens d'y arriver sont parfaitement absurdes. Je crains que, profitant des excellentes et naïves intentions de vos cœurs insatisfaits,

il y en ait parmi vous qui, consciemment ou non, vous grugent. J'entendais, l'autre jour, dans une assemblée de travailleurs, un orateur qui s'écriait: « Oui, mes frères, en nous tendant cet appât d'une vie plus pleine, d'un higher standard, ils se disent en eux-mêmes: dépensez, braves gens, travaillez et dépensez. Au besoin, nous augmenterons vos salaires. Le tout est que vous les dépensiez en vous procurant nos nouveaux produits. Achetez donc ceci, c'est un objet fort économique, achetez donc cela, c'est absolument indispensable dans une habitation moderne, et puis ceci, vos voisins en ont déjà, et encore cela. Mieux vous faites marcher le commerce, braves gens, plus nous retirons de bénéfices. Surtout, n'épargnez pas les gains de votre travail. Si votre salaire ne suffit pas, achetez à crédit. Si vous ne pouvez payer, n'oubliez pas que nous sommes à votre service pour vous secourir. Nous en avons du capital à placer, nous. Nous pourrons vous en prêter, généreusement, à intérêt raisonnable... Et ainsi, mes frères, nous nous laissons perpétuellement et tranquillement traire, et de plus en plus abondamment, comme de bonnes vaches à lait. Tentés par cet appât d'une existence plus riche, nous avons quitté les campagnes, la vie plus naturelle, pour nous laisser parquer dans ces étables industrielles que sont devenues toutes les villes. Par contre-coup, les agriculteurs, se

trouvant moins nombreux, ont à leur tour estimé avantageux d'acheter des machines, aidant ainsi à accroître de toutes parts la domination du capitalisme... »

— Peut-être, Siraf, cet orateur n'avait-il pas tout à fait tort, mais, avec l'avènement du communisme, nous allons...

— Un autre jour, je me trouvais, en dehors de vos régions industrialisées, dans une partie, encore sauvage, comme vous dites, de l'Amérique du Nord. Il y avait là deux hommes qui causaient, et l'un disait: « Ces pauvres civilisés n'ont d'autre horizon qu'eux-mêmes et leurs œuvres. Malades de leur emprisonnement volontaire et des maux qu'engendrent leur entassement et leur servitude, ils croient soulager leur malaise en ornant leur prison par plus de bien-être et plus de luxe. Ils n'arrivent qu'à se créer plus de besoins, qui, à leur tour, entraînent plus de servitude et enchaînent plus de prisonniers. Et ainsi, se sentant malades et n'en devinant point la cause, ils s'examinent avec anxiété. Et beaucoup écrivent, pour faire part, à leur compagnons de misère, de ce qu'ils découvrent. Et, parmi tous ces livres qui s'écrivent, les plus dévorés sont ceux qui exposent les symptômes de cette maladie sociale ou ceux qui indiquent, mais sans qu'aucun le perçoive nettement, le remède, qui est dans la grande vie saine et l'espace libre, où l'homme trouve autre chose que soi-même et

revient à la simplicité de l'enfant, qui s'émerveille de peu, parce que, n'étant point encore enorgueilli par ses œuvres, l'enfant trouve, dans ce peu, plus qu'il ne saurait faire. Un insecte, une fleur, est objet d'admiration et de joie pour l'enfant. Mais l'homme des villes qui, partout où il s'installe, fait de la nature vivante un cadavre, cet homme s'extasie devant son art inanimé, devant les lois étroites et caduques dont il règle sa prison, parce que, cet art et ces lois, il les fait lui-même. Et ainsi, il tombe au-dessous de l'enfant qui du moins sait que ce qu'il fait n'est que passager divertissement, non une fin. » A celui-là, vraiment, je ne saurais donner tort. Une chose m'a toujours paru extrêmement singulière chez les civilisés, c'est qu'au lieu d'apprécier, d'aimer, de vénérer la nature dans sa dignité vivante, ils l'admirent beaucoup plus lorsqu'on la leur peint, morte, dans les pages d'un livre ou sur un morceau de toile.

— Je constate, Siraf, que ce que tu aimes surtout, toi, c'est à t'écouter parler. Si tu voulais bien me laisser placer un petit mot, je t'expliquerais que, si au système capitaliste on substitue celui du communisme, on verrait alors...

— Mon ami, tu n'as nul besoin d'ouvrir la bouche ni de faire claquer ta langue. J'entends ta pensée avant même qu'elle soit en toi achevée. Le communisme? En

quoi, je te prie, changerait-il ce que je viens de dire? Ne vois-tu pas qu'il n'est rien autre qu'une nouvelle forme du capitalisme, et la plus redoutable! Rappelle-toi ceux que tu traitais de maniaques, les passionnés du dahlia. Parmi ceux-là, la fleur, devenue leur idole, absorbait, pour son propre développement, tous les capitaux, tout le travail, toutes les pensées, tous les efforts, toutes les énergies de la collectivité. Mais, à son tour, comme toutes les formes précédentes, le capitalisme collectiviste sera la proie de la bête implacable que vous avez déchaînée parmi vous. Ce que vous appelez le capitalisme, ceux que vous nommez les capitalistes, ce ne sont que des jouets, des pantins, des apparences, des ombres. Ce ne sont que de vaines chimères engendrées par le monstre, et dont il s'entoure et se couvre pour distraire vos regards et vos pensées. Cet être indistinct, informe, énorme, que vous avez imprudemment attiré hors d'un monde inconnu où règnent des lois, des intentions, que vous ignorez, hors de l'inscrutable obscurité des abîmes de la matière brute, il a rampé, puis s'est dressé, il s'enfle et s'élargit, et s'accroît et s'étale, et c'est de votre propre substance qu'il élabore ses muscles de métal. Doué d'une insondable subtilité, il vous nourrit d'un appât séduisant et vénéneux, comme d'un haschisch qui vous rend fous. Réveille-toi, ouvre les yeux, et tu l'apercevras celui qui est le véritable,

le seul capitaliste dont l'inassouvissable avidité vous dévore. Aujourd'hui, il se contente d'un tribut de sueurs, de larmes et de sang. Demain, il se vautrera dans le carnage le plus terrible sous lequel ait jamais tressailli votre Terre. Aux formidables griffes d'acier de ce monstre aveugle, devant qui vos poètes brûlent l'encens de leurs adulations, devant qui vos puissants penseurs s'inclinent en prononçant des formules d'hommage et de vassalité, pour qui travaille, du plus pauvre au plus riche, tout votre genre humain, vous avez, de plein gré, remis vos destinées. Vous croyez l'avoir dompté, soumis à vos caprices, et c'est lui, l'être vêtu d'une splendeur de flammes et dont les yeux sont comme les paupières du crépuscule, c'est lui qui vous a pris, jusqu'à vos âmes. Car, non content de vous avoir totalement asservis, de faire de vos corps sa pâture, il vous rend criminels.

— Criminels?

— Je dis: criminels. Et, ce qui serait infiniment triste si ce n'était pas également risible, c'est que vous ne songez même pas à vous en rendre compte. Comme il vous égare dans vos pensées par des aberrations des sens, le monstre vous anesthésie le cœur. Pénétrez derrière ses reflets et ses ombres; regardez-le, si vous le pouvez, tout entier; tenez un compte exact des victimes expiatoires de votre utilitaire époque; publiez

un tableau complet du nombre de vos frères que, pour gagner plus d'argent, pour avoir plus de jouets mécaniques, plus de plaisirs et de bien-être, vous livrez en holocauste aux machines; vérifiez l'horrible somme des cadavres, des corps mutilés, des souffrances morales, de la dégradation intellectuelle, des dévastations de la nature, dont, par vous et pour vous, à chaque instant, se gorge votre cruelle idole; et osez après cela venir me dire que votre civilisation n'est pas la plus impitoyable, la plus sanglante, la plus criminelle, qu'ait jamais endurée votre Terre.

Jusqu'ici, j'avais assez nonchalemment écouté cette longue palabre. La dernière partie me donna une plus rude secousse. Je me relevai brusquement et, adossé au tronc rugueux de mon pin, je ripostai:

— Ceci, Esprit, dépasse les bornes. Tant que tu n'insultais que mes opinions, je pouvais le souffrir, car je sais que notre intelligence est parfois sujette à l'erreur. Mais, venir nous traiter de criminels, c'est trop. Qui es-tu, après tout? Et de quel droit...

— Ah! Tu le prends ainsi. Alors, adieu.

Je ne fus pas fâché de son départ.

Je tirai ma pipe de ma poche, la bourrai, l'allumai, tout en considérant mes deux araignées. « Voici devant moi, me disais-je, la solution. Les uns, parmi nous,

sont bâtis comme cette brune paresseuse et se contentent d'une vie toute simple. Les autres sont construits avec de l'énergie, de l'ambition. Chacun suit sa destinée. Nous n'y pouvons rien. »

— Ah, voilà bien un de vos spécimens des animaux raisonnables. A quoi leur sert alors leur intelligence si, pas plus que l'araignée, ils ne peuvent modifier leur manière de vivre?

Cette voix, je la reconnus à l'instant. Douce, harmonieuse, c'était la voix de Karis. Elle semblait provenir de très loin, tout droit au-dessus de moi. Ainsi donc, cet Esprit pouvait, lui aussi, lire dans ma pensée. J'en fus, sur le coup, plus gêné qu'irrité.

Du milieu de mon jardin, eût-on dit, Siraf, que j'avais cru parti, répondit:

— Oui, Karis, nous venons, mon petit ami et moi, de nous quereller au sujet de leur genre de vie. Je lui soutenais que ce qu'ils estiment être une existence plus pleine, plus riche, n'est qu'un trompe-l'œil; qu'ils n'ont au fond fait aucun progrès sur leurs devanciers, et que c'est dans l'humanité consciente qu'on trouve aujourd'hui la pire inconscience.

— Mon cher Siraf, ce n'est pas moi qui vous contredirai. Depuis quelque temps je fais comme vous. J'étudie les mœurs de ces minuscules bacilles qui marchent,

dressés, sur deux pattes. Sans aucun doute, ce sont les plus singuliers de toute la faune sur cette jolie poussière de l'espace. Mais, si ce sont les plus intéressants, ce sont bien, comme il m'avait tout d'abord paru, les plus ravageurs et les plus déplaisants. Oui, ils tuent jusqu'à leurs semblables. J'en suis toujours à me demander à quoi ils peuvent bien servir dans l'économie du monde. Pour moi, c'est une énigme tout à fait insoluble.

— Ce doit être, Karis, que vous n'avez observé que leurs vilains aspects. Malgré ce que je disais à cette petite molécule ici présente, j'ai découvert parmi les hommes nombre de beaux échantillons.

— Certes, Siraf. Moi aussi, j'ai fait dans le grouillement humain de splendides découvertes. Toutefois, au total, leurs égoïsmes, leurs sottises, leurs avidités, me semblent l'emporter de beaucoup sur leurs bons côtés.

Désespérant d'obtenir de ces Esprits la moindre compassion, la moindre justice, je pris le parti de me poser les pouces au creux des oreilles. Ce fut peine perdue. Les voix continuèrent à pénétrer jusqu'à mon entendement tout aussi distinctes qu'auparavant. Ceci est curieux et je ne puis l'expliquer.

Siraf répondait:

— Vous êtes trop sévère, Karis. Pour moi, je crois que c'est surtout, de leur part, pure habitude d'inconscience. Peu sont foncièrement méchants. Si seulement ils n'avaient pas tant l'orgueil d'eux-mêmes! C'est là ce qui ébranle mes plus fermes résolutions de patience. Voici, par exemple, ce petit microbe, fait de cellules fort bien agencées, qu'il n'a pas créées lui-même; il n'a que quelques instants à végéter; il en profite pour se délecter à imaginer qu'il a une vie de beaucoup supérieure à celle de maints autres microbes, qu'il traite de sauvages, supérieure aussi à celle de tous les microbes qui ont avant lui frétillé puis pourri sur ce petit atome de matière cosmique. Avez-vous jamais entendu, dans le monde des Esprits, l'un de nous se réjouir, se glorifier de ce qu'un autre Esprit lui est inférieur?

— Non, certes. Mais ici ils sont à peu près tous comme celui-ci. Je me demande pourquoi. Dernièrement, je me suis occupé à fouiller leurs bibliothèques, à examiner les monuments, les œuvres d'art, laissés par les animalcules précédents. Je vous avouerai que je ne vois pas en quoi ceux d'aujourd'hui se peuvent estimer supérieurs. Non, je ne vois pas du tout en quoi leurs architectes, leurs peintres, leurs sculpteurs, dépassent ceux qui ont travaillé autrefois. Quant à leurs écrits, si je les compare à ceux de leurs devanciers, je me de-

mande où ils peuvent y découvrir une vie plus haute. Il me semble, à ne prendre que les derniers siècles, qu'après avoir produit d'abord des œuvres où dominait surtout l'imagination, ils ont atteint au règne de l'intelligence, unie au sentiment. Leur Shakespeare, leur Molière, leur Racine, et celui-ci m'a beaucoup plu par son goût délicat, son sens exquis de la mesure, me paraissent assez surprenants pour leurs pénétrantes analyses des âmes de leurs congénères. Chez quelques autres, plus sérieux encore, j'ai trouvé des pensées vraiment grandes, simplement et noblement exprimées, et je conviendrai que, par eux, l'humanité s'apparente quelque peu au monde des Esprits. Après cela, pour un temps, ce fut le sentiment qui l'emporta, puis la sensibilité. A présent, ce n'est plus guère que de la sensation, quand ce n'est pas de la sensualité. D'une littérature humaine, raisonnable, ils sont tombés à une littérature quasi physique, animale. Plutôt qu'une ascension, ceci me paraît un abaissement de leur vie intellectuelle.

— Je crois, Karis, que vous avez raison. Pourtant il est dans leurs œuvres présentes quelques remarquables exceptions.

— Je vous l'accorde, mon cher Siraf; mais je ne puis, sur des exceptions, établir un jugement d'ensemble. Je suis porté à conclure que leur invention de l'imprimerie

fut pour eux une désastreuse aventure. Tant que les ouvrages écrits devaient être copiés à la main, seuls les meilleurs pouvaient être publiés et reproduits. N'écrivaient alors que ceux des humains qui avaient dans la tête ou le cœur quelque chose de neuf ou de grand. Tandis que maintenant...

— Il y a, Karis, dans ce que vous me dites, apparence de vérité. Toutefois si, pour le taquiner, je prends volontiers avec mon petit ami, à qui vous dédaignez de parler, le parti de l'ancienne humanité, à vous je dois plus d'impartiale franchise. Nul doute que, sans l'imprimerie, les hommes eussent dû se passer de presque tout l'inutile et délétère fatras dont ils amusent et où ils dispersent aujourd'hui leur maigre activité cérébrale; mais, d'un autre côté, je ne crois pas que, sauf en quelques époques de vie intense, vie intense de l'intelligence, cela s'entend, leurs meilleurs écrivains aient jamais été appréciés du grand public ou des mécènes au point d'y faire une remarquable fortune. De tous temps, comme à présent, un humain a pu obtenir de ses semblables beaucoup plus de considération et de bénéfices en leur vendant n'importe quoi, même des poisons, qu'en leur offrant de justes et profitables pensées ou qu'en cultivant une utile et sage bonté. Et ceci ne laisse pas d'être assez curieux, puisqu'il vaudrait bien

mieux pour tous que les richesses fussent employées surtout par les sages et les bons.

— C'est bien pourquoi vos petits insectes raisonnables ne me paraissent point si raisonnables. Et il ne me semble guère contestable que parmi eux aujourd'hui la quantité de lecture puérile ou néfaste l'emporte de beaucoup sur la lecture utile.

— Aussi ne le contesterai-je pas. J'incline même vers un soupçon: qu'il en est, parmi les humains, qui prennent à tâche d'empêcher les autres de penser, qui ne veulent pas leur laisser le temps de réfléchir, qui soudoyent des journaux, des revues, des magazines, pour écarter les idées de la foule loin de ce qui devrait être sa capitale étude.

— Cela, mon cher Siraf, ne m'étonnerait pas qu'il fût vrai. De leurs livres, ceux que j'ai trouvés les plus beaux, les plus instructifs, étaient généralement sur des rayons tout couverts d'intacte poussière. J'en ai conclu qu'ils n'étaient pas dérangés fort souvent. Au sujet de la valeur de leur vie humaine, de quoi vous conversiez tout à l'heure, j'y ai découvert qu'un Grec, nommé Platon, proposait ceci: le seul moyen certain d'être riche n'est pas d'avoir plus de biens, mais moins de désirs. Un autre conseillait: voulez-vous vivre pleinement? Détournez vos yeux des fantômes de l'avenir et tirez du présent sa totale substance. Il me semble que

ces petits êtres, s'ils comprenaient et appliquaient ces simples maximes, bien qu'elles ne soient point neuves, verraient par là beaucoup de leurs soucis, de leurs agitations, de leurs misères, fort aisément guéris. Par là, chacun d'eux pourrait donner à sa propre vie une plus abondante réalité et une fort grande valeur.

— C'est dont, précisément, certains s'efforcent de les détourner. Il ne faut pas que l'homme aperçoive, comme l'avait fait le sage Bias, qu'il porte en soi-même la plus précieuse des richesses, qu'il possède tout ce qu'il lui faut pour atteindre une très haute perfection et le vrai bonheur. Il est beaucoup plus avantageux, pour certains, que chacun soit persuadé qu'il ne peut se tirer d'affaire par sa propre industrie, au moins pour ce qui est de l'existence matérielle, et qu'il a besoin, pour être heureux, d'une foule de choses qui lui manquent, mais que d'autres lui peuvent fournir. Que deviendraient leurs problèmes du capital et du travail, l'industrie, le commerce, toutes les puissances des Etats, si chaque homme, comme Candide assagi, s'avisait d'être satisfait d'un petit carré de terrain?

— Ce Candide-là, mon cher Siraf, ne devait point être si sot. De ma courte enquête il ressort qu'en général ceux qui habitent les petits villages et la campagne ont l'âme plus paisible et plus satisfaite que ceux qui habitent les grandes villes. Mais il est un autre

point qui m'intrigue et où je me demande si ces petits éphémères n'ont point obtenu de vrais progrès. J'assistais, il y a quelque temps, au cours d'un professeur dans une de leurs célèbres universités — encore un de leurs mots qui me paraît bien ambitieux — et ce professeur disait: « Quant à notre supériorité morale, messieurs, je ne vous en donnerai qu'une preuve. Elle est concluante. Aux siècles passés, l'humanité n'avait aucun respect de la vie humaine. Sans parler des affreuses boucheries où, dans des guerres meurtrières, périssaient des milliers d'hommes, nos ancêtres étaient effroyablement barbares et cruels. Ce n'est qu'à une époque toute récente que nos pères se sont révoltés à la vue des abominables supplices que l'on infligeait à leurs semblables. Ces horribles instruments de torture, le gibet, le chevalet, la roue, sont venus presque jusqu'à nous. Ce sera, messieurs, l'éternelle gloire de notre civilisation moderne, d'avoir à tout jamais aboli ces mœurs de primitive sauvagerie. » Si ce professeur disait la vérité, il me semblerait qu'en effet ces petits êtres ont à présent une plus haute valeur morale.

— C'est, Karis, que vous n'avez point connu ces générations précédentes qu'ils traitent de barbares. Accordez-moi que votre faculté de perception vienne, un instant, accompagner la mienne. Voici, sur l'autre côté du petit globe, un pays que couvre la nuit. Il est en-

core assez primitif et peu pourvu d'inventions modernes. On le nomme Afghanistan. Au milieu de ces rides, qui sont des montagnes éclairées par la paisible clarté de la lune, vous pouvez discerner un village au creux de cette jolie vallée entourée d'un cirque de rochers. Sur le bord du village, les fenêtres d'une maison laissent filtrer de rouges rais de lumière.

— Oh, quel vilain spectacle j'y découvre. Les supplices ne sont donc pas encore partout abolis?

— Ce n'est pas un supplice. Voici un homme qui coupe la jambe d'un enfant. Maintenu par son père tremblant et deux vigoureux voisins dont les yeux sont plein de pitié, le pauvre petit hurle de douleur. Son bourreau cependant ne s'en émeut point. Il continue sa besogne attentivement, impassiblement.

— Ce doit être un homme féroce.

— Non point, Karis. Il fait son métier. Il le fait de son mieux. Et, parce qu'il est habile, il se sent très content de son ouvrage. C'est un chirurgion. Il ne peut se servir des anesthésiques, qui n'ont point encore pénétré jusque dans ce pays. L'enfant a le pied gangrené. Sans le secours de la scie et du couteau, en quelques jours il serait emporté par les mains de la mort. Cet homme que vous croyiez cruel, je l'ai étudié, il est très bon. Ses concitoyens l'estiment, le vénèrent. Mais en lui, comme chez tous les chirurgiens, l'habitude a

émoussé l'émotion. Il est persuadé que ce tourment est utile, qu'il est nécessaire. Il l'inflige sans hésitation, sans remords, sans frisson, avec satisfaction. Loin d'être féroce, il est compatissant, mais sa compassion n'est pas dans ses nerfs, elle est dans son cœur et dans son âme. Elle n'est pas inférieure, elle est différente.

— J'en dois donc inférer, mon cher Siraf, que malgré son insensibilité, malgré qu'il ne soit pas révolté par la torture qu'il applique à son semblable, sa valeur morale est égale à celle des trois autres qui sont si fortement agités.

— J'irai jusqu'à dire que non seulement sa valeur morale est égale à la leur, mais qu'elle est d'un ordre supérieur. Il ne se réjouit pas de la souffrance, mais il n'en est point effrayé; il ne recule pas devant elle. Et l'humanité des siècles précédents était comme ce chirurgien. Estimant les tourments utiles, nécessaires, pour la santé du corps social, les anciens hommes n'hésitaient pas à les appliquer. Si ces spectacles ne les émouvaient point, c'est qu'ils y étaient accoutumés. Il n'en faut pas conclure qu'ils étaient plus cruels. Présentement encore vous pourrez rencontrer, au milieu de leurs colonies, quelques âmes robustes qui, à la mode des anciens Spartiates, habituent leurs corps à supporter la souffrance, se gardent de lui accorder le plaisir, même légitime. Leur vigueur morale ne fait qu'y gagner.

Leur bonne humeur, leur activité, ne sont pas à la merci des faiblesses de leurs nerfs. Vous découvrirez aussi, parmi eux, des guerriers, dont le métier consiste à tuer ceux de leurs congénères tenus pour ennemis de leur pays. Je n'ai jamais remarqué que cela fît d'eux des gens plus sanguinaires. Hors du champ de bataille, ils m'ont paru se comporter tout aussi humainement que la plupart de leurs pacifiques concitoyens.

— Ce que vous me dites, Siraf, m'explique ce que je croyais une singulière exception aux paroles du professeur dont je parlais. Parmi les vieux livres poudreux où je m'instruisais des mœurs antiques, j'avais découvert un volume de Plutarque, dont vous m'aviez parlé. En parcourant une des pages, j'y trouvai un reproche qu'il adressait à un romain nommé Caton. Ce Caton était, paraît-il, dur et sans pitié pour ses animaux domestiques, et Plutarque trouvait cela anormal et très inhumain. Ainsi, ajouté à ce que vous m'avez montré et expliqué, je suis tout prêt à concéder que ces anciens hommes n'étaient point aussi féroces que, pour leur propre gloriole, les présents plaideurs le voudraient faire croire. Au fond, ce ne serait donc que des changements dans leurs mœurs, et non pas dans leur nature.

— C'est cela même, Karis. Les mœurs proviennent surtout d'habitudes. L'un de ces petits êtres avait un jour judicieusement remarqué que chez eux l'habitude

est comme une seconde nature. Par malheur, la plupart d'entre eux sont totalement incapables de comprendre cela et d'étudier les autres en faisant abstraction de leurs propres habitudes, de leurs propres préjugés. Par suite, ils condamnent tout ce qui n'est pas d'accord avec leur personnelle façon de voir et, dénigrant tous leurs semblables, s'érigeant eux-mêmes en parfaits modèles, ils ne peuvent concevoir que d'autres conduisent leur vie d'une façon différente. Pourtant, il y a bien un de leurs contemporains qui leur disait: il faut tout aimer pour tout comprendre; tout comprendre pour tout pardonner.

— Cela est fort beau. Mais c'est un bien vaste, bien ambitieux projet pour d'aussi petits êtres. Tout aimer, tout pardonner, je n'en serais pas capable moi-même. Puisqu'ils ne peuvent parvenir à s'entendre, ne feraient-ils pas mieux de remettre toutes leurs dissensions à quelque assemblée compétente, choisie parmi les plus sages et les plus vertueux de leurs frères?...

Pour moi, à la fin, agacé, fatigué par les sèches dissertations de ces Esprits qui, sous prétexte évidemment de m'instruire, me débitaient des opinions absolument inconciliables avec les données de la science et de la pensée modernes, je pris le parti, malgré la chaleur, de me remettre au sarclage de mon jardin.

Ceci ne m'empêcha pas d'entendre les voix de Siraf

et de Karis. Mais je m'acharnai à ne les écouter pas. A force de volonté, et en concentrant mon attention sur mon travail, j'y parvins. J'espérais qu'ainsi je découragerais ces deux intarissables discoureurs. J'eus aussi recours aux pratiques des hommes qui n'entendent pas les Esprits. Je sifflotai des airs de jazz, me récitai à haute voix de beaux passages de nos prosateurs et de nos poètes qui ont célébré les grandeurs de l'humanité.

Peu à peu, au fil de mes rangées de légumes, mon sarclage atteignit le coin du jardin où se trouvaient les deux araignées.

Au haut des tiges vertes, la civilisée avait maintenant, prises dans sa toile, beaucoup plus de bestioles qu'elle n'en pouvait consommer et qu'un coup de vent lui pouvait enlever d'un moment à l'autre, à moins qu'elle ne fût elle-même gobée par un oiseau. Ceci me parut tourner au luxe exagéré. L'autre, la terrienne, l'inculte, semblait patiemment attendre une proie qui ne venait pas. Sa maigreur, sa léthargique résignation, son implicite foi dans la générosité du destin, remuèrent en moi des sentiments de compassion.

Après tout, me disais-je, n'est-ce pas celle-ci qui représente le pauvre et bon peuple, vivant au jour le jour parce qu'il est dénué d'âpres convoitises, dépourvu du talent d'amasser les richesses? L'autre n'est-elle pas l'aristocrate, la capitaliste, l'accapareuse? La-

quelle eſt la plus digne d'admiration, de sympathie? La pauvre ou la riche, la rapace ou la résignée, l'énergique ambitieuse ou la paisible, la confiante, la satisfaite de peu?

Ce revirement de point de vue mit dans mes idées quelque flottement et de l'indécision. Joint à l'arrêt de mon travail manuel et de mon sifflotage, ceci me fit oublier de concentrer en moi-même toute mon attention. Et, du coup, je me laissai de nouveau prendre à écouter les deux voix qui parlaient.

Siraf demandait:

— Avez-vous, Karis, dans vos recherches parmi la foule des hommes, découvert un spécimen dont la vie vous ait semblé avoir quelque haute valeur?

— Je le crois. Une famille surtout, selon moi, eſt tout à fait digne de louange. Voulez-vous lui prêter votre attention? Je vais vous l'indiquer. Remarquez, au pieds de ces montagnes, cette verte plaine ensoleillée, parsemée d'étangs et de forêts toutes mouvantes sous le souffle du vent. La géométrie des cultures humaines y gâte un peu l'artiſtique beauté du tableau. Que ces monotones lignes droites sont donc désagréables au milieu du complexe et subtil dessin de l'harmonieuse nature. Mais, quand même, ceci eſt bien autrement vivant et bien plus propre que ces entassements, ces

vulgaires paquets de choses mortes où ils aiment à se comprimer. Au centre de cette plaine, voici un petit village et, dans ce village, une très modeste demeure. Vous y pouvez découvrir un homme, une femme et un enfant.

— En effet. Je les aperçois à présent.

— Observez-les bien attentivement. Avez-vous jamais, Siraf, remarqué les yeux des hommes?

— Certes. Mais, dans la plupart, je n'ai guère trouvé à lire que des futilités.

— Etudiez les regards de ces trois personnes qui, à mon avis, sont vraiment humaines. Leurs yeux ne sont-ils pas admirables? Pour moi, la douceur, la modestie, la bonté, la tendresse, qui s'y reflètent en font de pures merveilles, de ces merveilles voilées que peu des hommes paraissent capables de comprendre. Ces regards n'ont point d'éclat extérieur. Leur beauté est intime, discrète. Il la faut surprendre, la découvrir, la contempler. Elle est comme celle de la Terre comparée aux étoiles. O Siraf, ceux-là, il m'est impossible de ne pas les aimer.

— Vous avez raison, Karis. Ces trois êtres sont en effet, au fond, très différents du commun de leurs frères.

— Cet homme, comme vous le percevez, Siraf, est un simple artisan. Il fait, pour ses voisins, des meubles,

des voitures, et son travail est apprécié à cause de l'habileté, du soin, qu'il y met. Cependant, il reste pauvre. Il se refuse à profiter de l'appréciation de l'acheteur pour augmenter le prix de sa marchandise. Il croirait léser son prochain en lui demandant plus qu'il ne faut pour compenser modérément la valeur des matériaux employés et de la main-d'œuvre. Le plus souvent, il se contente d'échanger à l'amiable ses produits contre ceux de ses clients, et souvent il y perd.

— Ceci, Karis, n'est plus guère de mode parmi ses semblables.

— Aussi le considère-t-on comme un pauvre d'esprit. Il l'est en effet, en ce sens qu'il est satisfait de sa pauvreté. Sa femme partage ses idées. Et tous deux aussi pensent que, pour leur enfant, ce mépris de la richesse est école de vertu. Pour l'enfant, voyant ses parents heureux de peu à côté d'autres familles plus fortunées et cependant moins heureuses, il apprend lui-même à mépriser le luxe et les inutilités qui encombrent la vie. De sorte que leurs concitoyens les tiennent pour des êtres peu intelligents et singuliers. Le père n'a jamais été appelé à remplir aucune fonction publique. Il est actif, sage, mais il ne possède point l'art de la parole. Si l'un de ses voisins le dénigre ou s'emporte contre lui, il ne sait pas riposter bruyamment et confondre l'adversaire. Il ne cherche guère à se justifier

que par sa probe conduite. Aussi n'attire-t-il point l'admiration de ses semblables. On l'estime, mais avec une pointe de dédain. C'est qu'il ne sait pas se faire valoir. Il ne s'en aigrit pas, ni les siens, parce qu'ils n'ont point l'orgueil d'eux-mêmes. Ils rendent service à ceux qui le demandent; ils ne s'imposent pas. Ils se croient fortunés parce qu'il en est de plus infortunés. Ils sont doux avec tous, veillent à ne nuire à aucun, et ne savent même pas en vouloir à ceux qui leur causent du tort. Si quelque souffrance les étreint, ils ne se révoltent pas. « Nos fautes, disent-ils, en sont cause. » Oui, Siraf, ils m'attirent. Je ne puis me défendre de les admirer et de les aimer.

— Je devine, Karis, ce qui, en eux, vous plaît. J'en ai vu plusieurs exemples semblables. C'est ce contentement, cette joie sincère, dans leur très humble condition.

— Précisément. Ils sont sages, ils sont bons, et ils ne s'en doutent même pas, non plus que leurs concitoyens. A mon avis, ceci les met hors de pair comme personnes humaines. Leur temps se passe, non point à encombrer leur existence d'objets, d'actes et d'idées inutiles, non point à embellir leur réputation d'éphémère gloriole afin de capter l'adulation de leurs semblables, mais à s'efforcer, sans repos, de corriger chacune de leurs imperfections, d'acquérir toute vertu. Par

là, ces trois êtres me semblent d'une exceptionnelle noblesse.

En entendant cela, je pensai en moi-même: Voilà deux Esprits qui s'imaginent avoir une juste idée des valeurs humaines. Mais alors, s'ils trouvent tant de mérite dans un simple artisan, si brave homme qu'il soit, que diraient-ils s'ils savaient intelligemment juger de ceux qui sont vraiment les héros du progrès de l'humanité, comprendre les âmes de nos véritables grands hommes: Rousseau, Voltaire, Byron, Goethe, Hugo!

Siraf lut-il à demi dans ma pensée?

Il dit:

— Vous ne vous trompez pas, mon cher Karis. J'ai pu fréquemment me rendre compte qu'il est assez facile pour un homme d'être héroïque par accès, surtout quand l'occasion et le théâtre s'y prêtent; mais, de l'être constamment, et secrètement, peu s'en donnent la peine, très peu réussissent.

— Et pourtant n'est-ce point là que tous devraient chercher cette plus haute valeur de vie dont ils parlent si souvent? Si je ne me trompe, pour ces trois humbles êtres humains, leur mutuelle tendresse, leurs divers travaux du matin au soir par quoi ils s'efforcent de s'entr'aider de leur mieux, joints à cet actif et incessant

modelage intérieur de leurs âmes vers une perfection de plus en plus complète, tout cela les occupe si bien, à chaque instant, qu'ils jouissent avec plénitude, avec intensité, mieux que les plus riches ou les plus remuants, de la vie la plus rare qui soit, celle où l'homme, triomphant de lui-même, s'élève ainsi au-dessus de soi et de tous les autres êtres vivants qui peuplent la Terre.

— Mais d'où pensez-vous, Karis, que vient à ceux-ci cette supériorité sur leurs semblables?

— C'est où je reste assez indécis. Dites-moi, Siraf, quelle est là-dessus votre idée.

— Leurs anciens Grecs avaient indiqué, pour l'homme, une assez féconde source de progrès. Ils disaient: connais-toi toi-même. C'est là une des voix de chaque conscience humaine. Il n'est que de l'écouter. Ceux-ci, vous le voyez, le font, et mieux que les autres. Au lieu de se poser en critiques et juges rigoureux de leurs semblables, ils s'étudient sévèrement eux-mêmes. De plus, n'éparpillant point leur pensée à écouter ni à lire tout le discordant et vaniteux verbiage de leurs congénères civilisés, ils se contentent d'examiner ce que le monde offre à leurs yeux. La simplicité, la sincérité de leur cœur leur laisse aisément percevoir que, hormis les animaux raisonnables, toute l'immense et multiple nature paraît obéir à d'insondables mais constantes lois, dans un ordre extrêmement supérieur à tout ce qu'eux-

mêmes pourraient concevoir. Découvrant infiniment plus d'habileté, plus de profondeur, plus de science durable, plus de sagesse hors de l'homme que dans l'homme, ils s'en remettent de préférence à cette sagesse, dont l'origine leur est cachée, mais dont ils trouvent l'action visible si merveilleuse. De là se développent en eux ces sentiments d'humilité, ces efforts pour s'unir à une perfection qu'ils sentent surhumaine.

— Il y a là, en effet, mon cher Siraf, un assez satisfaisant raisonnement. Mais pourquoi ne font-ils pas tous ainsi?

— C'est que la plupart ne tiennent pas du tout à acquérir trop de perfection. Ils estimeraient leur existence trop paisible, trop fade, s'ils ne pouvaient plus se disputer, s'entre-nuire, se battre et s'entre-détruire. Bousculer les autres est bien plus amusant que de lutter contre soi-même.

— Hélas, Siraf, je crains que vous ayez raison.

— En attendant, mon cher Karis, par cet exemple de haute valeur de vie humaine que vous avez choisi, vous déroutez complètement le petit homme qui nous écoute. Le voilà, devant ses deux araignées, qui ne sait plus du tout à laquelle il devrait décerner le prix. D'abord, il préférait l'ambitieuse, l'active, celle qu'il nommait civilisée. Puis il pencha vers la pauvre, l'inculte, la patiente, et son cœur commençait à l'emporter

sur sa raison. Vous lui présentez un modèle humain, peu civilisé, pauvre comme la pauvre araignée, et cependant actif, énergique, ambitieux comme la tisseuse de lumineuse dentelle; seulement, votre ambitieux, c'est de vertu qu'il est cupide, et non de jouissance matérielle. Mon petit ami n'avait pas prévu qu'il pouvait y avoir, pour l'homme, un « higher standard of life » tout différent de celui des araignées.

Ici, enfin, et à mon grand soulagement, les deux voix se turent. Leur ennuyeux dialogue, leurs inhumaines et interminables dissertations, m'avaient extrêmement fatigué.

Je pris le parti de planter là mes araignées, mon sarcloir et mon jardin pour rentrer à la maison. Reposé, je me décidai à mettre par écrit, avec une longue patience, et dans l'intention de le réfuter à loisir, par ma propre méditation, ce qu'avaient dit, ce jour-là, Siraf et Karis.

Lac La Nonne—1930.

FIN.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE DEUXIÈME JOUR DE NOVEMBRE

MIL NEUF CENT TRENTE-QUATRE

POUR

LES ÉDITIONS DU TOTEM

3683 RUE SAINT-HUBERT

À MONTRÉAL

PAR LES SOINS DE L'IMPRIMEUR

M. P.-E. RIOUX

DRUMMONDVILLE (QUÉBEC.)

Walt Whitman

Ses meilleures pages traduites de l'anglais

Par ROSAIRE DION-LÉVESQUE

(240 pages, prix $1)

« Whitman, par sa grandeur formidable et son désordre apparent, rappelle Shakespeare. Il accoucha l'Amérique, comme l'autre accoucha l'Angleterre, de ses destins. »

ELIE FAURE,

Paris.

« Les Français capables de lire Whitman dans le texte s'accorderont à proclamer que la traduction de Rosaire Dion-Lévesque est la seule qui donne l'idée de l'original, lui conservant sa sensualité nostalgique et son épique portée évocatrice. »

ALFRED DESROCHERS,

Sherbrooke.

« Le livre que Rosaire Dion-Lévesque offre à ses compatriotes leur rendra un service énorme: celui de la grande libération des formules étriquées. Il leur insufflera la vie lyrique et l'audace. S'ils entendent le message, on peut tout espérer d'eux, je veux dire des générations montantes. »

A. M. GOSSEZ,
Paris.

« Livre prodigieux. »

J. L. VANDERMAESEN,
Bruxelles.

« C'eſt une transposition lumineuse, une transfusion de tout Whitman dans un nouveau langage qui lui garde sa voix et son âme. M. Dion-Lévesque eſt plus qu'un traducteur: c'eſt un disciple en communion avec l'esprit du maître, qui l'a pénétré et fait sien. »

LOUIS DANTIN,
Cambridge.

« ...Flot d'amour, d'espoir et de clarté, vaſte et puissant optimisme qui reſte, à mon sens, l'immortel message de la vie. »

FANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN,
Paris.

« Whitman a raison de s'intituler poète de l'universel. L'immensité eſt son domaine. Son âme divinatrice a su devancer parfois l'acquit des sciences. Mais demander

aux poètes en général, et à ce mage rempli de tumulte et d'incohérence en particulier, une directive de pensée et de conduite, non et non... Nulle part ailleurs, si ce n'est dans les traductions de Johan Boyer par P. G. de la Chesnaie, je n'ai éprouvé au même degré l'illusion d'être en face d'un texte français originel. »

M.-A. LAMARCHE, O. P.,
Montréal.

« Whitman est un absolu dans le sens le plus terrible du mot — celui-là même qui plante la peur dans l'âme du bourgeois compromis, du savant lâche, du civilisé menteur. Publier une traduction de Whitman à cette époque de matérialisme et d'abrutissement, c'était montrer beaucoup d'audace, mais c'était faire preuve aussi d'un grand amour de l'art et de l'immortelle beauté. »

VALDOMBRE,
Sainte-Adèle.

« Ce livre nous montre un poète véritable, un écho sonore placé au centre du monde. On y sent un poète interprétant un autre poète, ce qui est l'idéal même de la traduction. »

FLORIS DELATTRE,
Paris.

« Grâce à cet événement littéraire, nous ne sommes

peut-être pas loin d'une littérature plus humaine et moins faussement grandiloquente. »

CLÉMENT MARCHAND,

Trois-Rivières.

« Whitman n'est pas un bon ou un mauvais maître, ni un donneur de systèmes, ni un baliseur de sentiers. Comme tout vrai poète, c'est un éveilleur de facultés et d'aptitudes, un libérateur de forces spirituelles, un créateur de rapports nouveaux entre l'infini qui est en nous et l'infini qui est hors de nous. »

ALBERT PELLETIER,

Montréal.

Un Homme et son Péché

De CLAUDE-HENRI GRIGNON

(Roman de 216 pages, prix 50 sous.)

« Du commencement à la fin, le roman court, sans inutiles longueurs, sans puérils détours, ramassé sur lui-même, sans que l'auteur se soucie de savoir comment d'autres l'ont conté sous un autre titre ni comment la rhétorique aurait pu l'embellir. Et, surtout, il met en scène des êtres vivants, non pas, comme dans presque toutes les œuvres d'imagination enfantées dans le Canada français, des créations de la littérature. Séraphin Poudrier est un type d'avare qui méritait d'être peint: il l'a été, je n'ose dire de main de maître, mais avec un talent peu commun. Et, à travers le récit, des descriptions, des images, comme il en jaillit spontanément de la plume de Grignon, une des plus verveuses, une des

plus poétiques, une des plus sincères que possède notre pays. »

OLIVAR ASSELIN,

Montréal.

« Aussi beau que *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, *Un homme et son péché* prendra place dans nos bibliothèques à côté des livres des écrivains régionalistes français tels que Gaston Chérau, Alphonse de Châteaubriant et Constantin-Weyer. Il marque une étape dans notre vie littéraire. Par son ton coloré, par sa forme qui sort de la banalité, par son fond bien balancé, bien équilibré, *Un homme et son péché* est le roman le mieux écrit et le mieux composé de notre littérature. »

ADRIEN PLOUFFE,

Montréal.

« Ce roman présente le sérieux mérite d'avoir campé un type. *Un homme et son péché* est l'histoire d'un avare, et ce personnage a du relief. Il fait partie de la troupe des personnages de romans susceptibles de rester longtemps dans la mémoire du lecteur, avec ses traits essentiels, ainsi qu'un homme de chair et d'os que l'on aurait rencontré. Un roman dont on retient quelque chose, ce n'est pas mal. »

ROBERT RUMILLY,

Montréal.

« Voilà un beau livre, d'une ligne sobre, d'un trait cursif et âpre, d'une langue forte, dédaigneux des « jolis » tableaux au caramel. Un livre qui tranche nettement sur la production romanesque du Canada français. Il reste à Claude-Henri Grignon l'honneur d'avoir gratifié le roman canadien de son premier caractère symbolique, de son premier personnage qui ne soit pas un pantin. »

REX DESMARCHAIS,
Montréal.

« Notre meilleur roman de mœurs paysannes. »

JEAN-CHARLES HARVEY,
Québec.

« Le livre de M. Grignon est un fouetteur d'âmes comme les stimulants sont des fouetteurs de sang. Vous serez meilleurs après l'avoir lu. »

VIVIANE DÉCARY,
Montréal.

« Livre moral d'intention et d'exécution, qui ne contient aucune thèse. A mes yeux, le grand courage de l'auteur, posant en relief une figure d'avare, n'a pas consisté à reprendre un sujet maintes fois caressé par la palette des maîtres, mais à offrir dès le début un personnage déjà accompli et son vice en pleine maturité. Séraphin Poudrier vient au monde — dans le roman — riche et avare. Malgré tout, l'intérêt va grandissant. Il

y a progrès continu chez ce monstre de rapacité. Ne trouvez-vous pas que, s'étant mis en présence d'une gageure, M. Grignon l'a emporté haut la main? »

M.-A. LAMARCHE, O. P.,
Montréal.

« Le roman de Claude-Henri Grignon est, à mon avis, le chef-d'œuvre de la littérature canadienne. De tous nos romans, il n'y en a pas qui m'ait plus passionné. M. Grignon nous présente un vrai caractère, soutenu, étudié, minutieusement exploité: on songe à Balzac. »

CARMEL BROUILLARD, O. F. M.

« *Un homme et son péché* est le plus réaliste tableau de mœurs paysannes et l'unique roman de caractère de notre littérature. Et c'est fort probablement le seul livre écrit par un Canadien où l'esprit chrétien et la morale chrétienne, au lieu de nous être présentés comme une série de bornes que les gens habiles éludent, s'infiltrent dans la conscience du lecteur comme un tonique spirituel, la redressent, la relèvent. »

ALBERT PELLETIER,
Montréal.

Chaque Heure a son Visage

De MEDJÉ VÉZINA

(Poèmes, prix $1.)

« *Chaque heure a son visage* est un recueil de poèmes d'une belle facture et d'une grande sincérité. C'est dire assez, il me semble, pour placer le nouveau poète canadien sur un rang de supériorité parmi ses camarades ouvriers du vers. Sans qu'on la recherche, la comparaison s'impose entre la poésie de Mlle Vézina et celle de la comtesse de Noailles. Je conseillerais effrontément, mais d'un cœur bien sincère, d'étudier sans crainte les poèmes de Mlle Vézina, afin d'apprendre de cette jeune femme qu'il n'est pas nécessaire pour atteindre la vraie poésie de monter sur des échasses. »

HENRI GIRARD,

Montréal.

« Un livre féminin qui soit mieux qu'un nuage de poudre, qu'un inventaire de devoirs de couvent, qu'une délectation morose de lieux communs, qu'un démarquage, un décalque, qu'un essai de ci et de ça, ne peut être, chez nous, qu'une exception. On n'en compte pas beaucoup. Depuis la publication de *Chaque heure a son visage* de Mlle Medjé Vézina, on en a au moins un. Les poèmes de Mlle Vézina étonnent par leur élégance, parfois apprêtée, leur chaleur et leur musique. »

TURC,
Montréal.

« Les poèmes de Mlle Vézina sont d'une fraîcheur et d'une nouveauté d'expression extraordinaires. Sa prosodie chante, colore, danse, voit, écoute, palpite, s'emparant de toutes les sensations que la vie charrie. »

FR CARMEL BROUILLARD, O. F. M.,
Montréal.

« Il y a de beaux vers qui sont le cri du cœur, le plus souvent douloureux, dans les poèmes de Mlle Vézina. Les poèmes directement inspirés de la nature, dont elle a le goût, sont le fruit d'une délicate et minutieuse observation; mais les vers qui semblent contenir le plus de promesses sont ceux où s'exprime une sensibilité féminine, émouvante de sincérité. »

MARIE LE FRANC,
Sarzeau, Bretagne.

« Une pensée qui ne le cède en rien aux faibles audaces de nos poètes mâles et une exceptionnelle richesse de symboles, où circulent avec tant de spontanéité le sang chaud de l'émotion féminine, lorsque le poème est lyrique, et le rythme ingénu ou abrupt de la vie, lorsque les vers sont descriptifs, classent d'emblée Mlle Vézina au rang de nos meilleurs poètes. »

ALBERT PELLETIER,

Montréal.

Les Demi-Civilisés

De JEAN-CHARLES HARVEY

(Roman de 240 pages, prix 75 sous.)

« Le roman *les Demi-Civilisés,* par Jean-Charles Harvey, tombe sous le canon 1399, 3', du code de droit canonique. Conséquemment, ce livre eſt prohibé par le droit commun de l'Eglise. Nous le déclarons tel et le condamnons aussi de notre propre autorité archiépiscopale. Il eſt donc défendu, sous peine de faute grave, de le publier, de le lire, de le garder, de le vendre, de le traduire ou de le communiquer aux autres. (Can. 1398, l,). »

J.-M. RODRIGUE CARDINAL VILLENEUVE, O. M. I.,

Archevêque de Québec.

Québec, le 25 avril 1934.

La Rivière-à-Mars

De DAMASE POTVIN

(Roman de 240 pages, prix 75 sous.)

« *La Rivière-à-Mars* synthétise l'épopée de colonisation qui a rendu les Vieux-Canadiens fameux partout où la colonisation est plus qu'une idée abstraite. Le personnage central du roman n'est pas Alexis Picoté, c'est l'esprit de conquête pacifique, de lutte par la supériorité, qui était jusqu'à la Confédération la caractéristique de tous les descendants des colons français.... C'est le meilleur écrit de M. Potvin, en même temps qu'un des meilleurs romans canadiens. Moins de cinq, en tout et partout, pourraient s'y comparer. »

ALFRED DESROCHERS,

Sherbrooke.

« J'aime *La Rivière-à-Mars* parce que c'eſt une peinture extrêmement graphique et expressive d'une phase de la vie canadienne. »

LOUIS DANTIN,
Cambridge.

« *La Rivière-à-Mars* n'eſt pas un roman. C'eſt le récit de l'établissement agricole dans les régions du Saguenay; c'eſt le tableau cruel et vrai de la vie des colons. Les saisons, les personnages, les défrichements bruns et durs, l'air, l'ambiance, tout tourne autour de ce pivot. Les tracas de tous les jours, la vie misérable que mènent les gens, je ne vois pas beaucoup de mieux et plus âprement écrit dans notre pauvre littérature. »

VALDOMBRE,
Sainte-Adèle.

« C'eſt la grande tragédie de la conquête puis de la désertion du sol que nous peint, en des pages si belles, M. Damase Potvin. La vie d'Alexis Picoté eſt celle de tous les pionniers de la colonisation: faite de courage indomptable, de vaillance que les épreuves n'entament point. Toutefois, c'eſt la fin du roman qui sait le mieux nous empoigner par sa sincérité dépourvue de tout artifice. C'eſt la désertion, l'abandon des fruits de vingt-cinq années de labeur par ceux-là mêmes qui devaient les récolter. En illustrant cela en des chapitres si vivants,

l'auteur fait une œuvre admirable: l'examen de conscience d'une partie de notre peuple. »

PAUL VINCENT,
Montréal.

« Le pire, pour moi, c'est qu'Alexis et les autres sont des héros. Nous sommes fatigués de l'héroïsme de nos pères. »

BERTHELOT BRUNET,
Montréal.

« Ce récit nous fait voir, à l'œuvre chez le colon et l'agriculteur, l'esprit d'entreprise, le courage d'exécution et la ténacité qui sont les vertus fondamentales de toute civilisation: elles sont les mêmes dans toutes les professions, dans tous les métiers, et sont tout aussi nécessaires dans les lettres, les sciences ou les arts à qui ne veut pas faire œuvre vaine. Ce récit nous montre aussi l'historique et incessant rabais de la valeur d'homme en cette province: les descendants d'Alexis Picoté passent dans la tribu des ouvriers nomades et aux trois quarts automates. Mais le pire, pour moi, ce serait que nous soyons devenus tout à fait des robots, des têtes de bois capables de se cogner à « des choses » mais incapables de comprendre les valeurs morales sur quoi tout repose. »

ALBERT PELLETIER,
Montréal.

(1879-) [redacted]

[redacted] Littérature canadienne-française





PRIX : $1.00

LA PAROLE (Limitée)
Drummondville, P. Q.